Noëlle

par

Champol

PRIX :

1 fr. 50

COLLECTION STELLA

Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIVe)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

parait tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2me et le 4me dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

C02580

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

Paul ACKER : 174. *Les deux Cahiers.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 28. *Le Devoir du fils.* — 56. *Monette.* — 76. *Tante Babiole.*
Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant.*
Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
Henri ARDEL : 41. *Deux Amours.*
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenne.*
Jean d'ARVERS : 156. *Madeline.*
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur.* — 154. *La Maison dans le bois.*
Salva du BÉAL : 18. *Trop petite.* — 160. *Autour d'Yvette.*
Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
Emile BERGY : 130. *Irène.*
Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34 *Un Réveil.*
André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.*
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.*
Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.*
A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils.*
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.*
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.* — 170. *La Maison sur le roc.*
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*
A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange.*
Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.*
Jean FID : 116. *L'Ennemie.* — 152. *Le Cœur de Ludivine.*
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 54. *Romanesque.* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* 100. *Dernier Atout.* — 121. *Femme de lettres.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.*
M.-E. Francis : 175. *La Rose bleue.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Pierre GOURDON : 140. *Accusée.*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 78. *De l'amour et de la pitié.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette.*
Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
L. de KÉRANY : 16. *Le Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur.*
René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(Suite)*.

Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* — 162. *Les Raisons du Cœur.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHÉAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* **(Adaptés de l'anglais.)**
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TÉRAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
Andrée VERTIOL : 72. *L'Etoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camille de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÉZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". *C'est la seule collection éditée par la Société du* **"Petit Echo de la Mode"**.

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS.

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92580

CHAMPOL

NOËLLE

CLERMONT-FERRAND BCIU

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode
1, Rue Gazan. Paris (XIV^e)

NOËLLE

I

Arrivée à l'âge de cinquante ans, Mme de Boutreuil constata avec regret que son existence avait été jusque-là une suite ininterrompue de tristesses et de difficultés.

Une enfance maladive, une belle-mère, des pertes d'argent dans sa famille, un précoce mariage de raison avec un vieux magistrat catarrheux et jaloux; puis, un tardif mariage d'inclination avec un jeune sportsman trop brillant, des mécomptes immédiats, — brouille, rupture — n'avaient pas encore laissé à la pauvre femme un moment de joie ou de tranquillité, lorsqu'un second veuvage vint enfin lui rendre la libre disposition d'elle-même.

Cette fois, elle devait avoir épuisé sa part de malheur, et se sentait fort disposée à jouir de tout ce que l'avenir pouvait lui réserver de satisfactions paisibles.

Sa santé était excellente. Sa fortune, bien défendue par les sages dispositions du feu magistrat contre les gaspillages de son successeur, était à peine écornée.

L'âge et l'expérience l'avaient rendue pratique, tout en lui laissant une teinture romanesque, un entrain juvénile, qui lui faisaient prendre plaisir et intérêt à toute chose, sans la pousser jamais à aucune action imprudente, capable de compromettre son bien-être ou son repos.

Une bienveillance facile et banale lui attirait beaucoup d'amitiés superficielles qui suffisaient à son doux égoïsme.

N'ayant jamais fait ni de bien ni de mal à personne, elle n'avait point d'ennemis; et, comme elle était riche, accueillante, d'un caractère affable, chacun répétait: « C'est une excellente femme ».

Après quelques semaines de regret, accordées au dernier défunt, et une année de grand deuil, donnée aux convenances, Mme de Boutreuil avait arrangé son existence de la façon la plus agréable, y introduisant le monde, juste assez pour se distraire sans se fatiguer, et, les bonnes œuvres, suffisamment pour pouvoir jouir de ses biens ici-bas, sans trop s'inquiéter du compte qu'elle en rendrait là-haut.

Elle recevait tous les jeudis soir, distribuait ses aumônes tous les samedis matin, et, dans les deux occasions, ses visiteurs s'en retournaient également satisfaits.

Quand la belle saison a été pluvieuse, l'automne est souvent magnifique, et les derniers rayons de soleil ont un charme tout particulier: Mme de Boutreuil en arrivait à se croire au printemps.

On la voyait au bois, à l'Opéra, au bal, aux expositions, partout, en toilettes peut-être un peu trop jeunes pour son âge, mais d'un goût toujours sûr et élégant.

On la retrouvait aux eaux, sur les plages, en excursion dans les montagnes.

Il y avait des jours où elle se sentait à peine vingt-cinq ans.

Au bout de quelques années, cette vie indépendante, animée, perdit cependant de son attrait, en perdant de sa nouveauté.

L'âge se faisait sentir, et les dernières apparences de jeunesse, longtemps conservées, s'évanouissaient rapidement. Mme de Boutreuil s'alourdissait, s'essoufflait... elle ne pouvait plus être de toutes les parties; les veilles prolongées la fatiguaient.

Elle ressentait par instants ce profond ennui réservé aux gens qui ne songent qu'à s'amuser; et, bien qu'un peu lasse des distractions extérieures, elle continuait à les rechercher, n'ayant rien à leur substituer.

Son chez-elle lui semblait mortellement triste, et elle perdait l'appétit lorsqu'elle n'avait personne à dîner.

L'idée lui vint de prendre une demoiselle de compagnie. Ce fut le commencement d'une série de mésaventures aussi extraordinaires les unes que les autres.

Cette expérience dégoûta Mme de Boutreuil de ses recherches. Elle dut se contenter d'égayer doucement sa solitude en se rapprochant de ses plus anciens amis et des cousins qui composaient seuls sa famille.

Aux réunions nombreuses, elle préférait quelques heures passées dans l'intimité. Un séjour à la campagne, dans l'intérieur d'une famille amie, était sa villégiature favorite.

Comme elle était riche et sans héritiers, les invitations pleuvaient. Elle aimait beaucoup la jeunesse ; les enfants l'appelaient « ma tante », et lui récitaient des fables ; les grandes sœurs se promenaient avec elle et lui faisaient leurs confidences, et les parents la comblaient de petits soins, en rêvant une dot pour Madeleine ou un héritage pour le petit Paul.

Pendant un certain temps, ce furent les Dambry qui tinrent la corde.

Mme Dambry était une cousine éloignée de feu M. de Boutreuil.

D'une famille très noble et très pauvre, elle avait épousé le comte Dambry, homme riche, bien posé, mais dont la faiblesse d'intelligence touchait à l'infirmité. Veuve depuis deux ans, elle continuait à diriger avec une remarquable entente, comme elle l'avait fait du vivant de son mari, une fortune considérable et une famille, plus considérable encore.

Elle habitait toute l'année, dans les Ardennes, un très beau château datant du XVIe siècle, récemment restauré, et unissant le charme des anciennes demeures, au confort des habitations modernes.

Dans ces vastes appartements luxueusement meublés, et dans les allées ombreuses du parc immense, les six enfants de Mme Dambry formaient des groupes charmants. Le grand frère, un saint-cyrien, berçant le bébé frisé ; l'aînée, déjà une jeune fille, catéchisant les jumelles de sept ans ; le collégien espiègle, préparant dans un coin un bon tour de sa façon, formaient, dans ce vieux cadre, de séduisants tableaux de la jeunesse sous tous ses aspects : il n'était pas étonnant que Mme de Boutreuil aimât à les contempler.

Aussi, accueillit-elle avec plaisir l'invitation reçue pendant un mois de décembre particulièrement maussade, de venir passer Noël dans cette famille patriarcale.

Il faisait très froid, et bien qu'il fût à peine quatre heures, la nuit tombait déjà sur la plaine couverte

de neige, lorsque Mme de Boutreuil descendit à la gare de Mézières.

Elle trouva, sur le quai, l'aîné des Dambry souriant et empressé, et, à la sortie, une auto qui rendit très court le trajet de la station au grand salon bien chauffé, où toute la famille l'attendait.

Jamais cet intérieur n'apparut à Mme de Boutreuil si calme et si attrayant que lorsqu'elle y pénétra ce soir-là.

Mme Damory et sa fille aînée travaillaient à un ouvrage à l'aiguille; les deux jumelles contemplaient ensemble un livre d'images, si attentivement que leurs petits nez roses touchaient presque les feuillets, et que leurs boucles blondes s'éparpillaient sur la table. Le collégien, tout aux douceurs des vacances, tournait ses pouces au coin du feu, regardant avec pitié le bébé se rouler sur le tapis en essayant une pirouette. Il était si gros, le pauvre frisé, que son poids l'entraînait toujours et faisait aboutir ses efforts gymnastiques à une honteuse culbute. Tout autre bébé eût renoncé à la pirouette, mais celui-ci était un bébé de l'Est, un bébé lorrain; il avait déjà, en germe, la persévérance et l'énergie qui caractérisent ses compatriotes, et il recommençait, sans se décourager.

Mme Dambry avait jeté sa tapisserie et accourait au-devant de sa « chère Mathilde »; les jumelles, dont l'une était la filleule de Mme de Boutreuil, criaient « bonjour marraine », à tue-tête; Mlle Dambry s'empressait de débarrasser l'arrivante de son manteau et de son chapeau, et le collégien, lui-même, avançait avec une politesse gauche, le plus grand fauteuil devant le feu où son frère amoncelait les bûches.

— Quel froid! disait Mme Dambry; que c'est bon à vous, chère amie, d'avoir bravé tous les éléments pour venir voir de pauvres campagnards comme nous! Approchez-vous donc du feu. Prendriez-vous une tasse de thé?

— Non, merci

— Un verre de malaga et un biscuit?

— Non, non, rien avant dîner.

— Ah! quelle joie de vous revoir ici!

— Quelle neige! observa Mme de Boutreuil, en appuyant ses pieds sur les chenêts.

— Vous n'avez jamais vu notre Lorraine sous cet aspect? Elle a bien aussi sa poésie comme cela. Vous en jugerez demain. Raconte à ta marraine,

Mimi, comme votre bonhomme de neige est beau.

— Marraine, voulez-vous venir le voir?

— Grand merci, dit Mme de Boutreuil en frissonnant, je l'admire sur sa réputation.

— Il n'est pas beau, reprit le collégien: il est laid; il ressemble à M. Bauer.

— Qu'est-ce que M. Bauer? demanda distraitement Mme de Boutreuil.

— Le médecin du village, un petit gros avec des yeux tout ronds.

— Allons! mes enfants, reprit Mme Dambry, aurez-vous bientôt fini de casser la tête à votre tante! C'est abuser vraiment.

— Pas du tout; laissez-les faire... leurs petites histoires m'amusent infiniment. Voyons, mes chéris, qu'y a-t-il encore de nouveau?

— L'arbre de Noël, marraine, continua la filleule à voix basse. Maman dit que non, mais moi, je sais bien que si, il est là, dans la galerie; c'est pour ça qu'on a fermé les portes.

— En es-tu bien sûre?

— Oh oui! marraine, il y aura des lumières, des bonbons. Fred dit que c'est si beau, un arbre de Noël!

— Tu n'en as jamais vu?

— Oh non! voilà deux ans qu'on n'en fait plus, à cause de papa, et il y a trois ans, je n'étais pas encore grande: je ne me rappelle plus...

— Est-on heureux, pensa Mme de Boutreuil, quand on ne se rappelle rien au delà de deux ans!

Mme Dambry coupa court aux confidences des jumelles.

Tout doucement, l'heure du dîner arriva; puis, après le repas, égayé par les joyeuses petites figures souriant autour de la table, la courte soirée s'écoula gaiement, terminée à neuf heures par le coucher hygiénique qu'imposait l'âge de la jeune assemblée.

Mais, une fois installée dans la chambre d'honneur par tous ses hôtes qui l'y conduisirent processionnellement, Mme de Boutreuil ne trouva pas le repos dans le grand lit à colonnes torses, ombragé de rideaux de soie verte. Son esprit, si tranquille tout à l'heure dans les paisibles causeries du coin du feu, était agité de mille réflexions, tristes et désagréables.

Elle comparait cet intérieur calme et gai à son foyer désert; elle se demandait ce qu'elle était venue faire au milieu de tous ces gens qui s'aimaient et se

suffisaient ; quel titre elle avait à l'affection d'enfants dont elle ne s'était jamais occupée sérieusement et qui ne tiendraient pas plus de place dans sa vie qu'elle n'en occuperait dans la leur. Un éloignement, une maladie, une petite discussion quelconque et les Dambry ne seraient plus demain pour elle que des étrangers. Et c'était le lien le plus fort qu'elle eût en ce monde !

Qui sait si les prévenances dont on la comblait n'avaient pas un but intéressé ? Au fait, c'est probable ; certainement l'amitié entrait pour quelque chose aussi dans ces témoignages affectueux ; mais comment savoir pour quelle part ?

— Si je venais à mourir pensa-t-elle presque tout haut, personne ne me regretterait... pas même, surtout mes héritiers.

Cette idée lui fut très amère.

Jamais elle n'avait pensé à tout cela. Elle s'était contentée de vivre pour elle-même, sans échanger de tendresse ni de dévouement avec personne. Il fallait que les Dambry lui eussent vraiment inspiré un commencement d'affection, pour que cette inquiétude jalouse s'éveillât dans son cœur.

Les grands yeux et les boucles blondes des jumelles lui trottaient dans la tête. Elle pensa ensuite et longuement à une petite fille qu'elle avait eue de son second mariage, son seul enfant, et qui était morte deux heures après sa naissance. Elle aurait dix-sept ans !

— Si elle avait vécu, la pauvre petite, je ne serais pas seule ; j'aurais un avenir, quelqu'un qui serait à moi, qui n'aimerait que moi, qui ne dépendrait que de moi !

Elle s'endormit avec cette idée, rêva qu'une des jumelles était sa petite fille, et se réveilla tout attristée.

Non sans peine, elle parvint à cacher cette impression qu'elle ne pouvait s'expliquer à elle-même, jeta un regard désolé sur la campagne couverte d'une neige épaisse, admira en grelottant, du haut du perron, le bonhomme qui ressemblait à M. Bauer et fut, par faveur insigne, admise à contempler en secret l'arbre de Noël, et à y accrocher les cadeaux qu'elle destinait aux enfants.

Tout en aidant Mme Dambry à suspendre le mouton bêlant, la poupée incassable, [illegible] le collier d'argent, aux branches vertes surchargées de pains d'épice, du

papillotes dorées et de petites bougies de toutes les couleurs, Mme de Boutreuil faisait des réflexions maussades. Ce qu'elle appelait un méchant sapin, de mauvais bonbons et de vilains petits papiers, mettait en liesse toute cette heureuse maisonnée, et jusqu'à Mme Dambry, dont le visage pâle, entouré de crêpes, s'animait et s'éclairait de toute la joie qu'elle préparait à sa couvée.

Certes, l'arbre de Noël n'était pas pour elle chose indifférente, et elle discutait très sérieusement avec la femme de charge l'ordonnance de la soirée.

— Vous allumerez pendant que nous prendrons le café, Thérèse; puis, vous ouvrirez une des portes du salon qui donnent sur la galerie... celle-ci... pour que les enfants ne voient l'arbre, qu'une fois entrés. Vous refermerez après, et puis, quand les cadeaux seront distribués, vous ferez entrer les enfants du village comme à l'ordinaire, par la porte extérieure. Faites-les se chauffer à la cuisine en attendant, les pauvres petits, car il fait bien froid.

« Nous invitons toujours les enfants de nos fermiers à l'arbre de Noël, ajouta Mme Dambry, en se tournant vers sa cousine, — un reste des anciennes habitudes. Cela ne vous contrariera pas, j'espère.

— Du tout, répondit languissamment Mme de Boutreuil, vous savez combien j'aime les enfants.

— Oh! ceux-ci ne sont pas tous bien attrayants. Thérèse, tenez la galette chaude; vous savez que c'est leur régal... et surtout, ne laissez entrer personne ici.

Cette défense fut rigoureusement observée jusqu'au moment où le vieux domestique, souriant malgré le décorum, ouvrit solennellement les portes de la galerie.

Ce furent des cris de joie, une course folle, une gaie bousculade, des hurlements d'admiration, des danses, des sauts, des trépignements d'enthousiasme!

Mme Dambry laissa les enfants se livrer à tous leurs transports.

Ils étaient littéralement grisés par ces petites lumières, ces papiers dorés, cet air de fête et par l'idée que c'était Noël et qu'ils avaient un arbre de Noël.

Jusqu'au bébé frisé qui roula par terre en voulant courir aussi vite que « les grands », et se ramassa tout seul sans pleurer, tant il était fasciné par ce merveilleux spectacle!

Ce ne fut qu'au bout d'un instant que l'on pensa aux cadeaux, qui provoquèrent une nouvelle explosion de bonheur.

Les aînés même eurent de la peine à cacher leur joie sous la dignité qu'imposait leur âge.

Ils avaient, du reste, joué un bon tour à maman, en glissant subrepticement au pied de l'arbre, dès leur entrée, le cadeau qu'ils lui destinaient : un magnifique ouvrage illustré sur l'Art à l'époque de la Renaissance.

Tante Mathilde, qui avait comblé tout le monde de présents, trouva aussi d'aimables surprises de tapisseries et de peintures sur porcelaine.

Elle était si ahurie par le brouhaha, qu'elle faillit tout laisser choir.

— Ce tapage vous ennuie ? demanda Mme Dambry qui ne la perdait jamais de vue.

— Non, au contraire ; mais il me faut un moment pour m'y habituer, au sortir de mon logis silencieux. C'est triste, une maison sans enfants !

— Ils donnent bien du souci !

— Mais bien du plaisir.

— C'est selon. Bébé, ne mange pas ce pain d'épice; Fred, tu vas te brûler, si tu approches comme cela des bougies; allons, mes enfants, un peu de calme, les petits du village arrivent...

Dans l'escalier du perron sur lequel donnait la porte extérieure de la galerie, on entendait une joyeuse sabotée. Thérèse ouvrit. Un instant s'écoula, employé par les bambins du village à ôter leurs sabots qui devaient rester sur le perron; puis, timides et hésitants, ils entrèrent, glissant silencieusement sur leurs chaussons, la tête basse et l'air empêtré des enfants des campagnes éloignées.

Ils étaient au moins une vingtaine, de trois à douze ans, habillés, pour la plupart, avec une pauvreté propre, et bien enveloppés de tricots et de cache-nez de laine, d'où sortaient de petits minois cramoisis.

Les plus jeunes se cramponnaient aux grands, et ils seraient tous restés massés devant la porte, si Thérèse ne les eût bénévolement poussés par les épaules, en leur faisant admirer l'arbre de Noël.

Mme de Boutreuil, elle-même, ne put s'empêcher de sourire de leur gaucherie, et de les observer avec intérêt.

Peu à peu les visages, pétrifiés par la crainte, reprenaient leur expression, les yeux s'animaient, les

membres raidis par la timidité se détendaient; le groupe compact s'éparpillait, chacun répondant à l'appel de Mlle Dambry qui distribuait les joujoux et les bonbons. On attaquait goulument les oranges et les sucreries.

— Et Noëlle ? et Noëlle ? demandèrent anxieusement les jumelles qui, après avoir dit bonjour à chacun, étaient revenues désappointées auprès de leur mère. Maman, pourquoi Noëlle n'est-elle pas venue ?

— Je ne sais pas, mes chéries. Thérèse, est-ce que Noëlle est malade ?

— Non, madame, elle est ici, seulement elle est restée sur le perron; son petit frère ne voulait pas entrer...

— Mais c'est absurde ; appelez-les, dit Mme Dambry, tandis que les jumelles partaient comme des flèches et revenaient, traînant par le bras un gros garçon de six ans qui criait comme un beau diable, et suivies d'une petite fille un peu plus grande qui exhortait maternellement le révolté.

— Il est si jeune! Voyons, Charlot, sois sage. Regarde les belles lumières; regarde l'électricité! tiens, voilà le bel arbre de Noël! tu étais si content de venir!

La splendeur du spectacle fit cesser les pleurs du marmot, mais ne changea pas ses dispositions, car, à peine les jumelles l'eurent-elles lâché, qu'il se rejeta sur sa sœur en essayant de l'entraîner vers la porte. Puis, comme Noëlle ne bougeait pas, maintenue à sa place par le sentiment du respect qu'elle devait à ses hôtes, le garnement se mit à la pincer si fort, qu'elle ne put retenir un petit cri.

Mme de Boutreuil se retourna et arrêta pour la première fois ses yeux sur le visage de Noëlle.

De longtemps, elle ne put les en détacher.

Dans sa lutte avec Charlot, le capuchon de laine qui couvrait la tête de la petite fille était tombé en arrière, et au milieu d'une forêt de cheveux d'or, se détachait, comme une apparition séraphique, un visage d'un ovale parfait, nuancé et transparent comme une feuille de rose, et éclairé de deux grands yeux bleu-pervenche qu'assombrissaient des sourcils et de longs cils châtains.

Mme de Boutreuil demeura littéralement éblouie de cette beauté idéale qui mêlait à la grâce de l'enfance la perfection des traits de la femme, et sur laquelle il ne pouvait y avoir qu'une opinion.

La régularité absolue des lignes, l'éclat incomparable du teint, le charme de l'expression, cette enfant avait tout cela.

A côté d'elle, les jumelles, fraîches et blondes, avaient l'air de grossières ébauches auprès d'un tableau de maître. Jolies enfants à présent, elles seraient peut-être un jour des femmes très ordinaires.

Quant à Noëlle, il était impossible qu'elle ne devînt pas une de ces beautés rares sur lesquelles on ne peut même pas émettre une critique.

La pauvreté de ses vêtements faisait mieux ressortir la finesse et la distinction de sa figure; et l'air de résignation mélancolique qui y était empreint lui donnait un charme de plus.

— Quelle est cette ravissante petite fille ? demanda Mme de Boutreuil à l'aîné des Dambry.

— Cette petite ? eh bien, c'est la petite Noëlle, la fille d'un fermier, la grande amie des jumelles. Maman lui permet de venir jouer avec elles depuis leur coqueluche: il faut bien qu'elles s'amusent à la maison...

L'aîné, un très bon frère, mais un peu benêt, continuait encore à détailler les suites de la coqueluche, que déjà Mme de Boutreuil n'entendait plus. Elle observait les allées et venues de Noëlle qui, débarrassée de son méchant petit frère par Mlle Dambry, sautillait dans la galerie et semblait, au milieu des autres enfants, un petit oiseau-mouche égaré dans une basse-cour.

Mme de Boutreuil, qui la guettait, la happa au passage.

— Quel âge as-tu, ma petite Noëlle ?

L'enfant la regarda avec une surprise vite réprimée par la politesse. La voix de la dame était douce, son sourire bienveillant. Noëlle fit une jolie révérence et répondit:

— Huit ans et demi, madame.

— Que fait ton papa ? continua Mme de Boutreuil, ne trouvant d'autre moyen de continuer l'entretien que de le transformer en interrogatoire.

— Il est fermier dans le village, là tout près.

— Et ta maman ?

— Elle est morte.

— Alors qui prend soin de toi ?

— La maman de mon frère.

— Ton père est remarié ?

— Oui, madame, dit Noëlle, rougissant et baissant la tête, comme si elle eût fait un aveu pénible.

— Une belle-mère! pauvre petite! pensa Mme de Boutreuil.

Et son souvenir la reporta aux jours lointains de son enfance et de sa première jeunesse passées dans l'absolue dépendance d'une femme qui avait à son égard l'autorité d'une mère, et en même temps les rancunes, les jalousies, les haines d'une étrangère.

Il lui sembla sentir revivre, dans cette âme d'enfant, les révoltes, les douleurs, les désespoirs de la sienne.

Pendant ce temps, les jumelles avaient repris possession de leur amie et une ronde se formait autour de l'arbre de Noël. On dansa jusqu'à ce que les bougies consumées eussent jeté leur dernière lueur.

— Il est temps de se séparer, dit alors Mme Dambry. Les petits vont aller se coucher; les grands doivent se préparer pour la messe de minuit.

— Oh! maman, supplia Mimi pour laquelle la perspective d'aller se coucher avait toujours quelque chose d'infamant, encore une petite minute: faites chanter à Noëlle son cantique, je vous en prie.

— Eh bien, tout de suite alors...

Noëlle rougit, et après quelques hésitations, commença, d'une voix pure et fraîche, ce joli chant naïf:

« Toc, toc, frappez plus fort;
Il dort, le doux enfant, il dort dans sa couchette;
Toc, toc, frappez plus fort;
Il dort le doux marmot,
Il dort sans dire un mot. »

qui termina définitivement la solennité.

Bourrés de gâteaux et chargés de présents, les petits s'en allèrent. Charlot avait mangé, à lui tout seul, sa part et celle de sa sœur, ce qui ne l'empêcha pas de crier, parce qu'elle lui refusait un petit Jésus en sucre, dérobé, par respect, à sa gloutonnerie.

Tout le temps de la messe de minuit, Mme de Boutreuil songea à la petite Noëlle.

Que de grâce, de tact, de charme chez cette enfant de paysans, et que cette créature délicate devait souffrir dans le milieu grossier pour lequel la nature ne semblait pas l'avoir faite!

Dès le lendemain, elle interrogea à ce sujet

Mme Dambry, et mit déjà dans ses questions l'art et la finesse qu'on déploie, lorsqu'on est plus intéressé à être renseigné qu'on ne veut le paraître.

Mme de Boutreuil commença par féliciter son amie sur la bonne éducation qu'elle donnait à ses enfants ; du cœur excellent qu'ils avaient montré la veille, du plein succès de l'arbre de Noël, de la joie des petits paysans; puis, elle parla de la mauvaise tenue de Charlot, dont les jumelles étaient scandalisées.

— Et sa sœur ? elle est assez gentille, cette petite ? demanda-t-elle enfin; vous la laissez jouer avec vos filles ?

— Mon Dieu, oui; elles ont si peu de distractions! Et puis, Noëlle est étonnamment bien élevée, et m'intéresse particulièrement.

— C'est la fille d'un de vos fermiers ?

— Oui; mais sa mère était d'une famille bourgeoise : c'était la sœur du docteur Bauer.

— D'un docteur ?

— Oui, une très jolie fille qui avait été élevée dans un couvent de Mézières. Ses parents étaient morts, la laissant dans la misère; son frère ne gagnait rien, et elle a épousé, Dieu sait comment, ce Dreck, un rustre, un vrai paysan, qui avait des économies et une jolie propriété du côté de Mulhouse. Au fond, c'était un brave homme qui n'a pas eu de chance dans ses affaires : ils ont tout perdu. La pauvre femme, qui était déjà malade, a voulu revenir dans son pays. Je leur ai donné une de nos fermes, et à peine y furent-ils installés qu'elle mourut. La petite n'avait pas un an.

— C'est affreux! Et le père s'est remarié ?

— Tout de suite. Il faut bien qu'un paysan ait une femme pour lui tremper sa soupe. Dreck n'est pas trop bien tombé : sa femme est économe, travailleuse et bonne mère pour ses enfants, mais d'un vilain caractère. Et puis, elle n'aime pas Noëlle et la rend très malheureuse.

— Je sais ce que c'est qu'une belle-mère!

— Le docteur Bauer affectionne sa nièce. Avec ses manières bourrues, il a le meilleur cœur du monde; malheureusement il est fort occupé et très pauvre, parce qu'on ne le paie jamais, et il ne peut pas faire grand'chose pour elle.

Cette conversation, vite oubliée par Mme Dambry,

Mme Dambry, et mit déjà dans ses questions l'art et la finesse qu'on déploie, lorsqu'on est plus intéressé à être renseigné qu'on ne veut le paraître.

Mme de Boutreuil commença par féliciter son amie sur la bonne éducation qu'elle donnait à ses enfants ; du cœur excellent qu'ils avaient montré la veille, du plein succès de l'arbre de Noël, de la joie des petits paysans; puis, elle parla de la mauvaise tenue de Charlot, dont les jumelles étaient scandalisées.

— Et sa sœur ? elle est assez gentille, cette petite ? demanda-t-elle enfin; vous la laissez jouer avec vos filles ?

— Mon Dieu, oui; elles ont si peu de distractions! Et puis, Noëlle est étonnamment bien élevée, et m'intéresse particulièrement.

— C'est la fille d'un de vos fermiers ?

— Oui; mais sa mère était d'une famille bourgeoise : c'était la sœur du docteur Bauer.

— D'un docteur ?

— Oui, une très jolie fille qui avait été élevée dans un couvent de Mézières. Ses parents étaient morts, la laissant dans la misère; son frère ne gagnait rien, et elle a épousé, Dieu sait comment, ce Dreck, un rustre, un vrai paysan, qui avait des économies et une jolie propriété du côté de Mulhouse. Au fond, c'était un brave homme qui n'a pas eu de chance dans ses affaires : ils ont tout perdu. La pauvre femme, qui était déjà malade, a voulu revenir dans son pays. Je leur ai donné une de nos fermes, et à peine y furent-ils installés qu'elle mourut. La petite n'avait pas un an.

— C'est affreux! Et le père s'est remarié ?

— Tout de suite. Il faut bien qu'un paysan ait une femme pour lui tremper sa soupe. Dreck n'est pas trop bien tombé : sa femme est économe, travailleuse et bonne mère pour ses enfants, mais d'un vilain caractère. Et puis, elle n'aime pas Noëlle et la rend très malheureuse.

— Je sais ce que c'est qu'une belle-mère!

— Le docteur Bauer affectionne sa nièce. Avec ses manières bourrues, il a le meilleur cœur du monde; malheureusement il est fort occupé et très pauvre, parce qu'on ne le paie jamais, et il ne peut pas faire grand'chose pour elle.

Cette conversation, vite oubliée par Mme Dambry,

fut pour sa cousine le point de départ d'une foule de réflexions et de projets.

Mme de Boutreuil prolongea son séjour dans les Ardennes et témoigna à sa filleule un intérêt plus vif encore qu'à l'ordinaire. On la trouvait sans cesse dans la pièce qui servait de *nursery*, surtout aux heures de récréation et elle suivait avec une attention infatigable les jeux des enfants et de leur petite amie, guettant sans cesse ces mots, ces expressions de figure dans lesquels, à cet âge, se révèlent en quelques heures les traits principaux du caractère.

Elle fit grand compliment à Mme Dambry de ce qu'elle avait ainsi découvert de la nature des jumelles, cita leurs traits d'esprit, mais nota soigneusement ce qu'elle apprenait de leur petite compagne.

La figure angélique de Noëlle n'était pas trompeuse; son âme était aussi pure, aussi délicate que sa beauté. Mme de Boutreuil fut émerveillée de sa grâce, de sa douceur, de son tact parfait. Cette enfant de huit ans savait se tenir à sa place et y garder la dignité touchante des humbles. Elle cédait aux fantaisies des jumelles avec une complaisance affectueuse qui n'avait rien de servile, ne paraissait jamais ni envieuse, ni éblouie du luxe de cet intérieur où elle se trouvait introduite et qui n'était pas fait pour elle, et savait, en même temps, user de toutes choses sans embarras, comme si elle y eût été habituée dès sa naissance.

— On l'a changée en nourrice, se disait Mme de Boutreuil.

La petite s'attacha à elle, l'amusa de ses saillies, l'émut par les expressions vraies d'une affection sincère qui germait dans ce cœur d'enfant abandonnée.

Un jour, Mme de Boutreuil tenta une nouvelle expérience. Elle avait donné la veille à Noëlle un petit châle de laine que celle-ci avait accepté avec les transports d'une reconnaissance enfantine.

— Je vais te faire encore un cadeau, lui dit-elle, prenant dans sa bourse une pièce de dix francs qu'elle lui tendit.

Noëlle retira vivement la main et recula en rougissant.

— Eh bien! cela ne te fait pas plaisir?

— Non, dit l'enfant, d'une voix basse mais assurée, cela me fait de la peine.

— Pourquoi? tu achèteras ce que tu voudras.

— Je n'ai besoin de rien; merci, madame.

Et comme Mme de Boutreuil insistait et voulait glisser la pièce d'or dans la poche de son tablier, Noëlle, n'osant résister, fondit en larmes.

Mme de Boutreuil reprit la pièce, attira l'enfant à elle et l'embrassa avec une émotion singulière en murmurant

— Pas même l'amour de l'argent. Rien de sa classe. Une enfant qui souffre... qui manque... Pauvre petite!

Les jumelles, tout à leurs jeux et accoutumées aux bontés de tante Mathilde, ne remarquaient pas ces causeries, ces incidents, ni l'attention que Mme de Boutreuil accordait à cette petite paysanne, ni les prévenances par lesquelles celle-ci y répondait.

Tout cela cessait d'instinct en présence de Mme Dambry, mais la mère, prévoyante et sagace, évitait de se trouver là, pour laisser sa cousine en possession exclusive des enfants.

Elle était charmée de voir sa riche parente si occupée des jumelles et se disait, pleine d'espérance :

— Elle vieillit; elle s'ennuie... elle a besoin de jeunesse autour d'elle. Sa fortune sera à la première personne qui saura l'entourer, la distraire, lui devenir indispensable. Si elle s'attache à mes filles, elle les dotera. Je lui en prêterai bien une quelques mois chaque année pour arriver à ce résultat. Elle a plus de deux cent mille francs de rente, et j'ai tant d'enfants à pourvoir!

« Si je pouvais savoir qui elle préfère, de Mimi ou de Mathilde!...

— Chère amie, pourquoi nous quitter si vite, demanda Mme Dambry, quand, au bout d'une semaine, sa cousine parla de départ; vous devriez passer l'hiver avec nous, puisque vous êtes dégoûtée de Paris.

— Non, non, j'irai le finir à Pau comme je l'ai promis à ma bronchite, mais je me trouve si bien ici que je n'ai pas le courage de partir. Pourtant, mardi prochain, il faudra que je me mette en route. C'est le dernier délai. Ma villa est retenue là-bas à dater du 1er janvier.

Pendant les jours suivants, Mme Dambry étudia soigneusement les idées, les goûts, les projets de sa cousine. Elle se mit l'esprit à la torture pour discerner ses préférences, pour lui arracher une offre, une proposition. Elle insinua que Mimi aimerait beaucoup voyager; puis, voyant que rien ne répondait à cette allusion, dit que, n'étaient les charges et les dépenses d'une famille si nombreuse, elle aurait

mené cet hiver dans le Midi la petite Mathilde mal remise de sa coqueluche.

— Pau est excellent pour les enfants, observa Mme de Boutreuil, paraissant frappée par une idée subite.

Puis elle s'arrêta, comme si elle avait encore à dire quelque chose que la prudence lui ordonnait de garder.

— C'est sa filleule qu'elle préfère, se dit Mme Dambry triomphante, mais elle ne veut pas se découvrir; elle est très réservée, très méfiante, ma cousine, comme tous les gens à héritage : il faut que je la pousse adroitement à se décider. C'est le moment psychologique. Elle a envie de prendre un parti. Le fruit est mûr : les d'Hautecour ou d'autres le cueilleront si je ne me hâte pendant que je l'ai sous ma main.

Qu'elle emmène Mathilde, et la partie est gagnée : les habitudes prises à cet âge ne changent plus. Six enfants et les terres qui baissent! Mon saint-cyrien m'a déjà fait des dettes... Fred sera terrible, et Dieu sait ce que me réserve le bébé. Tâchons de pourvoir les filles. Je vais lui faire dire par le docteur Bauer que Mathilde a besoin d'aller à Pau. Ce ne sera pas difficile... Le pauvre homme voit la phtisie partout, depuis que sa sœur est morte de la poitrine...

En conséquence, le docteur Bauer fut invité à dîner au château, le samedi suivant :

— C'est un convive un peu rustique, dit Mme Dambry, s'excusant auprès de sa cousine, mais un si brave homme... en même temps un bon médecin. Il a soigné mon mari avec un dévouement!... Mais, par exemple, un original! Il est pauvre comme Job!... eh bien, il ne fait aucune différence entre les riches et les misérables, et je pourrais expirer sans qu'il se dérangeât s'il était retenu au chevet du dernier des vagabonds. Et puis, il parle... impossible de l'arrêter! Il dit tout ce qu'il pense et le roi ne le ferait pas céder d'une ligne. Il faut venir dans ces forêts pour rencontrer un ours pareil! et, avec cela, un savant. Il passe ses nuits le nez dans les livres. M. Dambry lui conseillait de s'installer à Mézières où il aurait une clientèle aisée, les moyens de vivre. Impossible de le faire démarrer. Oh! c'est un type curieux que vous allez voir!

— Cela m'intéressera beaucoup, répondit Mme de Boutreuil avec conviction.

Elle examina en effet le docteur Bauer d'un œil particulièrement attentif lorsqu'il arriva en retard pour le dîner, tout essoufflé, ses gros souliers crottés, ayant perdu un de ses gants et conservé une forte odeur de pipe dans ses habits taillés à coups de serpe.

Le docteur était un gros petit homme, la face carrée comme les Alsaciens, la tête chauve, la barbe rude. Ses deux petits yeux gris brillaient sous des sourcils en broussailles et se fixaient avec une perspicacité gênante sur ses interlocuteurs. Ses mains étaient énormes et poilues, ses manchettes ne connaissaient pas l'empois, le nœud de sa cravate était défait et toute sa tenue accusait le laisser aller du paysan et la distraction du savant.

Il avait ce manque complet d'usage du monde et l'humble conscience de ce défaut qui rendent les primitifs moins insupportables que les prétentieux fiers d'une demi-éducation. Et puis, si le docteur appartenait par sa naissance à une classe modeste, on devinait une intelligence supérieure dans son regard qui rayonnait, dans sa parole qui devenait éloquente, dans l'assurance qui remplaçait sa réserve timide, dès qu'on traitait un sujet, intéressant son esprit vif et juste, ou touchant la science qu'il avait profondément étudiée.

Pendant toute la première partie du repas, le médecin resta silencieux, n'osant ou ne voulant pas se mêler aux menus propos que débitait Mme Dambry, la maîtresse de maison par excellence. Au rôti, on en vint à parler des pauvres du village et M. Bauer s'anima, détailla l'histoire de chacun, les misères, les maladies, insinuant avec délicatesse ce qu'on pourrait faire pour les soulager.

— Vous voilà dans votre élément, docteur, observa Mme Dambry. Dès qu'il s'agit des pauvres, vous faites chorus avec Marguerite qui est le saint Vincent de Paul de la famille.

— C'est un grand mérite pour Mlle Dambry, répondit le docteur, semblant souligner malicieusement le soin avec lequel la mère ne manquait jamais de faire ressortir les perfections de sa fille, car son bon cœur seul peut lui faire deviner les souffrances des misérables, souffrances qu'elle n'a jamais éprouvées; mais pour moi, quoi de plus naturel ? Je suis moi-même un de ces pauvres : j'ai vécu au milieu d'eux, en parlant pour eux, je parle pour mes frères.

— Convenez, docteur, reprit un peu vivement Mme Dambry à qui cette assimilation, entre son hôte et les indigents du village, parut intempestive, convenez que cette fraternité est un peu volontaire chez vous. Une de vos mains donne ce que l'autre reçoit. A ce système, les revenus de Rothschild ne suffiraient pas.

— Mon Dieu, madame, je suis médecin, et pour être un vrai médecin, c'est-à-dire pour regarder son état comme une vocation, avant de l'envisager comme un gagne-pain, il faut faire ce que je fais. Dois-je attendre que de pauvres diables qui n'ont pas un centime viennent m'apporter un sac d'écus, pour quitter le coin de mon feu, et aller soigner leur femme ou leur enfant qui se meurt? Croyez-vous que le fait d'être malade constitue une fortune, et que ceux qui, en pleine santé, ne peuvent pas joindre les deux bouts, puissent en outre gagner les honoraires d'un médecin, quand, pour comble de malheur, la maladie est entrée dans la maison? Leur demander de l'argent me semblerait aussi honteux qu'inutile.

« Quant aux riches, je ne leur ai jamais défendu de me couvrir d'or; le mal est pour moi et pour mes pauvres malades qu'il n'y ait guère de riches par ici.

— Non seulement vous exercez gratis, mais vous donnez tout ce que vous avez!

— Je ne donne pas d'argent, parce que je n'en ai pas, continua le docteur; mais, ma foi, quand je vois un pauvre vieux qui s'en va de faiblesse, ou une pauvre femme à moitié morte de privations, je serais le dernier des hommes si je ne prenais pas pour elle un bol de bouillon dans ma soupière ou une bouteille dans mon cellier. Dieu me les rendra.

— En attendant, reprit Mme Dambry, qui était un peu jalouse de la popularité du docteur et de son influence dans le village, tout cela représente de l'argent: le cellier se vide, le pot-au-feu s'en va, et vous ne faites pas d'économies pour vos vieux jours.

Le docteur éclata d'un gros rire, un vrai rire de paysan.

— Mes vieux jours! parlons-en! Avec ça que j'aurai des vieux jours au train dont je me mène! Et d'abord, vous savez, je suis comme ma pauvre sœur. Un de ces quatre matins, ma poitrine se pren-

dra, et je serai vite flambé, je compte là-dessus.

— Allons donc ! Vous êtes fort comme un Turc !

— Ça n'y fait rien. Le germe ne s'est pas encore développé, mais il est là.

Le docteur frappait sur sa vaste poitrine, et ses apparences robustes semblaient donner raison au petit haussement d'épaules avec lequel Mme Dambry continua :

— Bon ! Voilà votre manie qui vous reprend ! Mettons que vous n'ayez pas à songer à votre vieillesse. Mais vos héritiers ? votre petite nièce ?...

Le médecin qui venait d'engouffrer une énorme tranche de filet de bœuf, suivie d'une rasade de bordeaux, posa sa fourchette et regarda son verre d'un air mélancolique.

— Noëlle ! La pauvre petite. Elle n'est pas heureuse, mais qu'y puis-je ? Son père ne me laisse pas m'en occuper, et pourtant, c'est à présent qu'il faudrait faire quelque chose pour elle ; car, pour elle non plus, il ne faut pas tant songer à l'avenir.

— Comment ? Noëlle aussi ! Ah ! par exemple, c'est de la folie ! Elle se porte à merveille. Elle est même très vigoureuse sous ses dehors délicats.

— La poitrine !...

— Oui, votre idée fixe. Vous voyez tout le monde poitrinaire. Il y a dix ans que vous avez condamné mon cocher et ma femme de chambre qui se portent comme le Pont-Neuf.

— Attendons la fin, murmura le docteur.

— Oh ! la fin ! Je sais bien qu'ils ne sont pas immortels. Mais vous m'accorderez que vous voyez la phtisie partout.

— Partout où je la rencontre, ce qui est malheureusement trop fréquent. Seulement, ceux qui n'ont pas l'expérience ne peuvent pas la prévoir ou la reconnaître sous les apparences de santé qui persistent encore après que le mal est devenu incurable, et trompent parfois jusqu'au dernier moment les malades, leurs parents et même leurs médecins. Cette maladie terrible qui prend toutes les formes, dont l'hérédité et la contagion sont presque inévitables, décime le pays. Notre climat, comme celui de l'Allemagne, la développe et la propage d'une façon effrayante, et c'est l'ennemi le plus redoutable contre lequel la science ait à lutter. Le jour où elle en trouvera le remède, la plus grande découverte qui ait jamais été faite sera réalisée.

— Vous croyez donc que le soleil du Midi est le plus sûr préservatif ?

— Le seul connu jusqu'ici, madame; il guérit quelquefois, prolonge toujours. Il y a des gens à Nice, à Pau, qui ne vivent que par ce soleil et mourraient en quelques jours s'ils s'en éloignaient; à d'autres même, moins atteints, il rend tout à fait la santé.

— Croyez-vous que Mathilde devrait passer un hiver dans le Midi ? Vous étiez inquiet de sa toux.

— Cela n'est pas indispensable; mais il est évident que ce serait bon pour elle.

— Pauvre petite! soupira Mme Dambry. Malheureusement je suis si retenue! Si j'avais ma liberté d'action je l'emmènerais là-bas. Ah! ma chère cousine, que vous êtes heureuse d'avoir vos coudées franches!

— La liberté absolue est trop souvent synonyme de solitude, répondit Mme de Boutreuil qui, ce soir-là, semblait particulièrement absorbée et pensive.

— La solitude est vite comblée quand on est aussi aimable et aussi aimée que vous. Tenez, c'est mal partagé entre nous, et j'ai envie de vous donner le choix dans ma marmaille.

Mme Dambry lança cette phrase en plaisantant, mais sa cousine reprit avec sérieux :

— On ne se prive pas de pareils trésors et on ne les prête que pour les reprendre. Chacun doit se contenter de son lot.

Mme Dambry pinça les lèvres; son allusion directe n'avait pas été bien comprise ou pas bien accueillie.

On se levait de table. Au salon, Mme Dambry essaya encore de faire constater par M. Bauer le mauvais état de la santé de Mathilde, mais le docteur avait enfourché un autre dada. Il parlait politique avec Mme de Boutreuil qu'il intéressait vivement par sa profonde connaissance des questions ouvrières.

Au bout de très peu de temps, on vint le chercher pour une pauvre vieille habitant une cabane au fond des bois, et qui avait, disait le commissionnaire, l'estomac décroché.

— Imbécile! grommela le docteur, je suis sûr qu'elle n'a rien. Voici la dixième fois qu'elle me fait chercher au milieu de la [illegible] tout cela pour une

crampe nerveuse qui est passée quand j'arrive. Enfin, il faut y aller. Mon pauvre cheval !

M. Bauer jeta un regard de regret sur le bon feu du salon, avala à la hâte quelques gouttes de liqueur restées au fond de son verre, salua à la ronde, et, reprenant dans l'antichambre son gros capuchon, s'en alla à travers la nuit noire et la bise glacée.

— Il me plaît, ce docteur, dit Mme de Boutreuil, il paraît intelligent.

— Mais c'est un rustre, conclut sèchement Mme Dambry dont M. Bauer n'avait pas su comprendre et aider les plans.

Le lendemain, tout le monde assista à la grand'messe de l'église du village. De la chapelle réservée où la famille Dambry occupait un banc capitonné, Mme de Boutreuil aperçut parmi les enfants de l'école la petite Noëlle, débarrassée du vilain Charlot, mais flanquée, en échange, d'une grosse pouparde de trois ou quatre ans qui renifla et gigota tout le temps de l'office, malgré les efforts de sa grande sœur.

Tout en s'occupant de cette recrue incommode, Noëlle priait, ses grands yeux bleus fixés sur l'autel avec une expression touchante de tristesse et de supplication. Au sortir de l'église, elle aperçut Mme de Boutreuil et rougit de plaisir en lui envoyant un sourire.

Le froid était moins vif que la veille, et, tandis que Mme Dambry remontait en voiture, sa cousine exprima le désir de parcourir à pied le court trajet qui séparait le village du château. Tout en marchant, elle se faisait renseigner.

— Ceci, c'est la mairie; oh! elle n'est pas monumentale. Voici l'école des garçons; celle des filles est derrière l'église, mais on va la reconstruire ici, en face. Ça, c'est le presbytère, une masure; là, dans les arbres, ce vieux toit qui a l'air de tomber, c'est la maison du docteur Bauer, une ruine.

— Et où demeure Noëlle ?

— Nous allons passer devant la ferme du père Oreck, un peu plus loin, tenez, là-bas...

Arrivée à l'endroit indiqué, Mme de Boutreuil fit halte un instant, sous prétexte de rattacher son voile. Cette minute lui suffit pour se rendre compte.

La maison, petite et basse, était d'aspect misérable. La porte et une seule fenêtre éclairaient la façade. Aux deux côtés du bâtiment, étaient accolés

un toit à porcs et un hangar délabrés. Un fossé bourbeux et une petite cour, dont le milieu était occupé par un tas de fumier, séparaient la maison de la route.

Par la porte ouverte, Mme de Boutreuil distingua vaguement un poêle qui fumait, et, autour, des langes qui séchaient. On entendait des piaillements d'enfants et une voix de femme très aiguë qui grondait.

— Le père Dreck est donc pauvre ? dit Mme de Boutreuil continuant son chemin.

— Les paysans sont toujours pauvres, puisque les récoltes manquent toujours, répondit l'aîné des Dambry, jeune homme remarquable par sa sagacité et la philosophie de ses réflexions. Et puis, le père Dreck boit, pour oublier ses malheurs.

Notant ce dernier renseignement, Mme de Boutreuil se mit à parler d'autre chose, mais ne put cacher, toute la journée, à sa cousine, sa préoccupation toujours croissante.

— Elle hésite, se dit Mme Dambry. Demain, avant son départ, elle va prendre un parti. De ce qu'elle décidera d'ici-là dépend une fortune. Je le sais, elle médite une grande résolution. Que faire pour la pousser dans mon sens ? Elle n'ose peut-être pas me demander un de mes enfants, ou ne veut pas s'engager...

Mais Mme Dambry eut beau se mettre l'esprit au supplice pour faciliter des ouvertures, Mme de Boutreuil alla se coucher, sans avoir dit un mot qui pût amener une proposition.

— Ce sera pour demain matin, pensa Mme Dambry qui, levée dès l'aube, surveilla anxieusement la porte de sa cousine, peu matinale d'ordinaire.

Vers dix heures, Mme de Boutreuil sortit de sa chambre, son chapeau sur la tête et enveloppée dans sa grande pelisse de fourrure. Elle parut contrariée de rencontrer dans l'escalier Mme Dambry qui montait par hasard au même moment.

— Prête de si bonne heure, chère Mathilde ! Mais vous n'allez pas sortir par cet horrible temps ? demanda la maîtresse de maison avec sollicitude.

— Oh ! je crois qu'il va se lever, d'ailleurs je suis brave.

— Mais, sans indiscrétion, où allez-vous ?

— Au village ; j'ai une dépêche à faire partir.

— Je vais envoyer un domestique.

— Non, j'ai besoin d'y aller moi-même. Je veux aussi faire une visite d'adieu à M. le curé.

— Mais, prenez l'auto !

— Merci : j'aime mieux marcher; cela me promène.

— Eh bien ! vous allez emmener Marguerite ou les deux jumelles pour vous tenir compagnie.

— Ne dérangez personne, reprit Mme de Boutreuil avec une certaine impatience ; je suis pressée de partir et je préfère être seule, car j'ai besoin de consulter le docteur Bauer.

Et prenant congé de sa cousine par un sourire amical, Mme de Boutreuil sortit, la laissant vivement inquiète.

— Consulter le docteur Bauer, pensait Mme Dambry, suivant sa parente des yeux, tandis qu'elle s'éloignait à grands pas dans l'avenue ! Probablement sur la santé de Mathilde; peut-être veut-elle faire ordonner à l'enfant un séjour à Pau, pour l'emmener sous ce prétexte. Les tantes à héritage sont si bizarres ! Pourvu que le docteur n'aille pas mettre les pieds dans le plat ! Un homme comme ça ne comprend rien.

En sortant du presbytère où elle n'avait pas trouvé M. le curé, Mme de Boutreuil se dirigea en effet sans hésitation vers la maison qu'on lui avait désignée comme celle du docteur Bauer.

C'était une masure de paysan, ne se distinguant des autres habitations du village que par l'absence d'exploitation agricole.

Il n'y avait pas de fumier dans la cour; un bâtiment qui avait dû servir d'étable était abandonné et en ruines. Quelques poules et de gros pigeons au plumage rose étaient, avec le vieux cheval du docteur, les seuls animaux domestiques restés dans les alentours.

Le petit potager même portait à peine la trace de culture, et les ronces et les épines croissaient jusque devant la maison.

Près de la porte vermoulue, un cordon et une plaque de cuivre portant ces mots « sonnette du docteur » indiquaient seuls que le maître de céans n'était pas un pauvre laboureur comme ses voisins.

Du reste, la porte était ouverte. Malgré cela, Mme de Boutreuil tira discrètement le cordon.

Un tintement de sonnette fêlée, puis un pas lourd, et le docteur lui-même apparut sur le seuil.

Le costume dans lequel il s'était montré pour la première fois à Mme de Boutreuil était un costume de cour, en comparaison de sa tenue présente. Il portait, ce matin-là, des chaussons de lisière, un vieux pantalon usé aux genoux, un gros tricot de laine brune, comme un vrai paysan.

A la vue de la visiteuse inattendue, il retira vivement de ses lèvres la grosse pipe qu'il fumait et dont l'odeur âcre avait rempli le vestibule carrelé, dans lequel Mme de Boutreuil le suivit.

— Pardonnez-moi, madame, de vous recevoir ainsi. Si je m'étais attendu à l'honneur de votre visite, j'aurais tâché de m'en rendre digne, dit-il avec une politesse instinctive qui contrastait avec son extérieur grossier. Veuillez entrer dans mon cabinet; malheureusement, il n'y a pas de feu; mais je vais en allumer, ajouta-t-il, comme Mme de Boutreuil frissonnait en entrant dans la pièce nue et glacée où le docteur rendait ses oracles.

Deux fauteuils de reps vert, un pour lui, l'autre pour le client, des rayons de bois chargés de bouquins poudreux, et le diplôme du docteur encadré et suspendu au mur, étaient les principaux ornements de cette chambre. Quelques chaises de paille et une table de bois blanc, couverte de papiers, de fioles et de taches d'encre, avec un vieux coucou arrêté, sur la cheminée, achevaient de garnir la pièce qui ne devait être que rarement habitée, à en juger par le froid glacial et la poussière recouvrant les meubles.

— Veuillez m'excuser, madame, répétait M. Bauer indifférent au manque de décorum, mais désolé de voir grelotter sa visiteuse. J'ai été dehors toute la nuit. Ma domestique vient de sortir... Je vais allumer le feu...

Malgré les faibles protestations de Mme de Boutreuil, avec la gaucherie et l'agitation des hommes chargés par hasard de quelque soin domestique, le docteur allait, venait, apportait de la braise de la cuisine, cassait un fagot, faisait partir d'innombrables allumettes, cherchait de vieux journaux pour faire prendre le feu, brandissait frénétiquement la pelle et les pincettes, et, la tête touchant presque terre, devenant rouge comme une écrevisse et gonflant grotesquement ses grosses joues, soufflait, à grand bruit et à grand effort, les tisons qui noircissaient sans jeter de flamme.

Enfin, les brins de bois sec se mirent à crépiter et la flambée s'éleva claire et chaude.

Bauer se redressa triomphant et cramoisi, disparut un instant et rentra dans son cabinet après avoir revêtu sa redingote et sa gravité professionnelles.

— C'est un vrai paysan, s'était dit au premier moment Mme de Boutreuil. En le voyant reparaître, elle se sentit gênée à son tour, et son embarras augmenta avec l'assurance de Bauer qui, investi de toute la supériorité du médecin sur le malade, s'était assis dans son fauteuil, le dos tourné à la fenêtre, attendant la confidence en fouillant de son œil scrutateur le visage de sa cliente, placée en face de lui, en pleine lumière.

Comme subitement intimidée, elle toussait pour s'éclaircir la voix, et ne disait rien.

— Vous êtes souffrante, madame? demanda M. Bauer.

— Non! c'est-à-dire oui... docteur... mais je ne suis pas malade. Il ne s'agit pas de ma santé. C'est sur un autre sujet... que je voulais...

Elle s'arrêta, embarrassée par l'étonnement qui se lisait sur le visage rembruni du médecin.

— Mon Dieu, monsieur, reprit-elle, parlant vite comme ceux qui ont à dire une chose, si difficile, qu'ils se hâtent pour en avoir plus tôt fini. Vous allez être un peu étonné. Moi-même je conviens que ma proposition a quelque chose d'étrange; elle sera cependant compréhensible, si vous voulez bien me permettre de vous parler un peu de moi... de vous expliquer comment j'en suis venue à concevoir un projet... un peu en dehors de ce qui se fait généralement.

— Je suis à vos ordres, madame, mais, sauf en ce qui concerne mon état, je ne vois pas trop en quoi je peux vous être utile.

— Attendez! Voyez-vous, docteur, pour juger, il faut d'abord que vous me connaissiez. Je suis riche, très riche; je ne l'ai pas toujours été, ce qui fait que j'apprécie d'autant plus cet avantage : j'ai sacrifié beaucoup de choses pour l'acquérir... trop peut-être; car à présent la fortune et ce qu'elle donne ne suffisent plus à mon bonheur. Je ne suis plus jeune; je ne puis ressentir moi-même les joies et les espérances de la vie. J'ai cependant encore assez d'années devant moi pour me préoccuper de l'avenir. Eh bien! l'avenir m'effraie... parce que je suis seule,

toute seule au monde. J'ai beaucoup d'expérience, beaucoup...

« Que devient une vieille femme riche, sans enfants, sans parents ? — la proie de toutes les convoitises. A présent, j'ai la force, la santé, la plénitude de toutes mes facultés ; je puis m'en défendre ; mais si je deviens infirme, faible de corps et d'esprit, je tomberai infailliblement sous la coupe de parents éloignés ; qui sait ! de domestiques cupides dont je ne pourrai plus discerner les vues intéressées, ni secouer la domination. Tant de vieillards en sont là, que j'ai toujours redouté leur sort. Mon héritage, obtenu par force ou par ruse, enrichira une famille déjà riche ou, qui pis est, des parasites adroits. Ma mort sera pour les uns et les autres une joie et un bénéfice.

« Eh bien, je ne veux pas cela. Je suis assez égoïste pour vouloir que ma fortune me rapporte en ce monde toutes les satisfactions qu'elle peut me donner ; pas assez égoïste pour la placer en rentes viagères et trouver juste de ne l'employer qu'à contenter les fantaisies d'une vieille femme qui ne songe qu'à elle. Du reste, à mon âge, quoi qu'on fasse, il n'y a plus de vraies joies que celles que l'on ressent par les autres, et les plus beaux raisonnements ne me remplacent pas les enfants qui devraient m'entourer.

« La nature le veut ainsi : Chaque âge a ses aspirations. Pour une femme de soixante ans, le bonheur c'est d'être grand'mère.

Le docteur Bauer écoutait cette tirade avec flegme. Ses sourcils élevés au-dessus de ses yeux indiquaient seuls cette pensée : « Où veut-elle en venir » ?

— Vous trouvez, continua Mme de Boutreuil, pressée d'achever sa confidence, qu'il est un peu tard pour songer à tout cela et refaire ma vie ? Mais ne puis-je encore réparer en partie les inconvénients de ma destinée, et me donner au moins l'illusion des affections naturelles qui me manquent ? Je ne veux pas finir ainsi dans l'abandon. Je veux employer ce que j'ai encore de force et d'énergie, à assurer le bonheur de quelqu'un qui, à son tour, fera la joie de ma vieillesse. Je veux un être qui, si je ne lui ai pas donné la vie, ait au moins reçu de moi tout le reste... qui soit à moi, à qui je sois. je veux un enfant.

Mme de Boutreuil prononça ces mots avec une énergie presque féroce. Elle s'était levée ; ses yeux brillaient d'une passion brûlante ; sa figure pâle,

animée, rajeunie par cette ardente convoitise, avait repris pour un instant tout son éclat d'autrefois.

Elle s'avançait, presque menaçante, sur le docteur.

— Savez-vous, ajouta-t-elle violemment, ce que c'est qu'une femme dont le dévouement, la tendresse, sont renfermés au dedans d'elle-même depuis des années ? qui a été déçue dans toutes ses affections et à laquelle l'amour maternel, le dernier des amours, fait encore défaut ?

« J'ai oublié, étouffé tout cela, jusqu'ici... j'ai cru que le repos, les distractions me suffiraient. Depuis longtemps je sens vaguement que je me trompe; depuis que je suis ici, je vois clairement ce qu'il me faut. Je suis décidée : je veux adopter un enfant. Qu'en dites-vous ?

— Mon Dieu, madame, répondit le docteur qui se cassait la tête pour s'expliquer à quel titre il était honoré de ces confidences, ce n'est pas à moi à me prononcer là-dessus. Vous devez avoir réfléchi : vous êtes libre, vous êtes riche, et par conséquent, à même de satisfaire vos fantaisies; si le cœur vous en dit, vous trouverez aisément dans votre famille.

— Dans ma famille! reprit avec emportement Mme de Boutreuil, mais vous ne m'avez donc pas écoutée ? Vous ne comprenez donc pas que je veux quelqu'un qui s'attache à moi sans vues intéressées, qui ne dépende que de moi, ne voie, ne connaisse, n'aime que moi, et n'ait à compter que sur moi dans le présent et dans l'avenir ?...

« Prendre un enfant élevé dans l'attente de mon héritage! qui ait vécu dans sa famille avant de venir chez moi! qui puisse y retourner en me quittant! me préférer un père ou une mère, avoir un nom, un foyer, une fortune en dehors de ce que je lui donnerai! à quoi cela me servirait-il ? Je veux que l'enfant qui deviendra le mien soit heureux d'oublier son passé, et ne vive que de l'heure où il m'appartiendra. Alors seulement je serai sa mère.

— Mais, madame, vous êtes libre... Je n'ai ni le droit de vous blâmer, ni celui de vous approuver, répondit le docteur, qui, de plus en plus étonné, regardait Mme de Boutreuil et mourait d'envie de lui tâter le pouls pour savoir si elle avait la fièvre.

— Si ! vous avez le droit de m'approuver et le devoir de m'aider à faire le bonheur d'un être qui vous tient de près. Je veux adopter votre petite nièce : Noëlle Dreck.

Le docteur bondit hors de son fauteuil.

— Adopter Noëlle !

Il se tut et réfléchit.

La proposition était si grave et si inattendue que, dans le bouleversement où elle le jetait, il lui était impossible de se rendre compte de ce qu'il en pensait.

— Je suis décidée, continua Mme de Boutreuil. Cette enfant est charmante; elle a toutes les délicatesses de cœur et d'esprit que j'aurais voulu trouver dans ma propre fille. Elle est faite pour la classe où je veux la placer, et doit souffrir dans celle où le sort l'a mise par erreur. Elle ne regrettera pas sa famille : un père dur et ivrogne, une belle-mère... Eux, non plus, ne la regretteront pas. Elle n'a pas de place en ce monde; je lui en ferai une. Elle est d'âge à sentir la grandeur de ce bienfait et à s'en souvenir, et, encore assez enfant pour que je puisse la former et l'élever selon sa nouvelle position. Enfin, elle est juste ce qu'il me faut; je la prends.

— C'est aller un peu vite en besogne, madame, je ne puis vous suivre. Vous rêvez là une chose impossible, je ne crois pas qu'on doive vous y encourager. Noëlle est une fille de paysan : vous êtes une grande dame. Dieu a mis entre vous et cette enfant un abîme qu'il me semble bien imprudent de vouloir combler. Il me paraîtrait aussi malheureux pour la petite de vouloir monter à votre rang, que pour vous de descendre au sien. Elle est du peuple; Dieu l'a voulu ainsi, respectons ses volontés.

— Cela, dit Mme de Boutreuil, ce sont des maximes : ce ne sont pas des raisons.

— Eh! ma foi, ce sont les meilleures, car elles sont fondées sur l'expérience. Jamais ces choses-là ne réussissent.

— Qu'en savez-vous? interrompit violemment Mme de Boutreuil : j'ai vécu plus longtemps que vous et au milieu du monde. J'ai connu beaucoup de gens qui souffraient de s'être abaissés; je n'ai connu personne qui fût malheureux de s'être élevé. Dans les lettres, dans l'armée, dans l'Église, combien d'hommes sortis de bas, de plus bas que Noëlle, et qui sont académiciens, généraux, évêques? Croiriez-vous, par hasard, qu'ils regrettent d'être arrivés aux premiers rangs de la société, étant nés dans les derniers ?

— Ils se sont élevés par eux-mêmes, ceux-là

reprit le docteur ébranlé, et la conscience de leur supériorité les met à l'aise et les maintient à ce niveau. Je suis sûr pourtant qu'ils ont enduré bien des froissements, bien des gênes, pour arriver à satisfaire leur juste ambition. La nature délicate d'une femme, de Noëlle surtout, n'aurait pas la même énergie. On lui reprocherait plus amèrement la situation qu'elle ne devrait qu'à vos bontés. Et puis, je ne suis pas un grand raisonneur, et je ne sais même dire pourquoi mon instinct me fait sentir là un danger.

« Il me semble qu'on ne peut enfreindre impunément les lois de la société et, je le répète, ça ne réussit jamais.

— C'est un préjugé, mon cher docteur.

— Ma foi, pas tant que cela, et ma vie tout entière sert à le prouver.

« Voyez, madame; mon père était un fils de laboureur : il n'avait jamais quitté sa charrue; il ne savait ni *a* ni *b* quand il a tiré au sort. On le fait soldat. On l'envoie loin d'ici dans un régiment où le père de feu M. Dambry était colonel.

»Mon père s'ennuyait beaucoup. Il se met à étudier; c'était un travailleur. Il avance; il reste au régiment et devient officier. Il prend sa retraite comme capitaine et rentre dans son village où il se marie. Ma mère était la nièce du curé, elle avait un peu de bien, et avec la pension de mon père, ils se trouvèrent à l'aise, les premiers du village. Alors ils rêvèrent de faire de leurs enfants des bourgeois. L'oncle curé, un vieux brave homme de l'ancien temps, leur disait en secouant la tête — je l'entends d'ici :

« — Prenez garde! il ne faut pas sortir de la place où Dieu vous met; il sait mieux que nous ce qui nous convient, et vouloir changer est une imprudence. Vous êtes des paysans; faites de la petite une bonne ménagère qui élèvera chrétiennement ses enfants; et, si le petit ne veut pas être soldat comme son père, qu'il soit laboureur comme son grand-père. Vous voulez en faire un monsieur; vous croyez qu'il suffit pour cela de lui mettre un habit sur le dos et quatre mots de latin dans la tête : on naît un monsieur on ne le devient pas. Vous le dégoûterez de ce qu'il a, sans rien lui donner à la place. Vous en ferez un déclassé; peut-être un méchant : pour sûr un malheureux. »

« On ne l'a pas écouté... Son raisonnement n'était peut-être pas très fort, mais il faut croire qu'il était juste, car tout ce qu'il a annoncé s'est réalisé.

« On mit ma sœur au couvent, on obtint pour moi une bourse au lycée. J'ai fait mes études de médecine à Nancy, et quand je suis revenu avec mon diplôme, le vieux père a cru qu'il avait assuré mon bonheur, et il est mort content. Avec lui, sa pension s'éteignit : ce fut la gêne. Presque en même temps, un gredin de notaire levait le pied, emportant à peu près tout ce que possédait ma mère ; c'était la ruine. La pauvre femme en mourut de chagrin et d'inquiétude... et cependant, elle se consolait en pensant que ma science ferait ma fortune, et que, jolie, bien élevée comme elle l'était, ma sœur trouverait à se marier richement.

Epuisé par cet effort d'éloquence inusité, le docteur passa longuement sur son front son mouchoir à carreaux, essuyant à la dérobée une grosse larme qu'il avait retenue jusque-là en clignant furieusement des yeux.

Mme de Boutreuil l'écoutait avec la froide politesse d'une femme irrévocablement décidée, que les observations agacent sans l'ébranler.

Il reprit :

— Que pouvais-je faire ? Sans protection, sans le moyen de m'établir dans une ville et d'attendre la clientèle, je restai ici.

« Je gagnais moins qu'un valet de ferme, mais je ne mourais pas de faim.

« Au bout de quelques années, on s'intéressa à moi, on voulut me tirer de la misère où je végétais, m'envoyer dans une ville. Je refusai.

« Tout ce que j'aurais eu d'ambition et de force pour faire mon chemin s'était gaspillé dans cette lutte pour le pain de chaque jour. Je n'avais plus confiance en moi ni en l'avenir...

« Et puis, j'étais acoquiné ici ; j'avais tant souffert pour arriver à m'habituer à cette vie, que je ne me sentais plus de courage pour m'habituer à une autre.

« Croyez-vous que ce ne soit pas affreux de se trouver toujours mal à l'aise avec ses pareils à qui l'on se sent supérieur par l'esprit et par l'éducation, plus mal à l'aise encore avec ceux dont on pourrait être compris parce qu'on n'a pas leur naissance et leurs manières ! de se voir seul de son espèce ! de

n'être ni chair, ni poisson ! d'avoir l'instruction, et pas l'éducation ?

« Est-ce que j'ai eu seulement l'idée de me marier ? Je ne voulais pas épouser une paysanne. Une femme, que j'aurais pu aimer, n'aurait pas voulu de moi. Si vous saviez ce que j'ai souffert ! autrefois surtout ! Maintenant je suis résigné, ou abruti ; je ne sais lequel des deux.

« Quant à ma pauvre sœur qui était frêle, délicate, qu'on avait choyée au couvent, qui jouait du piano, elle n'a pas eu le courage d'affronter la misère, la lutte pour la vie ; elle a épousé Dreck pour son argent, et elle en est morte. C'est tout cela que je veux épargner à l'enfant.

Le docteur se tut dans une quinte de toux qui ressemblait à un sanglot.

— Mais, reprit froidement Mme de Boutreuil qui, en personne passionnée, ne voyait que le but qu'elle poursuivait et s'irritait de ces retards, mais votre exemple ne prouve rien ! Si vous aviez été riches, aucun de ces obstacles auxquels vous vous êtes heurté ne se serait dressé devant vous.

« Je compte non seulement élever Noëlle, mais la doter. J'en prendrai l'engagement légal, si c'est cela qui vous inquiète et, soyez tranquille, elle n'épousera pas un père Dreck !

— Cela ne fait rien, murmurait le docteur, qui, obéissant plus à un instinct qu'à une conviction raisonnée, s'assombrissait à mesure que Mme de Boutreuil semblait lui démontrer le peu de fondement de ses craintes ; il ne faut pas sortir de son état.

— Mais, mon Dieu ! s'écria Mme de Boutreuil, dont la patience était à bout, qu'a donc de si heureux l'état présent de Noëlle, pour que vous craigniez de l'en tirer ? Vous savez bien qu'elle est malheureuse à en mourir. Et, dût-elle même trouver dans la position que je lui offre les inconvénients que vous êtes seul à y voir, sa vie ne sera pas pire que ce qu'elle est. Vous pouvez admettre au moins que je lui épargnerai la misère, les souffrances physiques qu'elle endure et auxquelles sa santé ne résistera pas !

— C'est vrai, avoua le docteur, pour la première fois ébranlé par cet argument, sa santé ne résistera pas.

— Et en décidant de votre propre autorité du sort de votre nièce, ne vous exposez-vous pas aux reproches qu'elle sera un jour en droit de vous faire ?...

peut-être à des remords, si elle est vraiment aussi menacée que vous le disiez l'autre jour ?

La méditation douloureuse où M. Bauer était retombé fut pour Mme de Boutreuil la preuve que le nouveau coup, porté par elle, l'avait frappé au défaut de la cuirasse.

Elle poursuivit avec triomphe :

— Avez-vous le droit de vous opposer au bonheur de cette enfant ? Que dirait sa mère de mon offre, si elle vivait ?

— Elle aurait accepté avec reconnaissance. Elle avait toutes les ambitions pour sa fille, ne put s'empêcher d'avouer le docteur.

— Eh bien ! Je serai franche ; vous êtes comme tous les hommes : vous ne jugez que d'après vous-même. Si vous voulez être vraiment dévoué, faites ce qu'aurait fait sa mère ; aidez-moi à décider le père Dreck à me céder Noëlle.

— Cela, ce n'est pas le plus difficile, grommela Bauer.

Il avançait ses deux grosses lèvres dans une moue de préoccupation, et ressemblait à un bouledogue dompté. Mme de Boutreuil avait recueilli avidement ses dernières paroles.

— Allons, mon bon docteur, dit-elle de la voix radoucie d'une femme dominée par une idée fixe, et qui prend tous les moyens pour arriver à son but : aidez-moi à terminer tout cela le mieux et le plus vite possible, car je pars demain.

— Vous aider !... murmura le brave homme comme se parlant à lui-même et répondant à ses propres objections. Est-ce que je n'aide pas au malheur de la petite ? Mais ai-je le droit de refuser ? D'ailleurs, c'est surtout l'avenir qui m'inquiète, car elle aura toujours quelques bonnes années. Et l'avenir est-il une question pour elle ? elle n'arrivera pas à vingt ans ; elle tient de sa mère.

Mme de Boutreuil sourit. Elle ne craignait rien pour la santé de Noëlle et la manie du médecin venait très à propos à son secours.

M. Bauer réfléchit un instant.

— Après tout, dit-il, je ne veux pas prendre cela sur moi. Je vais faire venir la petite. Dites-lui ce que vous voudrez. Si elle veut aller avec vous, je l'y aiderai. Que Dieu l'éclaire !

— J'accepte, répliqua Mme de Boutreuil, sûre de

son fait; je m'en remets à sa décision; envoyez-la chercher.

— Elle est à l'école, dit M. Bauer consultant sa montre; je vais la faire appeler.

Quelques minutes après, on entendait courir dans le vestibule les petits sabots de Noëlle, et l'enfant se montrait sur le seuil, où elle s'arrêta net en voyant une dame dans le cabinet de son oncle; mais, reconnaissant Mme de Boutreuil, elle poussa une exclamation joyeuse et s'avança toute souriante.

— Viens ici, petite, lui dit le docteur à brûle-pourpoint, j'ai quelque chose de grave à te dire: tu es bien jeune, tâche tout de même de comprendre.

L'enfant pâlit, et son visage mobile prit l'expression d'angoisse habituelle aux êtres malheureux qui redoutent toujours une catastrophe.

— N'aie pas peur, dit Bauer, l'attirant à lui de sa grosse main, avec le geste brusque et amical d'un ours affectueux. Ecoute bien: cela te ferait-il de la peine de quitter le village, tes parents, tes petites amies?... tout ce que tu as vu jusqu'ici?

Elle réfléchit une minute; puis, penchant la tête sur l'épaule de son oncle, et le regardant de ses grands yeux confiants:

— Pour aller avec vous? je veux bien partir, tout de suite...

— Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit le docteur Bauer; tu n'irais pas avec moi, tu irais dans une belle maison, avec de beaux meubles... Tu aurais de beaux habits, on te soignerait... Tu apprendrais tout ce que tu voudrais...

— Je ne veux pas y aller toute seule, je veux rester avec vous! s'écria Noëlle, fondant en larmes et se cramponnant à lui.

Mme de Boutreuil s'était levée. Elle vint près de Noëlle, la détacha doucement de son oncle, et, se mettant à genoux pour que son visage fût au niveau de l'enfant, elle lui dit d'une voix tendre, presque tout bas:

— C'est moi qui veux t'emmener, ma petite Noëlle. Veux-tu venir avec moi? Je ferai comme ta pauvre maman, je t'aimerai, tu seras ma petite fille chérie et je serai si heureuse, si heureuse de t'avoir!

Spontanement, sans hésiter, Noëlle jeta ses deux bras autour du cou de Mme de Boutreuil, et lui dit:

— Je vous aime!

Mme de Boutreuil la serra contre son cœur. Son rêve maternel se réalisait : l'enfant s'était donnée.

Le docteur la tira de son extase.

— Et maintenant, madame, que comptez-vous faire vis-à-vis de M. Dreck ?

Mme de Boutreuil tressaillit. Elle serra plus fort dans ses bras la petite Noëlle avec un air de protection et de défi qui semblait dire : « Elle est à moi maintenant, venez donc me la prendre ! »

— Voulez-vous voir M. Dreck ? répéta le médecin.

Mme de Boutreuil secoua la tête :

— Non, docteur, il vaut mieux que vous y alliez. Arrangez les choses à votre gré, je vous approuve d'avance. Je me charge absolument de Noëlle. Je la doterai ; j'en prends l'engagement et je veux, en retour, que son père prenne celui de ne jamais me la réclamer. Je vous donne pleins pouvoirs. Venez cette après-midi me dire ce qui se sera passé. Mon Dieu, qu'il est tard ! et ma cousine qui m'attend pour déjeuner !...

Donnant à l'enfant un dernier baiser, elle se sauva leste et joyeuse, comme une jeune femme, de peur que M. Bauer ne se ravisât.

— Mais je ne sais pas si je dois me mêler... disait celui-ci, ahuri par tant d'empressement ; si je ne ferai pas mal en contribuant...

Mme de Boutreuil avait déjà repris le chemin du château.

Mme Dambry l'accueillit avec la grâce pincée d'une parfaite maîtresse de maison qui n'est pas contente.

— J'étais inquiète de vous, chère Mathilde, et surtout de votre déjeuner qui n'attend pas aussi patiemment que nous.

— Tante Mathilde a fait sa confession générale à M. le curé, observa Mlle Dambry, avec l'irrévérence affectueuse des enfants gâtés.

— Elle s'est fait ausculter par le docteur Bauer qui lui a découvert une douzaine de maladies, continua Fred.

— Elle est restée chez le pâtissier, conclut Mimi, à qui cette hypothèse semblait la plus vraisemblable.

— Pas du tout, petits indiscrets ; j'ai oublié l'heure ; j'en suis assez confuse !

« Chère cousine, préférez-vous envoyer ma malle ce soir à la gare ?

— Non, non, nous conservons l'espoir de vous

garder, et il sera temps de se résigner au dernier moment.

— Ce dernier moment ne viendrait jamais, si je n'avais à consulter que mon cœur. Mais il est prudent de le faire taire, car plus je resterai ici, moins j'aurai le courage de partir.

Mme de Boutreuil parlait vite, épanchant, dans une amabilité un peu forcée, la joie intime qui débordait en elle; tâchant aussi d'amadouer Mme Dambry à force de prévenances et de dissiper un orage qu'elle sentait vaguement devoir fondre sur elle.

Les nuages s'amoncelaient sur le front de la chère cousine, et son œil soupçonneux gênait Mme de Boutreuil qui redoublait en vain de tendresses et de compliments.

Ces efforts mêmes inquiétaient davantage Mme Dambry.

— Qu'est-ce qu'elle a? pensait la matrone, en découpant silencieusement le bœuf à la mode. Avec toutes ses phrases, elle n'a pas dit où elle était allée ce matin. Qu'avait-elle à faire dans le village? Elle ne parle pas d'emmener Mathilde.

— Je ne resterai pas longtemps à Pau, disait Mme de Boutreuil, s'appliquant à dissiper les soupçons. A la fin d'avril, je serai à Paris, vous viendrez tous me voir. J'ai fait arranger le second; je puis vous loger. Je te ferai sortir, Fred, et ton grand frère viendra bien de temps en temps me voir le dimanche.

— Il est agréable de passer le dimanche en famille, observa sentencieusement le saint-cyrien.

— Voilà une bonne parole pour un jeune homme, répliqua gracieusement Mme de Boutreuil qui, jusque-là, n'avait pu sentir l'aîné des Dambry qu'elle qualifiait en général de benêt.

Il n'y avait pas jusqu'au frisé pour lequel la tante ne se crût obligée de faire des frais; elle en vint même à lui promettre un cheval de bois si fringant qu'il jetterait son cavalier par terre, promesse qui fit pousser des hurlements de joie au sportsman en herbe.

Tout cela ne déridait pas Mme Dambry, et sa figure revêtit une sévérité implacable quand, vers quatre heures, le valet de chambre annonça que le docteur Bauer attendait Mme de Boutreuil dans la bibliothèque.

Celle-ci sortit vivement.

— Voulez-vous que nous quittions le salon pour

laisser le champ libre à votre rendez-vous ? demanda amèrement Mme Dambry.

Sa cousine ne l'entendit pas ; elle était déjà en face du docteur Bauer, et l'interrogeait d'une voix tremblante :

— Eh bien ?

— Les parents consentent.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Mais, continua le docteur toujours aussi sombre, cela ne suffit pas. Puisqu'on fait la chose, il faut la bien faire. Une fois sortie de chez son père, Noëlle ne supportera plus l'idée d'y rentrer. Un engagement écrit de Dreck est donc indispensable ; sans cela il pourrait, dès demain, vous reprendre sa fille, ou tout au moins vous menacer de le faire ; enfin, tirer parti de la situation. Sa femme, qui mène tout, aurait bien voulu garder cette ressource. J'ai fait valoir que vous ne pouviez, en ce cas, promettre de vous charger de Noëlle, de la doter. Ils ont fini par céder. Les deux pièces sont prêtes à signer. Je les ai laissées chez le père Dreck. Il faut bien que vous le voyiez. Je n'ai pas cru devoir l'amener ici. Voulez-vous venir avec moi lui parler ?

— Vous avez raison : je vous suis.

La voiture de M. Bauer, de forme antique et presque invraisemblable, attendait devant la porte. Mme de Boutreuil monta à côté du docteur, sans songer même au froid qui lui cinglait le visage.

— La voilà qui part avec lui ! s'écria Mme Dambry, surveillant de la fenêtre les faits et gestes du visiteur.

Le véhicule s'éloigna, avec un bruit de ferraille, au trot régulier du bidet poussif.

— Que peuvent-ils faire ? grommela Mme Dambry.

Lorsqu'elle ne vit plus, à la lueur du crépuscule, la voiture qui avait tourné le coin de l'avenue, elle quitta la fenêtre.

Elle s'assit auprès du feu, muette et sombre.

Une idée avait surgi qui faisait trembler ses lèvres et se gonfler les veines bleues de son front.

— Ce serait trop fort, murmura-t-elle ; elle n'oserait pas, chez moi !

« Mimi, pourquoi Noëlle n'est-elle pas venue goûter avec vous cette après-midi ?

— Je ne sais pas, maman ; elle avait pourtant bien promis hier !

Mme Dambry retomba dans sa méditation irritée.

II

A la suite du docteur, Mme de Boutreuil était entrée dans la grande pièce basse qui tenait tout le rez-de-chaussée de la maison Dreck. Cet intérieur de paysan respirait le désordre autant que la misère.

Chez Dreck, il n'y avait pas même la propreté qui ne coûte rien et qui va généralement de pair avec l'économie.

Plusieurs carreaux absents laissaient à nu le sol froid et humide; le poêle fumait, et une couche épaisse de poussière de charbon noircissait les vitres de l'unique fenêtre. Quatre lits aux quatre coins, dans lesquels couchait toute la famille, la huche à pain, une table, un banc de bois, quelques chaises dépaillées garnissaient les murs, avec deux armoires dont l'acquisition fait partie, pour les paysans, du sacrement de mariage, et qui témoignaient que le père Dreck l'avait reçu deux fois.

La femme avait revêtu ses habits du dimanche.

Sa figure fit sur Mme de Boutreuil une impression pénible.

C'était une grosse face bestiale et vulgaire, empreinte à la fois d'abrutissement et de finasserie. Ses yeux grisâtres avaient une expression de dureté cruelle et de fourberie pateline, révélant la mégère. Son gros nez violacé ajoutait à l'antipathie morale la répulsion physique.

Quand la mère Dreck fit une révérence jusqu'à terre en priant, d'une voix humble et plaignarde, Mme de Boutreuil de s'asseoir, celle-ci crut se trouver en présence d'un loup faisant des grâces. Elle songea au petit *Chaperon Rouge*, en apercevant Noëlle qui, blottie dans l'angle de la cheminée et n'osant bouger, attendait avec angoisse qu'on décidat de son sort.

Dreck, le dos tourné au poêle, accoudé à la table et la tête dans ses mains, s'était à peine soulevé en grommelant quelques mots. Sa casquette à oreillettes, ramenée en avant, ne laissait guère voir qu'une barbe inculte qui lui couvrait le bas du visage.

Devant lui étaient placées une petite bouteille d'encre, une plume et deux feuilles de papier timbré chargées d'écriture.

Le docteur prit les feuilles et les tendit à Mme de Boutreuil.

— Parfaitement, dit-elle après les avoir parcourues des yeux et ôtant son gant pour signer.

Dreck fit le mouvement de prendre la plume, mais sa femme bondit et le tirant par le bras :

— Attends, lui dit-elle. Explique à madame ce que tu m'as dit tout à l'heure.

Et comme son mari se taisait :

— Voyez-vous, madame, il a réfléchi ; il ne veut pas signer ce papier. Nous aimons l'enfant ; c'est comme ma fille : nous ne pouvons pas la laisser partir pour toujours. Il faut voir aussi si elle ne nous regrettera pas trop. Pensez donc ! quitter son père ! On ne peut pas la forcer.

— Noëlle, dit Mme de Boutreuil s'adressant à la petite dont les yeux exprimaient une angoisse déchirante, est-ce qu'on te force ? Est-ce que tu aimes mieux rester ici ?

L'enfant n'osa répondre, mais secoua négativement la tête avec énergie.

La maràtre lui jeta un regard furieux.

— Ce sont des phrases tout ça, répliqua brutalement le docteur Bauer. Voulez-vous ou ne voulez-vous pas ? Dreck m'a donné tout à l'heure sa parole ; il n'est pas homme à la reprendre.

Dreck ouvrit la bouche, mais sa femme le prévint.

— Mais ça lui fait trop de peine, à mon pauvre mari ; je ne veux pas qu'il ait du chagrin comme ça... pour rien. Il est déjà assez malheureux... les récoltes qui manquent... le fermage en retard.

— Ça ne nous regarde pas, continua le docteur ; s'il est gêné, une bouche de moins à nourrir lui sera un allégement.

— Mais pas du tout, reprit la femme dont la voix larmoyante s'aigrissait ; la petite travaille... elle nous aide. C'est la seule des enfants qui soit en âge...

Bauer haussa les épaules :

— Ce n'est pas à moi que vous allez chanter cette antienne. Huit ans ! et faible comme un poulet !

— Elle fait toujours le ménage...

Ce n'était plus la fausse bonne femme qui essayait d'attendrir, c'était la mégère discutant ses intérêts.

— Eh bien ! si elle vous est si utile, gardez-la, con-

clut le docteur en se levant et faisant signe à Mme de Boutreuil de l'imiter. Il ne manque pas d'enfants à adopter, ni de parents pauvres, trop heureux de s'en dépêtrer et de s'assurer un appui pour l'avenir. Quand on a une fortune à donner, on trouve toujours amateur.

Mme de Boutreuil, qui comprenait et approuvait la manœuvre, se dirigeait avec lui du côté de la porte, quand un sanglot de Noëlle la fit se retourner.

— Voyons, pas si vite... On pourrait s'entendre, dit la mère Dreck redevenue pateline, et posant sans façon la main sur le bras de Mme de Boutreuil. Madame comprend que je considère avant tout l'intérêt de l'enfant : c'est mon devoir...

— Si vous croyez que son intérêt est de la garder, gardez-la, répliqua résolument le docteur.

— Mon Dieu, je ne dis pas ; nous sommes si pauvres ! Mais, vous comprenez, j'ai bien du travail... Noëlle garde les petits. Si seulement je pouvais avoir une servante pour la remplacer... alors, je la laisserais partir quoique ça nous fasse le cœur bien gros ; mais c'est trop cher pour nous, une servante !

Malgré les signes du docteur, Mme de Boutreuil avait tiré son portefeuille. Elle était écœurée et voulait en finir.

A la vue du portefeuille, la mère Dreck s'était illuminée. Très polie, très humble, toujours du même ton traînant et plaintif, elle disait, frottant son gros nez violet pour cacher le sourire qui entr'ouvrait ses lèvres malgré elle :

— Je suis bien vaillante à l'ouvrage, mais je ne puis y suffire.

— Veuillez signer, monsieur Dreck, dit Mme de Boutreuil, en poussant le papier devant le père de Noëlle, tout en tirant un billet de son portefeuille.

La Dreck suivait ses mouvements, les yeux allumés de cupidité, tendant la main avec une convoitise de bête féroce.

Dreck, qui n'avait rien dit et semblait ne rien voir se retourna soudain.

— Je ne vends pas ma fille, dit-il avec un grognement.

— Voulez-vous donc qu'elle meure comme sa mère ? lui glissa Bauer à l'oreille.

Dreck poussa un second grognement, parcourant la chambre misérable de son regard hébété qui se fixa une minute sur la petite créature frêle et trem-

blante, blottie près du foyer, secoua la tête comme quelqu'un qui cherche à retrouver une idée et, pris d'une décision subite, saisit la plume, traça rapidement son nom sur la feuille placée devant lui et, la repoussant d'un geste brusque, retomba dans son abrutissement silencieux.

La femme jeta une exclamation de dépit, tout en engouffrant dans son corsage le billet de banque qu'elle avait espéré voir suivre de plusieurs autres.

Mme de Boutreuil, ramassant la plume rejetée par le père Dreck, avait signé.

Le docteur prit son engagement, le serra dans sa poche, et lui remit celui du père Dreck.

Le sort de Noëlle était décidé.

Epuisée et comme pétrifiée de tant d'émotions, la petite se laissa tirer de son coin par Mme de Boutreuil.

Ses mains étaient glacées, et l'on sentait battre son pauvre petit cœur, comme celui d'un oiseau qu'on vient de prendre. Cependant, d'instinct, elle se serrait déjà contre sa protectrice.

— Je t'emmène, dit Mme de Boutreuil qui en avait assez de la maison Dreck et ne comptait pas y revenir.

— Déjà! se récria la belle-mère, se raccrochant à l'enfant qui devenait une poule aux œufs d'or. — Je ne veux pas qu'elle me quitte ainsi. Il me faut quelques jours pour m'habituer... la remplacer...

Dreck se leva.

— Laisse-la partir; elle sera toujours moins malheureuse ailleurs qu'ici. Et, sans embrasser l'enfant, il s'en alla, lui jetant le premier regard paternel qu'elle eût encore reçu de lui.

Ele fit un mouvement pour courir après son père; il était déjà entré dans le cabaret voisin où, après deux ou trois rasades complétant l'œuvre commencée par les libations du matin, il oublia totalement qu'il eût, de par le monde, une enfant quelconque.

Privée de cet auxiliaire, et gênée par la présence du docteur Bauer, la ménagère essaya en vain de se défendre encore.

— On n'a jamais emmené un enfant, là, comme ça, tout de suite. Dis donc à madame que tu veux rester. Oh! la vilaine ingrate! Et ses petits frères et sœurs qui l'aiment tant! comme ils vont pleurer! Elle n'a pas de cœur, cette petite!

La mère Dreck versait des larmes de crocodile, tandis que Noëlle embrassait Charlot qui riposta par un coup, et la pouparde qui répondit par une grimace. Deux autres marmots sales, qui jouaient dans la cour, ne tournèrent même pas la tête.

— Viens, Noëlle, dit Mme de Boutreuil.

— Et son paquet! cria la femme Dreck. Donnez-moi jusqu'à demain pour ramasser ses hardes!...

— Elle n'a plus besoin de rien.

— Adieu, dit Noëlle tendant la joue à sa belle-mère qui eut envie de la mordre.

Mais comme cela n'eût servi à rien, la Dreck se contenta de lui dire d'une voix à fendre le cœur:

— Nous avons tout fait pour ton bonheur: ne l'oublie pas. Tu seras riche; songe à ta famille qui souffre, qui manque de tout.

Sous ce regard chargé de haine et de malédiction, Noëlle franchit le seuil de la maison paternelle.

Tête nue, presque en haillons, un de ses petits pieds sortant de sa galoche cassée, elle allait vers un monde nouveau, n'ayant pour famille, pour fortune, pour protection, que le caprice d'une grande dame.

Elle ne se disait pas tout cela, la pauvre petite. Ahurie, éblouie et craintive, elle ne se rendait compte que d'une chose: c'est qu'on lui avait promis de l'aimer.

Confiante en cette promesse, elle regardait Mme de Boutreuil et la trouvait belle, parce qu'elle lui souriait.

Toutes deux remontèrent avec M. Bauer dans le vieux véhicule qui les ramena au château.

Mme de Boutreuil seule descendit.

Le docteur devait aller coucher à Mézières avec Noëlle, et lui acheter dans la matinée les objets indispensables pour la mener rejoindre sa protectrice à la gare.

Mme de Boutreuil lui serra la main et voulut lui laisser sa bourse.

— Merci, dit-il rudement. Dreck a abjuré ses droits de père, je n'ai pas abdiqué mes droits d'oncle. — Hue! Patraque.

III

— Vous devez être un peu surprise de mes courses mystérieuses ? dit Mme de Boutreuil à sa cousine, affectant un ton dégagé. Je viens de prendre un grand parti... de faire peut-être une folie, et c'est vous qui en êtes un peu cause.

— Moi ? demanda Mme Dambry, avec d'autant plus de froideur qu'elle se sentait plus agitée.

— Certainement. En vous voyant si heureuse, si aimée, si utile au milieu de vos charmants enfants, j'ai comparé à la vôtre mon existence stérile et sans espoir. J'ai eu peur de la vieillesse solitaire, et j'ai tâché de me donner un intérêt dans la vie... Je vais emmener la petite Noëlle ; cela me distraira, m'occupera. Cette enfant est intéressante, abandonnée et, si elle tient ce que j'en espère, je pourrai la doter sans faire grand tort à mes héritiers.

Mme Dambry était maîtresse d'elle-même. Sa physionomie resta impassible et sévère. Un éclair de rage et de haine, un seul, jaillit de ses prunelles ardentes, sur lesquelles ses paupières s'abaissèrent aussitôt, prudemment. Et, d'une voix indifférente, un peu dédaigneuse, elle repartit :

— Vous êtes libre, et si vous avez cette fantaisie, pourquoi ne pas vous la passer ?

Pendant cette dernière soirée, Mme Dambry fut parfaitement aimable pour sa cousine, avec la pointe de compassion ironique que laisse voir une personne hautement raisonnable, en présence des extravagances d'un être borné dont elle plaint, malgré tout, le sort fatal.

Le sentiment de ce dédain oppressa Mme de Boutreuil.

Quand on vient de remporter une victoire difficile les nerfs, qui ne sont plus excités par l'ardeur du combat, en ressentent, à ce moment-là, toutes les fatigues. La joie du triomphe est mélangée de la douleur des blessures reçues dans la lutte et de l'appréhension d'autres luttes pour lesquelles les forces épuisées feront défaut.

Cet abattement se doublait chez Mme de Bou

treuil de la paresse morale et physique, développée en elle par plusieurs années de vie facile et égoïste. Se voir refuser la petite fille eût été pour elle un désespoir, on la lui donnait et déjà elle se demandait si elle ne venait pas d'obéir à un caprice dont elle aurait à se repentir.

A peine avait-elle dit adieu aux Dambry, qu'elle sentit ses appréhensions se dissiper.

Eux seuls connaissaient l'origine de Noëlle que Mme de Boutreuil ne tenait pas à divulguer. Elle comptait envelopper d'une sorte de mystère sa fille adoptive, ce qui les rendrait plus intéressantes toutes deux, et il lui était fort désagréable de penser que cette jolie enfant avait pour père cet affreux ivrogne de Dreck.

M. Bauer était encore supportable à cause de son titre de docteur, de sa bonhomie originale et de l'attachement qu'il avait pour la petite. Il fallait rester en bons termes avec les Dambry pour les empêcher de nuire à Noëlle. On les voyait peu à Paris, leurs occupations les retenant à la campagne; point, dans le cercle aristocratique de Mme de Boutreuil où Mme Dambry avait éprouvé certains froissements à l'époque de son mariage mal assorti, et qu'elle n'avait plus voulu fréquenter, malgré les avances, faites depuis, à sa grande fortune.

Mme Dambry était une de ces natures qui n'oublient rien et ne pardonnent rien, un de ces caractères fermes et réfléchis, avec un fond d'ardeur passionné, qui vont droit à leur but comme des boulets; parfaitement inoffensifs pour qui s'écarte de leur chemin, mais réduisant en poudre tout ce qui gêne leur passage; une de ces femmes qui ont peu d'amis et peu d'ennemis, et dont les affections sont d'autant plus solides, les haines d'autant plus tenaces et dangereuses, qu'elles sont rares et réfléchies.

Mme de Boutreuil était donc justement inquiète du mécontentement de sa cousine, et n'épargna rien pour l'apaiser.

On se sépara dans les meilleurs termes, quoique avec un peu de gêne. Aucun Dambry ne l'accompagna à la gare, et elle en fut bien aise. Noëlle et le docteur l'avaient précédée dans la salle d'attente.

Elle ne se doutait guère, la pauvre petite, que sa chétive existence soulevât déjà tant de colères, de jalousies et de plans ténébreux. Les yeux encore mouillés des larmes que lui avaient arrachées ses

adieux à son oncle, elle avait suivi, confiante, sa protectrice, et regardait alternativement le visage de Mme de Boutreuil, la campagne qui se déroulait à ses regards, bornés jusque-là aux limites du village, le manteau de drap noir tout neuf, les souliers de gros cuir et les gants d'épaisse laine brune que l'oncle Bauer lui avait achetés le matin. Tout ce qu'elle regrettait c'était de ne pas voir son chapeau de feutre bleu marine orné d'une plume rouge. Elle y portait la main de temps en temps, pour s'assurer que cet objet magnifique était toujours en sa possession. Elle s'amusait beaucoup aussi à admirer le beau wagon capitonné de drap mastic, à écouter le bruit du train et à chauffer ses petits pieds sur les bouillottes fumantes.

Son petit manège et son gentil babil amusaient Mme de Boutreuil à qui, pour la première fois, un voyage en chemin de fer parut une distraction.

Pendant ce temps, pâle et les lèvres serrées, Mme Dambry se livrait à ses occupations ordinaires, poursuivie par l'idée fixe et exaspérante que ses enfants venaient de perdre une fortune.

Avant la fin de la journée, la pauvre petite Noëlle lui apparaissait comme une intrigante, une usurpatrice, une ennemie à fouler aux pieds. Cette pensée seule surgissait un peu consolante :

— Cela tournera mal... Mme de Boutreuil sera obligée de la renvoyer. En tout cas, le docteur l'a dit : elle ne vivra pas.

IV

C'est à Pau que Mme de Boutreuil et Noëlle passèrent leur lune de miel. Jamais temps ne fut plus serein, plus doucement gai, plus tranquillement heureux. Arrachées à tout ce qu'elles avaient vu jusque-là, elles passaient délicieusement de la solitude et de l'hiver à cette vie à deux, au milieu de cette nature riante, parmi les roses, les palmiers, les mimosas, premier plan enchanteur du décor superbe des montagnes neigeuses.

Sur cette terre de France, éclairée par le soleil

d'Espagne, le cœur de la vieille femme refleurissait, en même temps que s'épanouissait celui de l'enfant. Noëlle croyait vivre dans les contes de fées qu'elle avait entendu raconter, et se demandait parfois si Mme de Boutreuil n'était pas la Dame du Lac ou la Fée de la Forêt qui, d'un coup de baguette, font sortir de terre les fleurs et les arbres, et transforment les petites filles sages en princesses.

Quand elle songeait à sa vie d'autrefois, elle se pinçait pour s'assurer qu'elle ne dormait pas, et se demandait avec terreur où était la réalité, entre le beau rêve d'or d'à présent, et le cauchemar de tout à l'heure.

La jolie villa que Mme de Boutreuil avait louée sur la route de Bayonne en plein soleil, bien en face des Pyrénées, complétait l'illusion.

C'était le palais de la fée, et une seule ombre se projetait sur cet horizon lumineux : la crainte de voir disparaître tout ce bonheur, par enchantement, comme il était venu.

Aussi, la petite fille s'efforçait-elle d'être bonne et reconnaissante, pour éviter un pareil châtiment. D'ailleurs elle aimait tant sa bienfaitrice et tout ce qu'elle lui avait donné : les fleurs, le soleil, les arbres verts, les belles montagnes, les soins, le repos, les jeux de son âge !

Avec quelle timidité sans gaucherie, quelle réserve sans gêne, quel plaisir sans avidité, elle jouissait de tous les biens de la vie, mis à sa disposition !

Un tact inné, une intelligence particulière, lui avaient donné l'instinct de toutes les délicatesses que les autres enfants puisent dans les traditions de famille ou les raffinements de l'éducation.

Ce trait marquant de sa nature enchantait Mme de Boutreuil qui ne cessait de se répéter : « c'est ce que j'avais tout de suite distingué en elle, ce qui m'a décidée surtout à la prendre : elle n'aura jamais l'air d'une parvenue... »

Et, de fait, personne n'avait soupçonné la vérité. Les rapports de la mère et de la fille adoptive semblaient tout naturels.

Mme de Boutreuil laissait entendre que Noëlle était une orpheline, sa parente éloignée. Noëlle l'appelait « ma tante » et les nouvelles connaissances qu'elles avaient faites n'en demandaient pas plus long, non plus que les petites filles de toutes nationalités qui jouaient avec Noëlle.

On peut trouver à Pau, en petit, toutes les sociétés qu'on recherche à Paris, et y vivre, à son choix, aussi isolé ou aussi entouré que dans la grande ville. Il y a les salons très fermés des Béarnais pur sang. Il y a les salons très ouverts des Américains, la coterie anglaise, les terrains neutres où se rencontrent, mêlées à dose différente, les diverses sociétés, échauffées, égayées par les Français de toutes provinces.

Mme de Boutreuil ne recherchait plus guère les distractions extérieures : son plus grand plaisir était chez elle, maintenant.

Cette femme fatiguée, rassasiée des choses de la vie, y prenait un nouveau goût en les regardant par les yeux naïfs et enchantés de Noëlle.

Jamais un séjour ne lui parut aussi agréable que celui de la villa dont l'enfant admirait avec tant de conviction les terrasses en plein soleil, la blanche colonnade italienne, tout enguirlandée de roses.

Elle n'avait emmené, en fait de domestique, que le vieux Thomas, un des derniers échantillons de la race perdue des serviteurs du bon vieux temps.

Le brave homme, père et grand-père lui-même, n'avait pas cherché à interpréter les explications de sa maîtresse au sujet de Noëlle.

— Madame avait bien raison de ne pas rester toute seule. L'enfant était douce et gentille. Pourquoi ne pas la prendre en gré ?

Les débuts furent donc relativement faciles. Au bout de trois mois, qui, à huit ans, valent des années, Noëlle commençait, sinon à oublier le passé, du moins à y songer rarement ; et Mme de Boutreuil se demandait sérieusement si l'enfant ne lui tenait pas de près, et ne jouait pas dans sa vie un rôle tout naturel.

Toutes deux rougirent de joie le jour où, pendant que Noëlle essayait des chaussures, le cordonnier dit à Mme de Boutreuil :

— Voyez, madame, votre petite demoiselle chausse très bien ces souliers découverts. Lady Harrington a fait demander pour la sienne les pareils à ceux que je vous offre pour la vôtre, et elle en a été très contente.

V

Ce fut à Paris seulement que Mme de Boutreuil connut les premières difficultés de son entreprise.

Il y eut d'abord la grimace de la femme de chambre; Mlle Ismérie, une antiquité, comme Thomas, mais qui joignait aux allures des domestiques d'autrefois nombre de défauts modernes.

Elle trouva infiniment ridicule que madame, sans la consulter, eût changé l'ordre de son existence, et fort désagréable de voir ainsi installer une intruse dans la place qu'elle gardait férocement depuis des années.

On comptait avec Ismérie.

Le silence du peuple est la leçon des rois.

Mme de Boutreuil se trouva gênée par celui d'Ismérie, mais cette gêne lui prouva qu'elle avait eu raison.

— Toute seule, j'aurais fini par me laisser dominer, pensa-t-elle.

Il y eut ensuite l'étonnement des amis, l'embarras de leur expliquer la présence de Noëlle, sans traiter le sujet à fond.

Il y eut l'indiscrétion affectueuse des bonasses, la réserve choquée des pincés, la curiosité brûlante des intrigants, les réflexions pointues des malveillants, le malaise des routiniers, les recommandations des officieux, les prédictions sinistres des pessimistes, les compliments patelins des parasites; enfin, toutes les protestations, muettes ou bruyantes, que soulève toujours un changement quelconque, surtout parmi ceux qui n'ont rien à y voir.

Noëlle fut regardée, toisée, interviewée. Les uns passèrent à côté d'elle avec un dédain qu'elle vit, les autres l'accablèrent de questions adroites avec une hurberie mielleuse qu'elle devina.

Une seule personne sut se montrer naturelle, prudente, bonne, discrète et bienveillante, parce qu'elle n'avait à satisfaire ni curiosité, ni ambition, ni haine, ni jalousie, ni intérêt :

Ce fut Mme d'Hautecour.

Celle-ci avait du reste l'expérience des positions

fausses, sachant être dignement, à la fois, jeune et vieille, riche et pauvre, bourgeoise et grande dame humble et fière.

Bien des femmes, qu'on trouvait ou qui se trouvaient toutes jeunes, auraient envié la grâce et la fraîcheur de ses trente-cinq ans. Mais son voile de veuve et l'abnégation austère de son rôle maternel, la mettaient déjà au rang des matrones.

Elle avait un fils unique, Gérard, seul héritier d'un grand-père extrêmement riche et très âgé. Ce grand-père, le vieux marquis d'Hautecour, égoïste et parcimonieux, n'avait jamais voulu connaître, encore moins assister, sa belle-fille et son petit-fils.

La cause ou le prétexte de cet abandon était la mésalliance commise par son fils. Se mésallier, c'est épouser une femme sans fortune, à l'époque présente où le rêve de tout gentilhomme qui se respecte est de devenir le gendre d'un banquier ou d'un industriel.

Nul doute que, si le comte d'Hautecour se fût conformé à ce programme, son père n'eût laissé de côté les vieilles traditions nobiliaires de leur race; mais Mme d'Hautecour n'étant que la fille d'un peintre de talent, toute la famille de son mari, jusqu'au moindre cousin, se déchaîna contre une union si mal assortie. Cet accueil était fait pour aigrir la jeune femme et lui inspirer des actes capables de justifier l'aversion qu'on lui témoignait.

Il n'en fut rien.

En épousant le comte d'Hautecour, elle prit toutes les idées, tous les sentiments, et même quelques-uns des préjugés de la caste où elle entrait. Elle finit par trouver naturels et presque justes les déboires dont on l'accablait, et chercha à se faire pardonner son origine, à force de la démentir par sa grâce, sa distinction, sa délicatesse.

Elle y serait peut-être arrivée, si la mort de son mari ne fût venue écarter d'elle tous ceux qui commençaient à s'en rapprocher.

Laissée dans une gêne qui est la misère pour les gens de sa classe, la jeune veuve eut toutes les fiertés dignes de la noblesse pauvre, en même temps que les susceptibilités ombrageuses de la bourgeoisie.

Elle ne voulut rien demander au père qui s'était montré impitoyable pour son fils; et, tandis que goutteux, souffreteux, mécontent de tout, parce qu'il était mécontent de lui, le vieillard se rassasiait sans le moindre plaisir de tous les luxes que donne la

richesse, le dernier descendant des d'Hautecour ne subsistait que grâce aux modestes économies léguées par son aïeul maternel, le vieux peintre tant dédaigné.

Mme d'Hautecour avait appris à son fils cet art héroïque de sauvegarder les apparences qui est une des conditions de la dignité chez les gens d'une haute classe sans fortune.

Gérard savait se passer du nécessaire pour avoir le superflu, cacher des inquiétudes poignantes sous un air souriant et dégagé.

Il fréquentait le meilleur collège, et n'acceptait jamais de ses camarades une politesse ou un bonbon sans les rendre largement.

L'appartement que sa mère et lui occupaient, quartier des Invalides, avait une entrée élégante, un salon convenable, des chambres minuscules, une cuisine imperceptible.

On y était très mal, mais les visiteurs ne pouvaient le remarquer : cela suffisait.

Personne n'aurait pu deviner, non plus, les fatigues physiques et morales qu'endurait cette jeune femme élégante et délicate, rien que pour joindre les deux bouts.

— Je mourrai peut-être à la peine, se disait-elle, mais au moins mon fils ne deviendra pas un déclassé.

Courageusement, elle continuait à cultiver ses anciennes relations et essayait de s'en créer de nouvelles, toujours dans un monde très choisi.

— Je veux que mon fils ait l'habitude de la bonne compagnie dès son enfance. Cela ne s'acquiert pas ensuite. Je veux pouvoir un jour le marier, lui trouver des protecteurs.

Et elle s'en allait souriante, la mort dans l'âme, babillant avec cette grâce indifférente qui est le ton des salons aristocratiques, tout comme si elle n'eût pas eu en tête d'autre souci que de prendre le thé chez les autres ou de recevoir le jeudi.

Mme de Boutreuil, alliée très éloignée et amie très intime des d'Hautecour, était une des rares personnes qui comprenaient et admiraient cet héroïsme.

Mme de Boutreuil avait horreur de la persécution, et celle qu'on dirigeait contre la jeune femme l'avait toujours indignée.

Elle lui témoigna une grande sympathie à la mort de M. d'Hautecour. La pauvre veuve se serait liée volontiers plus intimement avec une femme dont l'âge

et le caractère lui offraient une protection, mais un jour, une personne officieuse avait rapporté à Mme d'Hautecour les paroles entendues par hasard dans un salon : « Mme d'Hautecour est toujours chez Mme de Boutreuil ; il y a là un bel héritage pour Gérard. »

Froissée dans un amour-propre qu'excusait le malheur, Mme d'Hautecour avait peu à peu espacé autant que possible ses visites chez sa riche parente, qui, assez recherchée ailleurs, le remarquait à peine.

L'arrivée de Noëlle dissipa ce malaise. A présent qu'on ne pouvait plus lui prêter des vues intéressées, Mme d'Hautecour reprenait ses anciennes habitudes d'intimité.

Gérard, qui venait d'avoir treize ans, était un des grands favoris de Mme de Boutreuil. D'une santé délicate, il aimait les distractions paisibles et se trouvait fort à l'aise dans cet intérieur tranquille, entre sa vieille amie et Noëlle qui lui inspira tout de suite une affection enthousiaste.

Deux ans auparavant, Mme d'Hautecour avait perdu une charmante petite fille de neuf ans, et Gérard éprouva de cette mort un désespoir tel, qu'on craignit pour sa vie. Depuis, il était resté mélancolique, languissant, ne prenant plus de plaisir aux jeux qu'il avait partagés avec sa petite sœur, parlant d'elle sans cesse et ne voulant se lier avec aucun autre enfant de son âge.

La première fois qu'il vit Noëlle :

— Maman, dit-il à sa mère, comme elle ressemble à Clotilde !

L'âge, la couleur des yeux et des cheveux, peut-être aussi quelque chose dans les manières et le son de la voix, établissaient seuls cette ressemblance, suffisante cependant pour que Mme d'Hautecour l'eût également remarquée.

Elle n'en fut point affligée, comme plus d'une mère l'eût été à sa place. C'était une de ces âmes sans amertume qui savent se montrer douces, même envers le malheur, et qu'on appelle résignées.

A la mort de sa chère petite fille, comme à celle de son mari, elle avait éprouvé une de ces douleurs qui brisent le cœur tout entier et que le temps même ne peut apaiser.

Elle serait certainement morte si un devoir impérieux ne l'eût obligée à vivre. Mais si elle continuait à donner à sa tâche terrestre tout ce qu'elle avait de

temps, d'énergie et de force, son cœur était avec ses chers disparus et ne les oubliait jamais un instant. Elle croyait honorer leur mémoire en traversant avec sérénité la distance qui la séparait encore d'eux.

L'émotion qu'elle eut en passant la main dans les boucles blondes de Noëlle ne lui fit pas de mal, et elle fut reconnaissante à l'enfant de rappeler vaguement la chère image qu'elle avait sans cesse devant les yeux.

Lorsqu'elle vit Gérard jouer avec la petite fille, et reprendre les amusements tranquilles délaissés par les garçons de son âge et convenant seuls à sa santé fragile, elle n'éprouva pas de jalousie et le laissa continuer cette camaraderie qui lui faisait du bien.

Il ne lui restait que cet enfant, et elle éprouvait pour sa vie une inquiétude incessante et passionnée, trop justifiée par tant de malheurs.

Gérard était du reste un charmant petit garçon que sa faiblesse même rendait encore plus intéressant. Il avait des traits agréables et des yeux magnifiques, bien que sa vue, très basse, en altérât un peu l'expression. Il était plutôt élégant que beau, plutôt distingué qu'intelligent, peut-être plutôt doux que bon. La *personnalité* lui manquait; on définissait avec peine sa nature, simple reflet de celle de sa mère. Il ne voyait, ne pensait, ne vivait que par elle. Il savait ce qu'elle eût fait ou conseillé dans les circonstances ordinaires et s'y conformait exactement; dans les cas imprévus, il la regardait et lisait sur son visage le parti qu'il devait prendre.

Mme d'Hautecour était à la fois fière et inquiète de cette adoration.

— Que ferait-il, si je venais à lui manquer, se disait-elle parfois, lui qui ne juge rien par lui-même!... ou si une influence remplaçait la mienne. Elever les enfants, ce n'est pas les conduire seulement: c'est surtout leur apprendre à se conduire.

Jamais rien n'avait détourné Gérard de cette confiance absolue.

Il ne se laissa même aller à sa sympathie pour Noëlle, que quand sa mère l'eut bien et dûment approuvée.

En quelques jours, Mme d'Hautecour avait remarqué la gentillesse de l'enfant, la bonté déjà maternelle avec laquelle elle surveillait son petit ami, l'empêchait de se fatiguer, s'appliquait à le distraire.

Dans l'état de santé et d'esprit de Gérard, une telle camaraderie était inappréciable.

Ce fut en grande partie à cause de lui que Mme d'Hautecour accepta d'aller passer quelques semaines à Trouville où Mme de Boutreuil s'était installée pour l'été.

Les enfants en rapportèrent de délicieux souvenirs.

Dans tous les épisodes de la vie en plein air, Mme d'Hautecour, qui ne perdait guère son fils de vue, avait pu, du même coup d'œil, juger son inséparable.

Il n'était pas très brave, le pauvre Gérard, et Noëlle, née intrépide, rougissait un peu de cette faiblesse chez son chevalier, qu'elle tâchait d'aguerrir, tout en lui laissant le beau rôle, indispensable à la vanité masculine. Elle employait pour cela des ruses inouïes. Ainsi, Gérard avait très peur de tous les animaux, et pour l'empêcher de s'enfuir honteusement à la vue d'un chien, d'un chat, où même d'un insecte peu redoutable, elle affectait elle-même une grande frayeur, et le rendait très fier et un peu vaillant, en réclamant sa protection. Le jour où Gérard, enivré de ses éloges, captura un terrible crabe, commença la guérison de sa poltronnerie.

Par exemple, si le danger avait une apparence de réalité, Noëlle changeait vite de rôle, et déployait une prudence sagace qui émerveillait Mme d'Hautecour.

— Je ne suis jamais inquiète de mon fils quand il est avec Noëlle, finit-elle par dire. C'est déjà une vraie femme. Elle a l'instinct maternel.

Mme de Boutreuil saisit ces paroles au passage. Après tant de blâmes ouvertement ou indirectement émis, un éloge lui semblait doux, et celui de Mme d'Hautecour avait du poids.

— Alors, vous trouvez que j'ai bien fait de me donner cette petite compagne ?

— Elle est charmante, répondit lentement et évasivement Mme d'Hautecour.

— J'étais si seule, si triste ! Rien ne remplace un enfant ! Et puis, je ferai son bonheur ; je l'élève comme ma fille, je la doterai si elle continue à me satisfaire, je lui donnerai mon nom un jour.

— Comment s'appelle-t-elle ?

Mme de Boutreuil n'avait pas prévu cette question directe : elle rougit légèrement, et Mme d'Hautecour, s'apercevant de son indiscrétion, rougit à son tour.

— Elle s'appelle Noëlle Dreck, répondit enfin Mme de Boutreuil, après un instant de réflexion.

Et, comme son amie, un peu embarrassée, se

taisait, elle continua avec effort comme se croyant obligée de donner les explications qu'on ne lui demandait pas :

— La pauvre petite est orpheline.

Un instant, la pensée lui vint de se confier à Mme d'Hautecour, et de lui dire franchement ce qui en était ; mais elle s'arrêta prudemment devant cette maxime dont elle avait souvent expérimenté la justesse. « Une confidence ne se rattrape pas ; il vaut mieux n'en pas dire assez que d'en dire trop. »

Et elle conclut :

— Noëlle appartient à une famille très honorable, qui a eu de grands revers de fortune : j'ai voulu réparer l'iniquité du sort.

— Des parents pauvres dont on n'avait jamais parlé... se dit Mme d'Hautecour.

VI

Mme de Boutreuil ne retourna pas à Pau l'hiver suivant, qui fut consacré à l'éducation de Noëlle.

La mère adoptive s'occupait avec délices de ces nouveaux détails.

Elle choisit les professeurs les plus réputés, les cours les plus à la mode, où elle se trouva toute fière de conduire sa jolie petite fille, toujours habillée avec un goût simple et irréprochable.

Le plaisir de faire ressortir la grâce et l'élégance naturelles de l'enfant avait remplacé chez Mme de Boutreuil la coquetterie personnelle.

— C'est si ennuyeux d'essayer de se faire belle quand on est vieille ! disait-elle avec une conviction naïve et douloureuse, et c'est si amusant de rendre cette petite encore plus jolie ! ajoutait-elle consolée.

Mais si Noëlle obtint au cours ses succès habituels de charme et de beauté, elle se trouva au dernier rang quand il s'agit de science.

Son instruction première, plus que négligée, la mettait en retard sur tous les autres enfants, même bien plus jeunes qu'elle, et Mme de Boutreuil qui, faute de comparaison, n'avait pas remarqué cette ignorance, s'en trouva fort humiliée.

Pour comble de malheur, Noëlle ne se mit pas en devoir de rattraper le temps perdu.

Son intelligence, si étonnamment développée en tout ce qui touchait aux choses de la vie, était absolument rebelle à l'étude.

Remontrances de sa mère adoptive, gronderies de ses professeurs, moqueries de ses condisciples, bonne volonté énergique de sa part, rien n'y fit.

Dès qu'il s'agissait d'apprendre, Noëlle avait la tête dure, l'esprit confus, la mémoire paresseuse. L'écriture la désespérait, la grammaire, la grammaire surtout, fut sa terreur.

Elle, qui parlait correctement, montra pour l'orthographe une antipathie telle, que sa mère adoptive se prit à douter qu'une réconciliation fût jamais possible.

— A quel âge Gérard a-t-il commencé à écrire sans faire de ces fautes énormes? demanda Mme de Boutreuil à Mme d'Hautecour.

— Il n'a presque jamais fait de fautes, répondit orgueilleusement celle-ci, il avait l'orthographe naturelle.

Pour la fille du père Dreck, qui n'avait pas l'orthographe naturelle, cette année scolaire fut une année de supplice.

— Mademoiselle a été dernière, annonçait régulièrement tous les samedis avec une compassion hypocrite, la femme de chambre Ismérie, que Mme de Boutreuil envoyait à sa place chercher Noëlle au cours, chaque fois que revenait le jour fatal.

Oh, les samedis!

Noëlle pleurait tellement que ses yeux en étaient rouges pour jusqu'au dimanche après vêpres, moment auquel il fallait se consoler, car Gérard venait régulièrement à cette heure.

Elle versait encore quelques larmes en lui racontant ses déboires; puis il lui promettait que tout irait mieux la semaine prochaine : elle recommençait à sourire en prenant pour le lendemain des résolutions héroïques, et tout allait bien jusqu'au samedi suivant.

Cependant une fois, dès le jeudi, Mme de Boutreuil, qui venait la prendre au cours, la trouva sanglotant, bouleversée, tellement hors d'elle-même qu'elle en fut effrayée.

— Elle s'est disputée, je crois, avec une de ses petites compagnes, expliqua la maîtresse fort agitée;

j'étais absente... je n'ai pu comprendre ce qui s'est passé... je regrette beaucoup, madame...

« Un peu d'eau de fleur d'oranger!...

Mme de Boutreuil avait pris Noëlle sur ses genoux et la questionnait doucement sans pouvoir obtenir d'autre réponse que les longs sanglots qui secouaient le corps de l'enfant.

— Calme-toi, ma chérie. Tu as encore eu une mauvaise place... Cela ne fait rien : je sais que ce n'est pas ta faute.

— Au contraire, reprit avec empressement la maîtresse, qui craignait fort de perdre une élève, mademoiselle a très bien travaillé aujourd'hui; elle a eu un bon point.

Oublié et dédaigné, le bon point, qu'un autre jour Noëlle eût brandi avec tant de triomphe, gisait sur son pupitre.

— Allons, viens, dit Mme de Boutreuil, alarmée des convulsions qui agitaient l'enfant et la portant presque jusqu'à la voiture! nous allons tout arranger.

« Comme je suis contente que ma petite fille ait un bon point.

Cramponnée au cou de sa mère adoptive, Noëlle pleurait plus doucement.

— Voyons, explique-moi, je ne te gronderai pas... tu ne dois rien me cacher; je veux savoir...

A cet appel fait à sa franchise et à son obéissance, Noëlle n'hésita pas à répondre, et, tout bas, la voix entrecoupée de pleurs, raconta sa petite histoire :

— On a changé de salle, et puis madame a voulu qu'on écrive le nom de chacun sur son pupitre... et puis, Mlle Claire, la sous-maîtresse, qui est très bonne, a écrit le mien en ronde sur du papier rose pour me faire plaisir...

Noëlle fondit en larmes.

— Et puis, Nancy Gerbot l'a lu... et alors... — Oh qu'elle est méchante!... N'est-ce pas que je ne suis pas une mendiante ?

— Non certes, ma chérie, mais je ne comprends pas...

— Elle est méchante, Nancy Gerbot, méchante, méchante, méchante, reprit Noëlle avec une fureur qui calma son désespoir. Je ne lui disais rien, moi! Et quand Mlle Claire a été partie, elle a pris le papier, et elle m'a dit : « Pourquoi a-t-on mis : « Noëlle de Boutreuil ». J'ai dit : « Je ne sais pas... Peut-être

à cause de ma tante ». Elle m'a dit : « Tu ne t'appelles pas de Boutreuil, toi, tu ne t'appelles rien du tout ! » Je lui ai dit : « Si », elle m'a dit « Non ». Et puis, elle a dit : « Tu n'as ni papa ni maman, tu es une petite mendiante qu'on a ramassée dans la rue. On me l'a dit ». Je lui ai dit : « Tu es une menteuse. » Elle m'a dit : « C'est toi qui en es une ». Et puis, elle a répété : « Mendiante, mendiante, mendiante ». Et puis j'ai pleuré. Madame est venue et a demandé ce que j'avais ; je n'ai pas dit. Et les autres petites filles ont entendu, et il y en a deux qui ont ri, et une autre a dit à Nancy : « Tais-toi, tu es une vilaine, » et Nancy a dit : « Si, c'est une mendiante, c'est pour cela qu'elle ne sait pas même écrire... » et je ne veux plus retourner au cours, jamais, jamais !

Noëlle cachait sa tête dans le manteau de fourrure de sa tante, et celle-ci, émue par cette douleur si vraie, couvrait de caresses ses cheveux blonds, lui expliquait que Nancy Gerbot était une vilaine petite fille, que personne ne l'avait crue, que les jaloux disent tous les jours de ces grosses sottises, mais qu'on ne les écoute jamais, et que si elle aimait mieux aller à un autre cours, elle irait certainement.

L'impression nerveuse avait été si forte, que Noëlle eut la fièvre le lendemain, et resta plusieurs jours triste, pâle et abattue.

Elle songeait à son passé, et sentait vaguement qu'il pouvait encore la poursuivre ; elle n'avait plus la quiétude qui fait le bonheur. Cette mélancolie fut lente à se dissiper et Mme de Boutreuil, voyant l'enfant si sensible, et redoutant pour elle de nouveaux froissements, résolut de lui faire prendre des leçons particulières.

Ce système réussit mieux, et Noëlle fit lentement de légers progrès.

Mais malgré l'indulgence qu'inspirait une élève si docile et si appliquée, chaque professeur, sauf le maître de piano, dut constater son peu d'aptitude.

— C'est une fille ; elle n'aura pas d'examens à passer, disait Mme d'Hautecour qui, plus expérimentée que son amie, voyait les efforts et l'impuissance de Noëlle ; peu à peu elle en apprendra assez pour que son tact et sa grâce puissent suppléer à la science qui manquera. Bien des femmes du monde s'en tirent comme cela. Elle est musicienne, et c'est le principal.

Gérard encourageait aussi de son mieux sa petite

amie, sans résister cependant au plaisir, tout masculin, de l'éblouir de sa propre supériorité.

— Si tu savais, lui disait-il, tout ce qu'on apprend au collège : le latin ! le grec ! les mathématiques, en attendant l'algèbre, la chimie, que sais-je !

La pauvre Noëlle l'écoutait, pleine de respect, et ne pouvait se rassasier d'admirer la condescendance avec laquelle il daignait s'abaisser à jouer avec elle au volant, à la balle, voire même à servir de père à sa poupée.

Il se fortifiait, il grandissait, et sa mère parlait de le mettre comme interne à Stanislas à la rentrée prochaine.

— Il a besoin de vivre avec d'autres garçons de son âge; il est trop doux. Si je le gardais avec moi, j'en ferais une petite fille, disait Mme d'Hautecour, ne trouvant que dans son amour désintéressé la force d'envisager une séparation.

En attendant, Noëlle et Gérard, profitant de leur reste, jouissaient des derniers jours d'intimité. Et, chose étrange, tout étroite qu'était cette intimité, jamais un mot n'avait été dit par aucun des deux, du temps qui avait précédé l'entrée de Noëlle chez Mme de Boutreuil.

— Il fait joliment froid cet hiver; tu dois bien regretter Pau, avait observé une fois le petit garçon.

— Oh, je n'ai pas peur du froid. Il y a bien plus de neige dans mon pays qu'ici, répondit Noëlle.

Il ne releva pas cette allusion. Il avait appris d'instinct la discrétion à l'école de sa mère, et se trouvait trop heureux auprès de sa petite amie pour soulever aucune pensée qui eût pu troubler leur satisfaction.

VII

L'année d'après, Noëlle fit sa première communion. Mme de Boutreuil ressentit tous les attendrissements, toutes les joies d'une vraie mère : elle l'était devenue à près t, et sa tendresse pour Noëlle se dégageait peu à peu de l'égoïsme qui l'avait engendrée. Elle eut cependant un mouvement de jalousie e. de contrariété, lorsque, dans la semaine qui pré-

céda le grand jour, Noëlle, l'entourant de ses bras, lui dit tout doucement :

— Tante chérie, je vous demande une grâce; je voudrais inviter à ma première communion l'oncle Bauer.

Mme de Boutreuil avait cru ce souvenir eteint comme les autres dans le cœur qu'elle voulait accaparer.

Deux ou trois fois, à regret, elle avait fait écrire à l'enfant des lettres qui étaient restées sans réponse. L'oncle Bauer avait oublié sa petite nièce. Voilà qui facilitait les choses et dispensait de devoirs ennuyeux.

Mme de Boutreuil, que la proposition de Noëlle surprit désagréablement, se dit : « il ne répondra pas », et accorda, avec moins de mérite qu'elle ne parut en avoir, la permission demandée.

Noëlle obéissait-elle à un dernier reste des affections d'enfance, au besoin de voir auprès d'elle un parent, dans ce jour où les autres enfants se trouveraient entourés de toute leur famille, ou seulement à un scrupule survenu pendant la retraite, à propos de ses devoirs envers son oncle? Quoi qu'il en fût, elle ne parut pas désappointée en ne recevant aucune réponse du docteur.

Le matin de la cérémonie qui devait avoir lieu à Saint-Philippe-du-Roule, paroisse de Mme de Boutreuil, Noëlle était tout absorbée par ses émotions intérieures et par l'agitation de ceux qui l'entouraient.

Mme de Boutreuil avait les larmes aux yeux : Mme d'Hautecour songeait à la joie qu'elle aurait eue à voir sa chère petite fille sous ce voile blanc qui attendrit tant les mères. Les amis de la maison offraient un souvenir; les domestiques préparaient le repas qui devait réunir une douzaine de personnes.

En entrant dans l'église, émue et recueillie, Noëlle ne vit que l'autel, scintillant de lumières, et suivit machinalement la file des robes blanches qui la précédaient.

Elle était heureuse, mais elle avait envie de pleurer. La messe fut très belle, chantée par la maîtrise; et les discours émouvants achevèrent de remuer l'âme de la petite fille. On recommandait aux enfants de prier pour leur famille, et elle se demandait si ce devoir était fait pour elle, comme pour les autres.

Elle n'était pas comme les autres. Ce sentiment, qui la gênait à chaque instant de sa vie, venait encore l'oppresser à ce moment-là.

Son père! ce nom, si doux aux enfants, évoquait pour elle la figure repoussante de Dreck plongé dans l'abrutissement de l'ivresse; le souvenir de son enfance misérable, des coups et des injures que lui prodiguaient l'ivrogne et sa femme; de la maison glacée, ouverte à tous les vents, pleine de cris, de disputes, de reproches, de jurons grossiers; de la faim, du froid, de l'abandon, de la haine; de ce dernier marchandage où on l'avait vendue! oui, vendue à sa bienfaitrice!

Elle frissonna.

Plus la vision s'éloignait, plus elle lui semblait horrible, monstrueuse, presque invraisemblable. L'enfant chérie de Mme de Boutreuil était-elle cette même petite fille en haillons, grelottant de froid et de peur dans un taudis dont l'image la poursuivait sans cesse?

— Remerciez Dieu des grâces qu'il vous a faites jusqu'ici, mes chers enfants, disait le prédicateur, et de celles qu'il vous accorde en ce jour. Priez-le de vous en rendre dignes et de ne jamais vous les laisser oublier.

La tête de Noelle s'abîma dans ses mains. Du fond du cœur, elle bénit Dieu de l'avoir tirée de cet enfer, et lui promit d'être reconnaissante envers lui et envers ses bienfaiteurs.

Qu'avait-elle fait pour mériter tant de faveurs? Elle se reprocha le sentiment pénible d'infériorité, qu'elle éprouvait, et qui disparaissait à ce moment.

— Nous sommes tous égaux devant Dieu, pensait-elle.

Et, tout en priant du fond du cœur pour Mme de Boutreuil, Gérard, Mme d'Hautecour, tous ceux qui lui faisaient la vie si douce, son cœur trop plein débordait de compassion, de pardon, de tendresse envers ceux qui l'avaient fait souffrir, envers ceux qui étaient moins favorisés qu'elle, envers l'humanité tout entière...

Le prédicateur s'était tu.

Au sermon succédait le dernier cantique chanté par les enfants : puis, l'officiant murmura le *confiteor*... puis, plus rien..

Et dans le silence qui régnait au dedans et autour d'elle, Noëlle n'entendit plus que la voix de Dieu qui remplissait toute son âme.

VIII

Elle n'était pas encore rentrée en possession d'elle-même, que déjà se levant l'une après l'autre, avec un frôlement de mousseline qui ressemblait à un bruit d'ailes, ses compagnes quittaient leurs places et reformaient lentement la procession, guidées par les religieuses qui allaient et venaient, rallumant les cierges enguirlandés de roses blanches. Elle reprit son rang la tête baissée, continuant sa prière en traversant l'église, ne s'apercevant pas des regards qui la suivaient, sans remarquer Mme de Boutreuil qui essaya d'attirer son attention au passage.

A la sortie de l'église, un groupe compact de parents, d'amis, de cousins, arrêta les premiers communiants qui se dispersèrent, chacun cherchant des yeux ceux qui l'attendaient.

On encombrait la place, malgré un faible « circulez » des sergents de ville, qui savaient ces réunions sans danger.

Sans savoir comment, Noëlle se trouva serrée dans les bras de Mme de Boutreuil et accablée de tendres questions.

Les groupes s'ouvraient péniblement, car chacun était trop absorbé par ses propres émotions pour s'occuper de son prochain. Tout à coup, une main se posa sur l'épaule de Noëlle, qui se retourna vivement.

— Qu'est-ce que tu fais ? demanda Mme de Boutreuil (dont cette secousse fit tomber le lorgnon) et qui regarda autour d'elle pour se rendre compte de ce qui se passait.

Noëlle avait quitté sa main, et reconnaissant celui qui avait attiré son attention :

— Oncle Bauer ! s'était-elle écriée, en se jetant au cou du docteur.

M. Bauer était toujours le même, aussi tranquille au milieu de la cohue parisienne que dans son village et embrassant Noëlle, avec autant de calme que s'il l'avait vue la veille.

— Eh bien, quoi ! tu m'as demandé de venir à ta première communion. Je ne pouvais pas refuser. Ça

ne revient pas deux fois dans la vie, ce jour-là.

Malgré les souvenirs désagréables que rappelait à Mme de Boutreuil la présence du docteur Bauer, la mère adoptive de Noëlle fut sensible à cette preuve d'affection donnée à sa fille.

Le caractère de M. Bauer lui avait du reste inspiré une estime qui surpassait son éloignement instinctif pour l'extérieur et les façons du médecin de campagne.

Elle lui tendit la main sans effort, avec quelques paroles gracieuses auxquelles le docteur répondit par un salut gauche et un grognement embarrassé.

— Je vous emmène, docteur : vous déjeunez avec nous.

— Vous avez du monde ? demanda-t-il brusquement.

— Non, quelques amis seulement.

— Alors, je vous remercie; j'irai vous voir après vêpres

Et tournant les talons, il disparut dans la foule.

Mme de Boutreuil eut la satisfaction de quelqu'un qui a voulu faire un noble sacrifice, et qui s'en trouve dispensé.

Noëlle regretta le départ de son oncle et fut un peu triste pendant le déjeuner.

— Est-ce que tu es fatiguée ? lui demanda Gérard, placé à côté d'elle à table.

— Non; je suis fâchée parce que mon oncle n'a pas voulu venir... il était à la messe.

Gérard fut très intrigué par cette confidence, et ne put s'empêcher de dire :

— Il ne vient pas souvent te voir, ton oncle ?

— Oh non; il demeure très loin; et puis, il est occupé : il est médecin.

— C'est cela! une branche déchue de la famille qui s'est vouée aux professions libérales, se dit Mme d'Hautecour, quand Gérard lui eut raconté cette conversation.

L'oncle Bauer vint chez Mme de Boutreuil entre chien et loup.

Il sonna discrétement et se glissa dans le salon, restant dans l'ombre, comme quelqu'un qui veut se dissimuler. Il ne prononça pas un mot, tant qu'un domestique fut à portée de le voir ou de l'entendre; et ce ne fut qu'une fois les portes bien refermées et en tête à tête avec Mme de Boutreuil, qu'il ouvrit la bouche. Noëlle n'était pas encore descendue de sa

chambre où elle avait été se reposer, en attendant l'arrivée de son oncle.

Le docteur avait promené autour de lui son regard scrutateur, notant, avec plus de finesse qu'on n'en aurait pu attendre d'un rustique, la richesse de l'ameublement, l'élégance des bibelots, le charme d'un intérieur paisible et distingué.

— Eh bien ! madame, demanda-t-il, entrant brusquement en matière, êtes-vous satisfaite du parti que vous avez pris ?

— Plus que satisfaite, docteur : indiciblement heureuse !

Il poussa un soupir de soulagement.

— Alors, l'enfant est heureuse aussi; car, en ces sortes d'affaires, si l'on est content d'un côté, on l'est également de l'autre.

— Je l'espère : du moins, je n'ai travaillé qu'à cela... Mais vous allez la revoir...

— Oh, un coup d'œil m'a suffi pour cela ce matin. Elle a grandi, elle a bonne mine.

— Vous voyez donc, docteur, que vous avez bien fait de m'aider.

— Pour le moment, il me le semble, mais attendons la fin. En tout cas, la pauvre petite a échappé à bien des misères. Le père Dreck en est presque au *delirium tremens*.

— Si cette famille a besoin de secours...

— Merci, madame; mais ce n'est pas à vous d'en donner. On abuserait trop facilement. Je dois dire pourtant que Dreck, malgré ses défauts, malgré l'état dans lequel il est tombé, a conservé un sentiment qui étonne chez un être aussi dégradé : il ne veut pas qu'on l'accuse d'avoir vendu sa fille, et ne veut retirer aucun profit personnel de vos bontés. « Elle est partie; elle n'est plus à nous, je défends qu'on s'occupe d'elle, » répond-il à sa femme, toujours la mégère que vous connaissez.

« Il a raison : Noëlle est sortie de notre famille, de notre classe; et la seule preuve d'affection que nous puissions encore lui donner, c'est de ne pas venir troubler son existence où nous ne pouvons être qu'une gêne et qu'un danger. C'est pourquoi je n'ai pas répondu à ses lettres : je me promettais de ne plus la revoir.

— Vous êtes injuste, et pour elle, et pour vous, et pour moi, car vous êtes le seul qui n'ayez perdu aucun titre à son respect.

— Tarare ! je suis un paysan, et elle est une demoiselle. Qu'est-ce qu'elle peut faire d'un rustre comme moi ? A présent, je trouve que j'aurais mieux agi en ne venant pas. Mais de loin, on se fait des idées ; je n'étais pas fâché de voir une fois par mes yeux qu'elle était contente, pour être sûr de bien faire en ne m'en occupant pas. Et puis, j'étais inquiet de sa santé.

— Oh, sa santé est excellente, dit Mme de Boutreuil, pressée d'arrêter sur les lèvres du docteur des prédictions funèbres qu'elle savait sans fondement, mais qui sont toujours désagréables quand elles touchent à un être cher.

Et elle continua avec empressement :

— Pouvez-vous me donner des nouvelles des Dambry ? Voilà un temps infini que je n'en ai eu. Le saint-cyrien n'a pas mis les pieds chez moi pendant sa dernière année à l'École, et c'est à peine si ma filleule m'écrit au premier de l'an la lettre traditionnelle :

« C'est avec bonheur que je vois arriver ce beau jour », etc. Ils me boudent.

Un sourire fin plissa les lèvres du docteur.

— Mes actions sont également en baisse, et, sauf Mlle Marguerite que je rencontre au chevet de tous mes pauvres malades, je ne vois plus guère que de loin toute la famille. La dernière fois que j'ai aperçu Mme Dambry, elle m'a semblé vieillie : elle a l'air fatigué, comme une personne qui a du souci. Son aîné ne donne guère de satisfaction.

— Ce grand benêt de Joseph ?

— Il est en garnison à Lyon, et fait toutes sortes de sottises. Il joue un jeu d'enfer, se laisse plumer par les usuriers, et Mme Dambry commence à avoir de la peine à payer.

« Pauvre femme qui avait géré cette fortune avec tant d'ordre, d'économie, de dévouement !

— Et Fred ?

— Fred ne fait encore que manquer ses examens. Mais, par exemple, il les rate tous. Ces garçons n'ont pas d'intelligence ; ils tiennent de leur père, et avec cela, une indépendance, un entêtement !... tout comme la mère.

— Et les filles ?

— Oh ! les filles, charmantes ; surtout l'aînée.

— Elle ne se marie pas ?

— Non ; même on parle de couvent ; c'est là un des

chagrins de Mme Dambry, dit-on : car elle ne fait part à personne de ses ennuis. Jusqu'au frisé qui ne veut pas grandir!

— Pauvre famille que j'avais vue si florissante! C'est à cause de toutes ces préoccupations que Mme Dambry ne m'écrit plus. Elle est très fière.

Le docteur sourit derechef, mais l'entrée de Noëlle interrompit les confidences. Elle avait été retenue par Mlle Ismérie qui la recoiffait, déchiffonnait sa robe, et l'entourait de soins inusités. La femme de chambre, avec cet à-propos spécial aux domestiques, s'était trouvée à la fenêtre, juste au moment où le docteur Bauer descendait de voiture dans la cour de l'hôtel. Ce premier coup d'œil, et un second qu'elle jeta sur le visiteur, de derrière une portière de l'antichambre, avaient suffi à Mlle Ismérie pour acquérir plusieurs certitudes et former de nombreuses suppositions.

— Ça arrive de province, de la campagne, ça n'est jamais entré ici, et pourtant ça a des droits à l'intimité, puisque madame le reçoit dans un jour comme celui-ci et qu'elle fait demander la petite. C'est quelqu'un qu'on ne veut pas montrer, puisqu'on ne l'a pas invité au déjeuner... qui sait si ce n'est pas un parent de l'enfant!... son père peut-être!

Depuis trois années que Mlle Ismérie cherchait à pénétrer le mystère qui entourait l'origine de Noëlle, jamais pareille aubaine ne s'était présentée. C'en était trop pour sa curiosité; elle oublia le silence par lequel la petite fille avait toujours déconcerté ses allusions indiscrètes, et essaya de nouveau, non pas une question directe, — on aurait pu la répéter à madame, — mais quelques phrases insidieuses.

— Mademoiselle est bien pale, bien fatiguée!... Si la personne qui est en bas doit revenir, il vaudrait mieux ne pas descendre, et se reposer jusqu'à dîner.

— Je ne suis pas malade, répondit Noëlle.

— Si mademoiselle veut, je vais demander les ordres à madame; madame ne serait pas contente si mademoiselle se forçait.

— Merci, j'aime mieux descendre, dit l'enfant, échappant avec une certaine impatience aux soins d'Ismérie, et descendant l'escalier précipitamment.

Arrivée à la porte du salon, elle s'arrêta, se sentant tout embarrassée. Pourquoi? elle ne le savait pas; mais l'idée de rencontrer le plus grand personnage

l'aurait moins inquiétée que celle de se trouver en face de l'oncle Bauer.

— Pauvre oncle! il a été si bon de venir!

Elle entra résolument.

— Enfin! soupira Mlle Ismérie qui la guettait du haut de l'escalier et qui descendait à pas de loup. C'est un parent de la petite, j'en suis sûre.

Ecouter à la porte était un rêve irréalisable. Celle du salon était double, et Ismérie y avait plus d'une fois perdu son temps. C'était un des défauts de la maison. Faute de témoignages verbaux, il fallait se contenter des pièces à conviction. Ismérie les eut vite analysées, avec sa rare compétence.

Il y avait d'abord le chapeau à haute forme accroché à la patère du vestibule, très démodé, brossé à rebrousse-poil, dont la doublure était mal ajustée, et qui portait sur le fond bleu de ciel cette inscription presque effacée :

DURAND

Grande-Rue, Mézières.

Un chapeau de provincial, de pauvre, de célibataire, d'homme grave. Ce chapeau n'était certes pas une marque d'élégance, mais une nécessité professionnelle.

Le pardessus, à collet de velours râpé, jeté négligemment sur une chaise, confirmait les révélations du couvre-chef.

Tout cela sentait le pauvre hère, forcé de garder la tenue bourgeoise, et ne cherchant pas même à réparer, par l'ordre et le soin, l'insuffisance de sa garde-robe.

Enfin la lourde canne trahissait une origine campagnarde...

Mlle Ismérie considéra cet équipement avec mépris; et du bout des doigts, d'un geste dédaigneux, scruta les poches du pardessus. Elle y trouva une pipe! oh, horreur!... un grand foulard à carreaux rouges, un bout de ficelle et une vieille enveloppe de lettre portant cette adresse :

Monsieur le Docteur Bauer,

à Lagny, près Mézières,

Ardennes.

— Un médecin de campagne! je croyais que c'était encore pire que cela, grommela-t-elle avec désappointement.

Puis, notant dans sa fidèle mémoire ce précieux renseignement.

— Lagny! le bureau de poste de Mme Dambry!

Un mouvement qui se fit dans le salon mit en fuite Mlle Ismérie. Mme de Boutreuil sortait sous un prétexte pour laisser Noëlle un moment en tête à tête avec son oncle.

Leur entrevue se passa très affectueusement, avec une émotion sobre, un calme un peu gêné.

La présence du médecin, sa voix, les choses qu'il disait, faisaient revivre pour Noëlle bien des souvenirs déjà effacés.

Elle se rappelait en même temps les bontés de cet oncle bourru, le rôle de protecteur joué par lui dans bien des épisodes douloureux qu'elle écartait généralement de sa pensée; elle comprenait mieux la part qu'il avait prise à son salut, et, se reprochant de l'avoir trop oublié, essayait de lui témoigner sa reconnaissance et sa tendresse.

Plus sensible qu'il n'eût voulu le paraître, Bauer ne pouvait s'empêcher de regarder, les larmes aux yeux, la fille de sa sœur qu'il avait beaucoup aimée, et d'éprouver en même temps une certaine fierté en la voyant si gracieuse, si choyée, si à l'aise dans la position brillante où elle était parvenue.

Il accepta de dîner chez Mme de Boutreuil et celle-ci remarqua les soins qu'il mit à ne pas prononcer un mot pouvant révéler son identité, son pays, sa parenté avec Noëlle.

Cette discrétion plut infiniment à la mère adoptive.

A quoi bon faire connaître aux indifférents l'origine de Noëlle? Dans quelques années, quand elle serait majeure, ce qui faciliterait les formalités exigées par la loi, elle deviendrait légalement Mlle de Boutreuil; et, avec sa beauté et sa fortune, elle ne tarderait pas à échanger ce nom contre celui du gentilhomme qu'elle honorerait de son choix.

Ce médecin de campagne pressentait tout cela; il avait vraiment du bon sens et de la délicatesse. Emue de son abnégation, Mme de Boutreuil le pressa de rester quelques jours à Paris.

— Moi? s'écria le docteur! Moi! mais je prends ce soir le train de dix heures...

— Mon oncle!

— Non, petite; mes malades m'attendent demain matin, et du reste j'ai vu ici tout ce que j'avais à y voir. Je ne suis pas un élégant qui court les théâtres, ni un homme d'affaires qui va à la Bourse. Je me suis assuré que tu es heureuse et bien portante, pour le moment. J'en ai remercié madame. A présent je n'ai plus qu'à filer.

L'oncle Bauer se dirigeait vers l'antichambre après avoir salué Mme de Boutreuil qui chercha vainement à le retenir.

— Mais quand reviendrez-vous? lui demanda Noëlle en l'embrassant le cœur serré.

— Quand tu auras besoin de moi... et j'espère pour toi que ce ne sera pas de si tôt.

IX

Si le cœur ne ressentait d'autres exigences que celles de la nécessité, Noëlle n'aurait eu, en effet, aucun besoin de l'oncle Bauer, pendant les années qui suivirent.

Cette époque fut la plus heureuse de sa vie.

L'âge, qu'on appelle à juste titre l'âge ingrat, est peut-être celui qui laisse les meilleurs souvenirs.

Qu'importent les bras trop longs, les mains rouges, le corps disproportionné, la voix rauque, les mouvements gauches, les toilettes forcément disgracieuses, les coiffures qui vont mal, toute la niaiserie, la maladresse, l'ignorance et l'aveuglement qui sautent aux yeux des autres, si l'on se trouve beau, aimable, gracieux, important et admiré?

Avoir treize ou quatorze ans, se croire une grande personne, se passionner pour un délicieux ouvrage au crochet en rêvant à son premier bal, raffoler d'un ravissant petit chien et adorer une amie de son âge, avoir été une fois appelée *madame* par erreur dans un magasin, c'est peut-être réaliser la plus grande somme de satisfaction qu'on puisse amasser ici-bas.

Le bonheur de l'enfance est grand, mais inconscient et dépourvu des rêves dorés qui forment toujours la meilleure part de nos joies.

La jeunesse, pleinement épanouie, est plus bril-

lante et plus gaie que cet âge de transition; mais déjà agitée par les luttes de l'existence, elle sent qu'elle est à l'apogée de la vie et du succès, qu'elle ne durera pas, et qu'après elle il n'y a plus que des horizons désolés.

Le pauvre âge ingrat, lui, gravissant les premiers sentiers de la fameuse colline, voit les sommets encore si loin et croit avoir tant de surprises radieuses à découvrir avant d'y arriver, qu'il ne songe pas à descendre; il trouve le présent superbe et rêve l'avenir encore plus beau.

Tant d'illusions ne valent-elles pas toutes les réalités?

Grâce à sa rare beauté et au charme simple de sa nature, Noëlle échappa à la plupart des inconvénients de l'âge ingrat, et en recueillit abondamment tous les avantages.

Elle eut plusieurs amies de cœur qui ne lui demandèrent pas comment elle s'appelait et ne parlèrent pas généalogie.

Ces demoiselles avaient à se raconter les petits potins du monde, recueillis dans le salon de leurs mamans, et à se dire, avec des cérémonies qui rehaussaient fort, à leurs propres yeux, l'importance de leurs personnes :

— Ma chère, êtes-vous allée au Bois? — Ma chère, quand ferez-vous votre entrée dans le monde? Maman dit qu'elle m'y mènera dans cinq ans. Ma chère, à quelle heure vous couchez-vous? — Je veille jusqu'à dix heures. — Mme X... avait hier une toilette admirable. — M. Y... a un esprit divin!

Elles ne voyaient dans la vie qu'une comédie délicieuse qu'elles jouaient avec conviction, ne se doutant guère des drames, en préparation dans la coulisse.

Et puis, quand on avait bien rempli son petit rôle de femme du monde, on oubliait parfois sa dignité devant un bon gâteau ou un jeu amusant dont on prenait sa part avec autant d'ardeur que si on eût encore été une simple petite fille.

Mme de Boutreuil donnait de fort bons goûters, très appréciés dans cette jeune société.

— Il faut bien que je cherche à créer à Noëlle des relations et des amis qui s'occuperaient d'elle si je venais à lui manquer! se disait naïvement l'excellente femme, ne se doutant pas encore que déjà chez ses jeunes convives, comme chez leurs parents, la

mémoire du cœur n'était pas plus longue que celle de l'estomac.

Malgré son titre de bachelier, Gérard condescendait à être l'âme de ces réunions.

Ses rapports avec Noëlle, toujours aussi affectueux, prenaient cette teinte chevaleresque d'un côté, réservée de l'autre, qui distingue l'amitié de la camaraderie.

Il venait d'atteindre sa dix-neuvième année, période de transition correspondant à celle que traversaient Noëlle et ses amies.

L'âge ingrat est plus impitoyable encore pour les jeunes gens que pour les jeunes filles. Outre la gaucherie et les prétentions de leurs contemporaines, ils ont en propre la moustache naissante, le cigare précoce, la maussaderie des études forcées et l'indépendance affichée, qui les rendent parfois insupportables.

Gérard sortit victorieux de cette épreuve.

La distinction de son type et de ses manières, le bon goût qu'il avait de continuer à suivre les conseils maternels, le faisaient agréablement différer de ses compagnons d'infortune.

— Ce sera un homme charmant! disait-on à Mme d'Hautecour en la félicitant de l'excellente éducation de son fils.

Elle souriait, mais au fond elle se sentait dévorée d'inquiétude.

Oui, Gérard serait un homme charmant et, ce qui plus est, un tendre fils et un bon sujet.

Dans sa position, cela ne suffisait pas.

Il lui aurait fallu être aussi un homme fort, actif, entreprenant, marchant sans se décourager vers un but éloigné, dominant les circonstances, toujours difficiles pour un homme sans fortune et qui deviennent presque impossibles, s'il a la charge d'un grand nom.

Cette disparité, entre ses ressources et les exigences de sa naissance, était pour Gérard un supplice et un obstacle perpétuel.

Il avait toutes les délicatesses, tous les goûts élevés, tous les instincts de sa race qui rendent la pauvreté odieuse, mais aucune des puissances et des énergies qu'inspire parfois un sang aristocratique, et qui font remonter, à la force du poignet, au rang qu'on doit occuper.

Tant qu'il avait été enfant, sa mère était arrivée,

grâce à des prodiges de tendresse, d'habileté, de sacrifice, à lui faire oublier les privations que tous deux s'imposaient et dont elle avait la plus grosse part.

Au collège, la bourse de Gérard était presque aussi remplie que celle de la moyenne de ses camarades et, grâce à l'héroïsme de sa mère, il n'avait jamais souffert dans sa fierté.

Il aimait son modeste intérieur, ne le comparait à aucun autre et s'y trouvait heureux.

En devenant homme, il vit le véritable état des choses, il se sentit gêné parmi les jeunes gens de son monde ; plus mal à l'aise encore parmi ceux qui n'avaient pas une éducation aussi raffinée que la sienne.

N'ayant de vocation définie pour aucune carrière, il resta indécis, effrayé des répugnances et des difficultés qu'offrait chacune et qu'il ne se sentait pas l'énergie d'affronter.

Sa vraie vocation était d'être riche.

Il avait l'affabilité, les goûts intelligents qui occupent dignement et utilement les loisirs d'un homme de grande naissance et de grande fortune : mais les talents qui aident à se créer une position dans le monde lui faisaient défaut. Sa santé, du reste, ne lui permettait pas la lutte pour la vie.

Il avait horreur de l'état militaire, auquel sa mère l'avait toujours destiné, à l'exemple des Hautecour de tous les temps.

Gérard échoua à Polytechnique, et, comme la plupart des jeunes gens qui ne savent pas ce qu'ils veulent, se mit à faire son droit.

Mme d'Hautecour se sentait mourir à la peine.

Elle n'était pas arrivée à assurer l'avenir de son fils.

Quand il était petit, elle se disait :

— Que je puisse seulement suffire à tout jusqu'à ce qu'il ait dix ou vingt ans, et, alors, il se fera lui-même sa place au soleil. Du reste, d'ici là, il aura l'héritage de son grand-père.

Et, bravement, la vaillante femme reprenait sa tâche aride et épuisante.

Gérard était un homme, à présent ; et, s'il avait gardé la soumission d'un enfant, il en avait conservé aussi l'impuissance.

Tout reposait sur sa mère ; ses forces étaient pour comme ses ressources.

Pour subvenir à l'éducation de son fils, elle avait entamé son maigre capital, et la suppression [illegible]

marquis d'Hautecour ne semblait pas près de s'ouvrir.

Le vieillard, agonisant depuis vingt ans, était un de ces êtres débiles qui n'ont qu'un souffle de vie, mais chez lesquels ce souffle dure indéfiniment.

Faudrait-il finir par s'adresser à sa pitié qui, du reste, ferait probablement défaut, car, non seulement il n'avait jamais donné le moindre témoignage d'intérêt à son petit-fils, mais encore on parlait de captation, de manœuvres extra-légales pour détourner, du vivant de l'aïeul, une partie considérable de sa fortune.

M. d'Hautecour ne pouvait aimer l'enfant qu'il n'avait pas voulu connaître, et, la faiblesse de son âge aidant, il se prêterait à ce dépouillement.

Jamais l'avenir n'avait paru si sombre à Mme d'Hautecour. Ses cheveux blanchissaient, son fin visage s'émaciait de jour en jour davantage; chaque souffrance, qu'elle croyait deviner chez son fils, retombait douloureusement sur son propre cœur, l'accablant d'un poids insoutenable.

Gérard ne se plaignait pas. Il ne faisait jamais allusion à son grand-père. C'est à peine si, en passant rue de Grenelle, devant l'ancien hôtel à l'aspect riche et aristocratique où le vieillard demeurait la plus grande partie de l'année, Mme d'Hautecour avait surpris dans les yeux du jeune homme une expression de curiosité et d'indignation.

Sous ce calme, elle croyait deviner des révoltes intérieures, des convoitises secrètes.

— Tout cela est de ma faute, se disait-elle parfois. J'aurais peut-être dû l'élever autrement, avoir pour lui moins de fierté! Je croyais qu'il serait fort, énergique... je le jugeais d'après moi. C'était de l'égoïsme. Mieux aurait valu étouffer ses instincts, fausser ses goûts, en faire un petit bourgeois, ou alors, m'incliner, m'effacer, reconnaître que son père était coupable, que j'étais indigne, et lui assurer la fortune à force de bassesses, en renonçant à son respect...

Quelquefois elle reprenait courage.

— Il est encore si jeune! Il changera en devenant homme tout d'un coup. Il a grandi trop vite; c'est sa croissance précipitée qui le rend languissant, mou, indécis. Cela passera. Peut-être quelque événement imprévu viendra-t-il à notre aide.

J'ai tort de me décourager, de me plaindre, quand j'ai un fils si bon, si tendre; il était gai hier! on l'admire, on le trouve charmant partout... Quelle mère est plus bénie que moi!

Le dévouement, réputé si onéreux, est peut-être, au fond, le meilleur placement qu'on puisse faire de forces vives du cœur et de l'intelligence, le seul qui rapporte des joies vraies et des consolations efficaces. Vivre par les autres et pour eux, assure toujours aux épreuves de l'existence des compensations que les égoïstes ne soupçonnent pas.

Se donner tout entier à ceux qu'on aime, c'est d'abord oublier complètement ses propres peines; c'est ensuite jouir bien plus qu'eux de leurs moindres bonheurs, de leurs plus petits succès. On souffre avec eux s'ils sont malheureux, c'est vrai; mais l'idée qu'on adoucit leurs chagrins est encore une satisfaction intime et puissante, qui console et soutient.

Quand Mme d'Hautecour voyait sourire son fils, elle avait des moments d'extase délicieuse, et Gérard souriait souvent.

C'est chez Mme de Boutreuil surtout que la gaieté et l'insouciance de la jeunesse reprenaient sur lui tout leur empire.

Dans cette maison amie, presque aussi familière que la sienne propre, il se sentait aimé, choyé, et investi de la supériorité qu'un homme revêt toujours dans un cercle composé uniquement de femmes.

Rien qu'en ouvrant la porte, il jouissait déjà de ses prérogatives. Thomas l'introduisait avec le respect affectueux d'un ancien serviteur pour un enfant de la maison.

Le vieillard, qui avait des idées aristocratiques, prisait fort la bonne mine et les manières distinguées de Gérard.

— C'est un vrai monsieur, affirmait-il à la cuisine.

— Un parfait gentleman, reprenait Mlle Ismérie plus raffinée dans ses appréciations, mais dont le cœur sec n'échappait pas au prestige que les très jeunes gens exercent sur les très vieilles filles.

— C'est un gentilhomme! disait Mme de Boutreuil, faisant inconsciemment chorus.

Gérard était le héros de toutes les jeunes demoiselles de douze à seize ans, le modèle de tous les petits messieurs du même âge, hôtes ordinaires de Noëlle, et le point de mire de plusieurs mères prévoyantes, persuadées que Gérard serait un charmant garçon d'ici quelques années, si le marquis d'Hautecour finissait enfin d'agoniser.

Tous les mercredis, revenaient les réunions de l'hôtel de Boutreuil et les succès de Gérard.

Mme de Boutreuil recevait dans le grand salon, très élégant et légèrement pompeux, avec son mobilier Louis XIV, recouvert de tapisserie des Gobelins.

Une large baie faisait communiquer cette pièce avec le petit salon où la jeunesse prenait ses ébats.

Ce petit salon, qui était jadis le fumoir de M. de Boutreuil, avait conservé, de son ancienne destination, un aspect plus confortable qu'élégant.

Ses meubles de style moderne, larges et solides, résistaient vaillamment au dur métier qu'on leur faisait faire. Les rideaux étaient habitués à servir de paravent; les tables, de tréteaux; les placards, de cachettes.

On s'y est bien amusé, dans ce petit salon, et il n'en est guère, parmi les plus célèbres, qui ait entendu autant d'éclats de rire, de joyeuses paroles, et laissé des souvenirs meilleurs. Le vieux piano y a joué des rondes et des galops interminables; la lanterne magique y a déployé les spectacles les plus merveilleux; on y a inventé les jeux les plus bêtes et les plus amusants, et surtout on y a joué des charades.

Les charades firent fureur pendant une année entière chez Mme de Boutreuil, l'année où Noëlle eut quatorze ans.

Généralement, c'était Gérard qui remplissait le double rôle d'auteur et d'acteur le plus goûté. Il avait l'improvisation prompte et inépuisable, ce qui suffisait à ses auditeurs peu difficiles.

Un certain mercredi surtout, il enthousiasma l'assemblée.

Lorsqu'arriva la dernière scène, ce fut un vrai triomphe.

L'artiste était entré dans la peau d'un Marseillais racontant son voyage autour du monde; et ses aventures, assaisonnées d'un accent pris sur le vif, étaient si comiques et si inattendues, que l'auditoire se roulait à force de rire, y compris Noëlle, chargée de lui donner la réplique dans le personnage d'une dame anglaise rencontrée dans une île déserte par le Marseillais.

Plusieurs grandes personnes étaient venues prendre leur part du spectacle, et les acteurs voyaient, non sans orgueil, ce public sérieux se joindre à la jeune assistance.

Grisé de son succès, Gérard allait, inventant des charmités qui enlevaient toujours de nouveaux applaudissements.

Soudain, au moment où il venait de lâcher la plus colossale drôlerie, il vit Noëlle changer brusquement d'expression. Ses yeux terrifiés regardaient dans le grand salon. Ses traits se contractèrent, son visage devint livide, et elle laissa tomber une grande canne qu'elle tenait à la main. Elle se baissa vivement pour la ramasser, mais, quand elle se releva, Gérard s'aperçut qu'elle cherchait à dissimuler son émotion. Il ne voulut pas s'arrêter brusquement, et, tout en continuant, il jeta un coup d'œil dans le grand salon, d'où l'alerte avait dû venir.

Une dame en noir, très grande, qui n'était pas là tout à l'heure, causait avec Mme de Boutreuil, en lui tenant les mains. Deux jeunes filles debout, à côté de la dame.

Gérard s'aperçut que le regard effaré de Noëlle se fixait sur ce groupe. Il tourna court, et termina la scène au milieu des félicitations universelles.

Chacun se retira en se donnant rendez-vous pour le mercredi suivant, et il resta le dernier, comme à l'ordinaire.

Noëlle s'était blottie dans un coin du petit salon, aussi loin que possible de la lumière, ne répondant que par monosyllabes aux questions de Gérard, et semblant avoir oublié tous les plaisirs de la journée pour une préoccupation importante.

Gérard se sentit mal à l'aise, comme le jour où elle lui avait parlé de son oncle le médecin.

Cette petite amie si simple, si confiante, qu'il regardait presque comme sa sœur, lui paraissait, pour la seconde fois, enveloppée d'un vague indéfinissable et séparée de lui par une barrière invisible. Sans savoir pourquoi, il sentait que la pâleur de Noëlle avait une cause inquiétante.

La dame en noir et ses deux acolytes étaient restés seuls avec Mme de Boutreuil dans le salon que Gérard n'osait pas traverser pour s'en aller, quoiqu'il sentît sa présence plus embarrassante qu'agréable.

— Noëlle! appela Mme de Boutreuil.

Noëlle tressaillit. Elle fit un pas, recula, puis, cédant à ses habitudes d'obéissance, approcha lentement, tête basse.

Il la suivit de loin, avec la pensée vague de la protéger.

La dame en noir, absorbée dans sa conversation avec Mme de Boutreuil, n'eut pas l'air de la voir. Une des jeunes filles la toisa, sans rien dire, d'un

regard dédaigneux; l'autre, une bonne grosse enfant, lui tendit la main, en disant :

— Bonjour, Noëlle.

— Bonjour, mademoiselle Mimi, répondit Noëlle presque à voix basse.

Pourquoi cette déférence ?... Gérard éprouva un sentiment pénible.

— Comme elle se rappelle bien ! moi, je ne l'aurais jamais reconnue, si je n'avais pas su que c'était elle! s'écria Mlle Mimi.

Gérard avait hâte de se retirer. Il prit congé rapidement, et alla rejoindre sa mère qui l'attendait pour dîner. Il lui raconta longuement la charade, et très brièvement le petit incident qui, du reste, entre l'avenue de La Motte-Piquet et le boulevard des Invalides, lui sembla perdre beaucoup de son importance.

X

Mme de Boutreuil, elle aussi, avait été désagréablement surprise par l'arrivée inattendue de Mme Dambry : son usage du monde, sa bonté naturelle, et l'astuce que l'amour maternel donne à toutes les femmes, l'aidèrent à dissimuler cette impression et à rendre à Mme Dambry ses protestations et ses tendresses.

Toutes deux n'eurent garde de se dire combien elles se trouvaient vieillies.

Chez Mme de Boutreuil, l'âge avait fait son œuvre lentement, retardée par les soins, le repos, la gaieté, qui permettent à la femme riche de se défendre plus ou moins contre les attaques de la vieillesse.

Il avait pourtant fallu se rendre; et la mère de Noëlle était passée au rang de vieille dame, mais de vieille dame prospère, soignée, élégante, bien portante et destinée à jouir encore de longues et heureuses années. Elle avait cet embonpoint florissant et facile à porter qui ne messied pas aux matrones; ses cheveux blancs, très abondants, ondulaient avec coquetterie sur un front calme et sans rides ; on remarquait encore les lignes pures de son visage un peu épaissi, et sa toilette sombre avait la simplicité riche qui est l'élégance des grand'mères.

Chez Mme Dambry, au contraire, plus jeune de bien des années, les rides étaient précoces, et les peines, les soucis, avaient fait oublier prématurément à la mère de famille les grâces et la recherche qui parent l'âge mûr de la femme.

Ses traits contractés avaient perdu le calme digne qui est le charme des femmes de son âge.

Usée par l'effort impuissant de sa volonté, elle s'absorbait dans une lutte vaine et en voulait à l'univers de son échec.

Ses enfants ne suivaient pas la destinée qu'elle leur avait tracée avec un dévouement autoritaire.

Sa belle fortune diminuait par suite de la dureté des temps et des prodigalités de son fils aîné, son favori. Elle avait rêvé pour lui le sort le plus brillant, et maintenant, après avoir dissipé toute sa part de l'héritage paternel, il n'avait plus pour dot que sa carrière où son peu d'intelligence, disait-on, — l'injustice générale, disait sa mère, — rendait son avancement très problématique.

Fred marchait sur ses traces. Mathilde n'avait pas de santé et était fort laide. Marguerite, qui pouvait espérer un beau mariage, entrait au couvent. Mme Dambry avait lutté six ans contre cette vocation. La jeune fille avait respectueusement attendu le terme fixé par sa mère et renouvelé, le jour de ses vingt-cinq ans, son inébranlable décision.

Mme Dambry la conduisait au noviciat des sœurs de la Charité. C'était là le but de son voyage à Paris.

Au milieu de tous ces plans avortés, Mme Dambry n'oubliait pas la première de ses déceptions, celle qui, croyait-elle parfois, avait montré à tous les autres malheurs le chemin de sa maison : l'adoption de Noëlle par Mme de Boutreuil. La colère qu'elle en avait éprouvée l'avait éloignée de sa cousine pendant plusieurs années, sans qu'elle perdît pour cela de vue l'héritage si âprement convoité.

Les gens chez qui l'énergie et la volonté surpassent encore la raison ne veulent et ne peuvent jamais se croire battus. Maintenant encore, Mme Dambry se disait tout au fond d'elle-même :

— J'arriverai à mes fins. Joseph s'est ruiné... eh bien ! un mariage riche arrangera tout. Je dois céder à la vocation de Marguerite ; cette vocation ne peut persister ; ma fille quittera le noviciat, Mme de Boutreuil a adopté cette enfant, elle n'en donnera

ou l'enfa mourra, ou enfin, il arrivera quelque chose...

Aussi, la mère de Marguerite rappelait-elle par chaque mot, par chaque intonation, qu'elle voyait toujours la fille de Dreck dans l'enfant adoptif de Mme de Boutreuil. Mais le dédain était si léger, l'ironie si imperceptible, que Noëlle et Mme de Boutreuil les éprouvaient sans pouvoir relever un mot, ni démêler une intention.

Mathilde, la copie vivante de sa mère, entrait l'instinct dans le jeu, et excellait déjà dans le talent le blesser à coups d'épingles :

— Comme tu as changé, Noëlle, répétait-elle, affectant le ton protecteur employé jadis par des demoiselles du château vis-à-vis de la petite fermière. Tu te souviens comme nous nous amusions, excepté quand Charlot était méchant ? Il est grand, Charlot, maintenant !... Maman le fait venir pour garder les vaches.

Noëlle rougit jusqu'au blanc des yeux, et se retourna vers Mimi qui ne disait rien. Celle-ci entendait toujours parler de Noëlle comme d'un être méprisable, et n'en faisait pas grand cas, sans pour cela avoir envie de lui faire de la peine ; mais l'esprit de Mimi était aussi épais que celui de sa sœur était délié, et elle la laissait parler, sans même comprendre ses intentions perfides.

— Est-ce que tu ne viendras pas en Lorraine voir tes parents ? continuait Mathilde. Cela doit bien te priver de ne jamais être avec eux.

— Je ferai ce que voudra ma...Noëlle s'arrêta ; elle n'osait pas dire « ma tante » — Mme de Boutreuil.

— Ma marraine ! elle est très bonne pour toi.

Noëlle ne répondait rien ; elle souffrait horriblement. Sa vie lui apparaissait soudain décolorée. Oh, cette petite Dreck qui venait encore la poursuivre ! Cette petite paysanne en haillons qu'on exhumait toujours du passé pour la lui remettre sous les yeux, comme un épouvantail ! Elle, qui avait tant d'amies si gentilles, si affectueuses, comme elle se trouvait mal à l'aise auprès de ces petites filles qui lui parlaient avec un mépris et une autorité qu'elle ne pouvait repousser ! L'oncle Bauer, aussi, lui avait rappelé le passé, mais affectueusement, sagement, par les bons côtés, lui montrant son bonheur actuel et ne blessant en rien l'être nouveau qu'elle était devenue. En le quittant, elle en sentait plus nettement,

plus reconnaissante, meilleure. Avec Mathilde et Mimi, au contraire, sa fierté exaspérée se révoltait, ses vieilles blessures se rouvraient saignantes, et une colère inconnue bouillonnait dans le fond de son âme quand Mme Dambry se leva pour prendre congé de sa cousine.

Noëlle entendit avec terreur Mme de Boutreuil l'inviter à dîner pour le lendemain.

— Demain ? dit Mme Dambry hésitante, c'est bien difficile : Marguerite entre au noviciat après-demain. C'est la dernière soirée que je posséderai ma fille.

— Cette soirée sera pénible pour vous deux, donnez-la-moi. Vous savez combien j'aime Marguerite et combien je serai heureuse de la voir avant son entrée au couvent.

— Peut-être pourriez-vous lui dire un mot pour l'ébranler, quoique j'aie fait, je crois, tout ce qui est possible. Du reste, notre tête-à-tête est une désolation pour moi. Nous viendrons demain, d'autant plus que je repars après-demain. Je ne veux pas rester ici une minute de plus après qu'on m'aura pris ma fille.

— Si c'est pour son bonheur ! objecta timidement Mme de Boutreuil.

— Son bonheur ! est-ce que je ne sais pas mieux ce qu'il lui faut qu'elle-même ?

Les larmes montaient aux yeux de Mme Dambry. Elle ne voulut pas faiblir devant sa cousine.

— Allons, mes enfants, il est tard ; à demain donc, chère Mathilde.

XI

Noëlle ne mangea rien à dîner, et Mme de Boutreuil devina facilement, par l'agacement qu'elle éprouvait elle-même, la cause de la pâleur et de la tristesse de la jeune fille. Sachant qu'elle ne détournerait pas des Dambry la pensée de Noëlle, la mère adoptive s'appliqua à lui faire du moins oublier les incidents les plus pénibles de cette visite, et à lui présenter sous l'aspect le moins sombre la réunion du lendemain. Cette invitation était nécessaire

Mme Dambry repartait, et mieux valait qu'elle repartît, satisfaite de l'accueil reçu.

— Que penses-tu de la vocation de Marguerite, chérie ? Sais-tu que c'est très beau de se dévouer ainsi aux pauvres et aux malheureux pour toute sa vie, et cela après mûre réflexion, car voici bien des années qu'elle persiste dans sa décision. J'en suis tout émue.

Noëlle se sentit intéressée. Plus on est jeune, plus les grands sacrifices, dont on ne voit que les côtés héroïques, plaisent et entraînent.

Noëlle avait conservé pour la pauvreté, vue jadis de trop près, une horreur insurmontable, et la pensée que Mlle Dambry consacrait volontairement sa vie au soulagement des misères les plus abjectes et aux travaux les plus pénibles, les plus repoussants, la faisait frémir d'admiration et de pitié.

— Que c'est beau! dit-elle; ajoutant, après un moment de reflexion :

« Je serai contente de la voir.

A l'âge de Noëlle, on se figure que ceux qui font une grande action se distinguent, même physiquement, des vulgaires mortels par un prestige tout particulier, comme on croit, étant enfant, que les rois et les reines vivent, marchent, mangent et dorment, avec une couronne d'or sur la tête.

Noëlle fut donc très étonnée de voir paraître, le lendemain soir, une Marguerite très ordinaire, la Marguerite d'autrefois, avec sa douce figure souriante, vêtue comme toutes les autres jeunes filles, causant de choses banales et mangeant de bon appétit.

— Quel calme! observait amèrement Mme Dambry, à l'oreille de sa cousine.

— Le calme des résolutions bien prises; je suis heureuse de la voir ainsi. Les vraies vocations seules ont cette assurance paisible. Elle n'agit ni par coup de tête, ni par illusion.

Noëlle était placée à côté de Marguerite, et suivait des yeux tout ce qu'elle faisait, désappointée de ne rien lui voir accomplir d'extraordinaire. Elle attendait mieux d'une future sainte; Mimi, son autre voisine, ne lui parlait que par monosyllabes, ce qui laissait le champ libre à ses observations.

A un moment donné, Marguerite se tourna vers Noëlle, et lui adressa une question sans importance, sur un lieu commun quelconque, mais d'un ton si

ceux, si affectueux, que le cœur oppressé de Noëlle se dilata, elle ne sentit plus peser sur elle l'ostracisme dont la frappaient les autres membres de la famille Dambry.

Marguerite ne la tutoyait pas, comme elle le faisait autrefois, et l'appelait par son nom pour ne pas la traiter en étrangère.

Elle ne voulait rien lui dire de pénible; et, en même temps, pour ne pas avoir l'air d'éviter toute allusion au passé, elle se mit à parler de l'oncle Bauer.

Avec quel tact, quel bon cœur, Marguerite se plut à faire ressortir les mérites de cet homme excellent! Elle redisait, presque avec respect, ses bonnes œuvres, son dévouement aux pauvres, riant doucement de ses saillies bourrues.

Noëlle se sentait toute contente d'avoir un oncle pareil et Marguerite ne sut jamais quel bien avait fait à un être souffrant sa dernière soirée dans le monde.

Mimi, dont la prochaine séparation redoublait l'affection enthousiaste pour sa grande sœur, perdait, en la voyant s'entretenir avec Noëlle, les grands airs qu'elle avait pris d'abord, sur l'avis de Mathilde.

Elle se mêla à la conversation, cessa de tutoyer Noëlle, et la pria, sur un mot de Marguerite, de l'appeler par son nom.

Jamais ni l'une ni l'autre des petites filles n'oublia l'impression que leur fit cette soirée, et qui resta toujours un lien entre elles.

Marguerite commençait son apostolat, et laissait déjà derrière elle cette atmosphère de paix et de charité dans laquelle sa vie devait s'écouler.

Sa présence éloigna toute contestation, dissipa les rancunes; on se sépara sans avoir soulevé aucune question pénible ou délicate.

Quand la jeune fille partit, Noëlle lui baisa la main à la dérobée, et embrassa de bon cœur Mimi qui s'avançait vers elle.

— Je vous reverrai quelquefois, chère Marguerite, dit Mme de Boutreuil, puisque vous nous restez, et vous attirerez votre mère ici, ce dont nous profiterons tous. Au revoir donc, chère cousine.

— Au revoir, répondit Mme Dambry.

XII

Ce revoir fut plus tardif que Mme de Boutreuil ne l'eût cru, moins tardif en tout cas qu'elle ne l'eût désiré ; car, pour elle comme pour Noëlle, la présence de Mme Dambry n'éveillait que de pénibles souvenirs et des méfiances instinctives.

Quatre années s'écoulèrent sans que rien vînt rappeler à la mère et à la fille adoptive les épreuves qui avaient précédé leur vie commune.

Pendant ces quatre années, bien des projets croulèrent, bien des espérances furent déçues.

Marguerite resta au couvent; les affaires de son frère ne s'améliorèrent pas, et le caractère de Mme Dambry, un instant adouci par la douleur de la séparation, devint plus inflexible, à mesure que les obstacles se multipliaient.

Aussi énergique, mais guidée par le dévouement, et non par sa volonté propre, Mme d'Hautecour luttait avec courage et sans aigreur contre les chagrins qui l'assaillaient.

Gérard avait terminé son droit, s'était fait inscrire au barreau, et attendait des causes. Il était toujours le meilleur des fils, et sa jeunesse tenait les promesses de son adolescence; mais il ne serait jamais l'homme fort et énergique exigé par les circonstances et rêvé par sa mère.

Des trois veuves qui avaient mis dans leurs enfants les espérances de toute leur vie, la mère adoptive de Noëlle seule ne fut pas désappointée.

Jolie, gracieuse, tendre et dévouée, Noëlle était, à dix-huit ans, la plus charmante et la meilleure des jeunes filles.

— Que ferais-je sans elle, à présent que me voilà vieille et souvent malade? disait Mme de Boutreuil dont la santé commençait à s'altérer et que sa fille soignait, égayait, déchargeait de tous les petits soucis et remplissait de l'orgueilleuse reconnaissance qu'éprouve une mère à devoir à son enfant le bonheur de sa vie.

— De quoi jouirais-je? de quoi serais-je occupée?

qui m'aimerait si je ne l'avais pas! se répétait Mme de Boutreuil.

Cette tendresse n'avait rien d'égoïste. L'excellente femme n'aspirait qu'à remettre son trésor en des mains dignes et sûres, et avait hâte de fixer l'avenir de Noëlle.

— Si je mourais, elle serait bien malheureuse; elle deviendrait la proie de bien des convoitises : il faut lui donner un protecteur.

Depuis longtemps Mme de Boutreuil avait jeté les yeux sur Gérard, et c'est presque avec joie qu'elle constatait les angoisses croissantes de Mme d'Hautecour. Le manque absolu de fortune de Gérard compensait l'origine de Noëlle; ils avaient été élevés ensemble, ce qui expliquerait tout; et, malgré l'affection de Mme de Boutreuil pour ses amis, rien n'eût été plus désagréable pour elle qu'une circonstance heureuse, rétablissant Gérard dans sa fortune, et faisant ressortir la distance qui le séparait de Noëlle.

Cette circonstance, Mme de Boutreuil ne la craignait presque plus, tant on s'habituait à considérer comme immortel le vieux marquis d'Hautecour.

Néanmoins, elle aurait voulu presser les choses, elle était fâchée de ne pas voir l'amitié qui unissait Gérard et Noëlle se transformer en un sentiment plus tendre, et, dans ses moments d'impatience, elle se disait que Mme d'Hautecour était folle de ne pas tout arranger en mariant son fils, et que Gérard était un niais de ne pas songer à cette solution indiquée.

Impossible pour elle de faire franchement les ouvertures.

Ils en viendraient à ce qu'elle voulait, c'était certain; mais pourquoi perdre un temps si précieux à son âge? Il fallait hâter un peu le mouvement. C'est sur Gérard que ses manœuvres savantes trouvèrent d'abord l'occasion de s'exercer.

— Gérard, lui dit-elle un jour qu'elle recevait, seule, au coin du feu, la visite du jeune homme (Noëlle étant sortie pour prendre une leçon), est-ce que vous avez du chagrin? Je vous trouve tout triste ce soir.

Gérard hésita : il avait un chagrin, un vrai chagrin qui l'étouffait.

Il se décida tout à coup à parler.

— Oui, je suis inquiet, horriblement inquiet de la santé de ma mère.

— J'ai remarqué en effet que, depuis quelque temps, elle était souvent souffrante. Mais ce n'est

peut-être rien. A-t-elle une maladie, ou est-ce un état?

— Je ne sais pas, murmura Gérard avec cet embarras désespéré des hommes devant une question qui n'est pas de leur ressort.

— De quoi se plaint-elle? Que dit le médecin?

— Elle ne veut pas voir le médecin et prétend qu'elle n'a rien; mais je suis sûr du contraire. Elle ne mange plus, ne dort pas la nuit, peut à peine se tenir debout. Et puis, quel changement! ne voyez-vous pas comme elle a mauvaise mine? Comme elle maigrit? L'année dernière, elle était encore si forte, si bien portante! Vous vous rappelez, madame, nos courses à pied? Maintenant, même pour venir ici, c'est un effort qui l'épuise... elle souffre; quand elle parle, qu'elle fait semblant d'être gaie, ce n'est pas naturel, c'est pour me tranquilliser.

— Et à quoi attribuez-vous cet état?

— Je ne sais pas, je n'y comprends rien, reprit Gérard avec découragement, mais je crains que ce ne soit bien grave. Si vous saviez comme ma mère est forte, vaillante, dure à elle-même! Sa vie tout entière n'a été qu'un long sacrifice... quand j'étais au collège, je me trouvais plus gâté, plus soigné que mes camarades riches.

Gérard s'arrêta brusquement.

Jamais Mme d'Hautecour n'avait fait allusion devant ses amis les plus intimes à son manque de fortune. Était-ce à lui de trahir ce secret héroïquement gardé, que tout le monde savait, mais que le silence de sa mère avait toujours forcé les autres à respecter?

— Elle a tout fait pour moi, reprit-il avec une voix qui tremblait; elle a été, à la fois, mon père et ma mère, et, maintenant, moi qui suis un homme, qui devrais la protéger, je ne puis rien faire, pas même connaître son mal...

Gérard étouffait. Comme les natures fières et dissimulées qui renferment pendant des années en elles-mêmes un poids accablant de douleurs, d'autant plus amères qu'elles sont cachées, il sentait cet amas débordant prêt à s'échapper.

Un regard humide, presque maternel de sa vieille amie et l'affolement qu'il éprouvait de ne plus pouvoir déverser dans le cœur de sa mère le trop-plein du sien, lui firent oublier soudain ses longues habitudes de réserve.

— Qu'est-ce qu'il faut que je fasse? dit-il, tournant vers Mme de Boutreuil ses grands yeux sup-

pliants d'enfant malheureux. Je n'ai que ma mère au monde : elle n'a que moi.

« Elle a su m'élever, me tenir lieu de tout ; à présent, c'est à mon tour et je ne sais pas. Je peux moins qu'une femme seule et entourée de toutes les difficultés... moins que les gens les plus ordinaires... que les ouvriers qui gagnent la vie de toute leur famille. J'ai vingt-trois ans ; j'ai reçu la meilleure éducation, au prix de tous les sacrifices, et je ne suis bon à rien, pas même à me suffire à moi-même, et ma mère, ma pauvre mère, se meurt de l'inquiétude qu'elle a pour moi.

Gérard se mordait les lèvres, et enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains pour ne pas crier.

— Oui, reprit-il avec une exubérance d'autant plus expressive qu'elle contrastait davantage avec son calme ordinaire, je suis un paresseux, un égoïste, un sans-cœur, et Dieu sait pourtant que je voudrais travailler jour et nuit, n'importe à quoi : travailler pour ma mère ! Mais je ne peux pas, je ne peux pas...

« Je suis avocat : on ne me donne pas de causes. J'aurais dû prendre une autre carrière. Quand j'ai choisi celle-ci, je ne savais pas, je ne croyais pas... j'étais enfant. Ma mère aurait dû me forcer ; elle n'a pas voulu... elle ne pensait qu'à moi, à ce qui me plaisait le plus, et ne croyait peut-être pas que je serais une non-valeur, un inutile. Quelquefois, j'ai envie d'aller m'engager pour n'être plus à sa charge ; mais que deviendrait-elle sans moi ! et puis, ce serait renoncer à rien gagner ; et peut-être, enfin, trouverai-je à m'employer. A quoi ?... Je prendrais bien un métier... Qu'est-ce que cela me fait ?... Mais si elle me voyait déclassé, elle mourrait de chagrin ; elle a lutté toute sa vie pour que je conserve mon rang.

Mme de Boutreuil prit doucement la main de Gérard :

— Voyons, mon cher enfant, il n'y a pas à vous gêner avec moi... et vous pouvez me parler comme à votre grand'mère. Vous êtes dans une situation difficile dont vous sortirez. Puis-je vous aider à attendre ?

Gérard rougit violemment et retira sa main

— Attendre ! quoi ? dit-il amèrement. Ce que m'offre votre amitié ne serait qu'une souffrance de plus. Je suis dans une position sans issue. De quelque côté que je me retourne, je suis enserré par mille liens, bloqué par mille obstacles. De quelque façon que j'agisse, je ferai mal et j'échouerai. Je ne peux pas [illegible] je ne peux pas augmenter mes

ressources; je ne veux pas changer ma nature. Je donnerais vingt ans de ma vie pour avoir la liberté de gagner mon pain sans déchoir.

— Eh! vous feriez une mauvaise affaire, mon cher enfant. A votre âge, on va toujours d'un extrême à l'autre; de l'espérance folle, au désespoir, plus fou encore; on voit tout en rose ou tout en noir. Eh bien! ni l'une ni l'autre de ces couleurs n'est vraiment celle de la vie. C'est le gris qui est la nuance ordinaire.

« Chacun a ses difficultés et ses peines, les tient cachées, et ne soupçonne pas que les autres en aient aussi leur secrète part. Chacun a aussi ses chances de succès, ses atouts, dans la grande partie de la vie. Vous avez votre nom, vos qualités personnelles, votre bonne réputation. Vous n'avez en rien entamé votre avenir, et ce sont là des avantages certains qui en valent d'autres.

— Et que puis-je faire de mon nom, de mes qualités et de ma réputation? s'écria Gérard avec emportement, se levant de sa chaise et parcourant le salon à grands pas. Tout cela me serait très utile si j'étais riche. Pauvre comme je le suis, il me vaudrait mieux un talent, une aptitude quelconque, qui me permît de me faire une position, et de ne pas laisser ma mère mourir à la peine.

— Pour dire la vérité, mon cher Gérard, je ne connais guère qu'une seule situation qui vous convienne, celle pour laquelle vous êtes né : celle d'homme riche.

— Je le sais bien, avoua Gérard en tirant nerveusement sa moustache pour se punir d'avoir des larmes dans les yeux.

— Eh bien! mon ami, il faut le devenir. C'est-à-dire le redevenir d'un coup, et ce sera moins difficile pour vous que de gagner cent francs par mois, grâce à une profession quelconque.

Gérard regarda sa vieille amie avec un mélange de colère et de surprise, se demandant si elle se moquait de lui, ou si elle allait lui donner un moyen tout simple d'arranger sa vie, auquel il n'avait pas pensé, dans sa naïveté masculine.

— Quand on est bien né, agréable de sa personne, excellent sujet, qu'on a vingt-trois ans, que fait-on? demanda Mme de Boutreuil, comme si elle posait une question très naturelle.

— Je ne sais pas.

— Eh bien, on épouse une jeune fille riche et qui vous plaît. On entoure sa mère de soins et de bonheur, on

rend sa femme heureuse; on élève ses enfants; c'est plus qu'il n'en faut pour remplir utilement la vie d'un honnête homme.

— Mais, objecta Gérard abasourdi par ce tableau inattendu, mais je ne veux pas me marier pour de l'argent.

— Vous n'avez pas besoin de vous marier pour de l'argent. Vous pourrez choisir une femme qui soit à votre goût, et cela ne l'empêchera pas d'être riche. Il n'est pas nécessaire qu'une jeune fille soit sans dot, pour réunir toutes les qualités.

— Mais, continua Gérard, auquel cette solution-là ne déplaisait pas, je ne puis pas rechercher une femme qui ait de la fortune quand je n'en ai point!

— Vous en avez, répliqua Mme de Boutreuil avec autorité.

Cette affirmation, qu'il ne pouvait admettre malgré sa bonne volonté, ébranla un peu la confiance de Gérard.

— J'ai de la fortune! moi!

— Oui, vous; et votre fierté n'a pas à s'inquiéter d'un contrat. Vous avez ce qu'on appelle des espérances: c'est très apprécié. Votre grand-père vit et vivra encore très longtemps, c'est probable ; mais, après lui, vous serez riche. L'avenir compensera le présent.

— L'avenir, c'est loin!

— Voilà pourquoi il faut, en attendant, arranger votre existence et surtout celle de votre mère. Elle a assez souffert, la pauvre femme! l'inquiétude la ronge. Ce mal-là se guérit vite par un peu de bonheur; toutefois, si le remède tarde trop, on peut en mourir. Bien des mères y ont succombé.

Gérard frissonna.

— Je ne veux pas vous faire de peine, continua doucement Mme de Boutreuil, mais j'ai toujours trouvé qu'on trahissait ses amis, en leur cachant les dangers qui les menacent. Si la vérité, dite à temps, peut leur permettre de les éviter, se taire devient un crime. Oui, je crois que votre mère est malade, que ses forces sont épuisées, mais je suis non moins persuadée que son moral seul est atteint et que le bonheur la guérirait. Il n'y a qu'un moyen de le lui assurer : c'est d'être heureux vous-même; soyez-le donc pour l'amour d'elle.

— Pour l'amour d'elle, il n'y a rien que je ne voudrais faire.

Ils causaient encore quand Noëlle rentra, et la jeune fille poussa une exclamation de surprise en

les retrouvant assis devant le feu éteint, ne s'étant même pas aperçus que l'obscurité les envahissait.

— Mon Dieu, qu'il fait noir ! s'écria Noëlle ; qu'il fait froid ! que vous vous soignez mal sans moi, chère tante ! Thomas, une bûche ! de la lumière ! Et le thé ? Vous n'avez pas pris votre thé ? Je ne puis pas m'en aller une minute, sans retrouver tout en désarroi...

Elle s'agitait, fermait les rideaux, tisonnait, ramenant la vie dans la cheminée morne, la lumière dans le salon obscur, la gaieté et la jeunesse dans cet intérieur attristé par son absence.

Elle ôtait en hâte sa jaquette de loutre et sa toque garnie de fourrure, découvrant les jolies boucles blondes qui sautillaient sur son front. Ses joues étaient encore rosées par le froid qu'elle venait d'affronter, mais elle ne songeait guère à se chauffer, car il s'agissait de veiller au confort de sa tante et de leur hôte.

Bientôt la bouilloire chanta sur son trépied d'argent, et le thé répandit son parfum hospitalier.

Gérard se sentait soulagé. Cette gracieuse vision d'intérieur rafraîchissait son cerveau fatigué.

— Ma mère serait heureuse dans un chez elle comme celui-ci ! Une jeune fille vaut bien mieux qu'un fils pour égayer la vie. Qu'il fait bon ici ce soir !

Mme de Boutreuil éprouvait la même impression et s'applaudissait tout bas que l'entrée de Noëlle fût si heureusement venue compléter l'effet de ses conseils. Le silence de Gérard la satisfaisait. Quand on ne parle pas, c'est qu'on réfléchit et qu'on observe sérieusement ; et Mme de Boutreuil était trop sûre du mérite de sa fille pour ne pas être persuadée que l'observation ou la réflexion le feraient encore plus puissamment ressortir.

Gérard s'en alla tout songeur. On était en décembre, et il faisait un froid glacial.

Le chemin qui le ramenait chez sa mère lui parut long, et il éprouva un serrement de cœur en même temps qu'un malaise physique, en rentrant dans ce petit appartement.

Depuis que Mme d'Hautecour était souffrante, on transportait dans sa chambre, par économie, le feu du salon à l'heure où aucun visiteur ne pouvait plus se présenter. Gérard trouva sa mère auprès de la cheminée où noircissaient deux maigres tisons. Elle

essayait de lire à la lueur d'une petite lampe, mais la fatigue était si grande, qu'à chaque instant ses yeux se refermaient malgré elle.

Gérard fut frappé de sa pâleur et de la maigreur qui se dessinait sous les plis de sa robe de chambre. Il baisa son front et le trouva brûlant.

— Cela ne va pas bien ce soir, chère maman; vous ne vous êtes pas soignée!

— Si, dit-elle en souriant; je suis restée bien sagement dans mon fauteuil.

— Mais vous avez écrit? je vois là deux lettres.

— Oh! presque rien: un mot à ce notaire pour savoir s'il ne peut pas nous faire rentrer cette petite créance... qui tomberait à pic... et puis, à l'agent de change, pour les actions à vendre.

— Vous m'aviez tant promis de ne rien faire qui vous fatiguât; je suis sûr que tout cela vous casse la tête.

— Cela serait bien pis si je ne m'en occupais pas. C'est alors que je serais inquiète!

— Cela vous fait de la peine de vendre ces actions?

— Il le faut bien, dit Mme d'Hautecour en soupirant; nous avons absolument besoin d'argent pour la fin de l'année; quand le revenu manque, il n'y a plus qu'à prendre sur le capital.

— Et quand il n'y aura plus de capital?

— A la grâce de Dieu! répliqua Mme d'Hautecour, essayant de sourire.

Jusque-là, elle l'avait considéré comme un enfant, se figurant qu'il ne songeait pas aux nécessités de la vie, et qu'elle pouvait en garder pour elle seule les soucis.

Gérard avait un air inusité de mystère et d'importance. Il était fier d'avoir un secret, une idée à lui, et ne pouvait s'empêcher de montrer à sa mère qu'il lui cachait quelque chose.

« Quelque chose de bien innocent, d'heureux peut-être, » se dit Mme d'Hautecour, lisant sur le visage de son fils cette préoccupation paisible.

Elle aussi était devenue un être faible ayant besoin de soutien, et elle se rattachait d'instinct à la moindre espérance pour ne pas défaillir.

— A la grâce de Dieu! répéta Gérard. Vous verrez, mère chérie, que les choses iront mieux, et que je saurai, moi, vous protéger.

Elle n'en demandait pas davantage, heureuse de l'entendre parler ainsi, et craignant, en approfondis-

sant les choses, de ne trouver qu'un enfantillage là où elle croyait voir s'éveiller un sentiment réel. Elle regarda son fils avec plus de tendresse qu'à l'ordinaire.

Il était silencieux, et remuait dans sa tête bien des découvertes, bien des projets. Que cette chambre était triste ! Il fallait du luxe à sa mère si délicate, si distinguée. Qu'il serait doux de lui en donner !

Qu'importerait alors l'héritage du vieux marquis d'Hautecour ; le vieillard égoïste et avare n'aurait plus cette satisfaction cruelle de faire souffrir les siens.

Ce serait la revanche de sa mère, son triomphe.

Et l'intérieur qu'il rêva fut un grand salon Louis XIV, dans lequel une jeune femme blonde, aux yeux bleus, allait et venait, active et tranquille à la fois, animant tout de son regard, apaisant tout de son sourire.

XIII

Il lui fallut néanmoins trois jours pour s'apercevoir que Noëlle réalisait cet idéal ; trois autres jours pour se douter que Mme de Boutreuil avait peut-être elle-même entrevu cette solution.

La perspective du succès rapide ne le dégoûta pas de son entreprise, au contraire. Plus le but paraissait facile et rapproché, plus il lui semblait désirable.

La semaine écoulée, il commença à se lasser d'un mystère qui perdait le charme de la nouveauté.

Et puis il était si fier de son idée, si heureux surtout de la joie qu'il causerait à sa mère, qu'il ne put y tenir plus longtemps et, un beau matin, risqua sa confidence.

Gérard choisit l'heure où sa mère n'était pas encore levée pour se glisser dans sa chambre, et lui exposer la grande affaire, assis sur une petite chaise à côté du lit, comme lorsqu'il était enfant, et qu'il venait réciter ses leçons avant de partir pour le collège.

Rien qu'à l'aspect de sa physionomie, Mme d'Hautecour devina qu'il avait une communication à lui faire et comprit où il voulait en venir, dès la première phrase de son prologue embarrassé.

Lui, cependant, se donnait beaucoup de peine pour préparer diplomatiquement les voies. Elle le laissait parler, sans mot dire, craignant de gâter le plaisir qu'il ressentait à prendre cette initiative, et, après qu'il eut fini, tout interloqué par le silence inusité de sa mère, elle réfléchit encore un instant.

— Comme les enfants grandissent vite ! dit-elle enfin. Je croyais avoir encore le temps de me décider.

Il la regarda surpris.

— Oui, continua-t-elle avec une malice affectueuse: Voilà des années que je songe à ce mariage, mais je pensais avoir devant moi des années encore pour juger, examiner, peser si ton bonheur est là.

— Comment ! vous aviez songé...

— Et de quoi veux-tu que je sois occupée, Gérard, si ce n'est de toi ? Mais il ne m'est jamais passé une jeune fille sous les yeux, sans que je me sois demandé si elle serait un jour la femme qui te rendrait heureux. Comment se pourrait-il que tout d'abord je n'aie pensé à Noëlle, à ton amie d'enfance? Quelle responsabilité pour une mère de se prononcer ! Comment voir d'assez près, juger avec assez de prudence, quand il s'agit de la vie entière de ce qu'on a de plus cher au monde ? Eh bien ! j'ai sondé à fond la nature de Noëlle, je la connais comme si elle était ma fille, et je l'aime tendrement; je suis sûre de son cœur.

« J'ai réfléchi à tout cela pendant des jours et des nuits... surtout depuis quelque temps... depuis que j'ai peur de te manquer; et je ne sais encore si elle te convient, si c'est sagesse ou folie, de ma part, de vous laisser l'un près de l'autre, de risquer ton cœur, de permettre un attachement qui pourrait être malheureux.

Mme d'Hautecour parlait maintenant avec solennité. Elle se soulevait sur son coude, ses yeux brillaient, sa figure pâle appuyée sur sa main diaphane se colorait d'une rougeur légère qui lui rendait l'éclat et l'animation de la santé.

— Vois-tu, continua-t-elle, je n'aurais pas abordé ce sujet avec toi, de peur de te troubler, de gêner des relations naturelles, douces, presque de famille, et qui sont à peu près ta seule distraction. Et puis, entre la crainte de favoriser un projet dangereux et celle de repousser sans raison une chance de bonheur inespéré, j'ai cru bien faire en maintenant le *statu quo*, en reculant une décision.

« Le moment est venu de la prendre et je ne sais quel conseil te donner. Pour la première fois j'hésite, je n'ai plus cette intuition, cette fermeté qui ne m'ont jamais fait défaut quand il s'est agi de toi.

— Mais pourquoi tant d'inquiétudes ? observa Gérard, étonné et déconfit. Puisque vous connaissez Noëlle à fond, que vous êtes sûre d'elle, où voyez-vous un inconvénient ou un danger à ce mariage ? Qui sera pour vous une fille plus tendre, plus dévouée ?

— Ce n'est pas à moi qu'il faut penser.

— Eh bien ! reprit Gérard avec émotion, quelle femme meilleure et plus charmante pourrais-je trouver ?

Mme d'Hautecour s'agita avec impatience.

— Il ne suffit pas, mon pauvre enfant, qu'une femme soit bonne et charmante pour faire le bonheur de son mari. L'affection mutuelle est la première de toutes les conditions d'un mariage heureux ; ce n'est pas la seule ; ton cœur n'est pas irrévocablement fixé. Il ne faut pas le donner à la légère, sans s'assurer que les froissements, les difficultés, les rigueurs de la vie, ne viendront pas empoisonner la paix et la joie de ton intérieur.

— D'où viendraient ces froissements, ces difficultés ! demanda Gérard. Humainement, il est impossible de les prévoir. Jamais je ne trouverai ailleurs pareilles garanties morales ; c'est très rare de connaître, comme on connaît sa sœur, la femme qu'on épouse. Quant aux avantages matériels, ils sont grands, trop grands : Noëlle est riche.

— Oui, reprit Mme d'Hautecour, comme se parlant à elle-même, tout serait parfait, inespéré, et je bénirais Dieu si Noëlle était la fille de Mme de Boutreuil.

— Elle est absolument comme sa fille.

— Tu ne comprends donc pas ! s'écria la mère avec impatience. Cette origine inconnue m'effraie. Noëlle Dreck ! qu'est-ce que cela, Dreck ? Mon Dieu, ce n'est pas le manque de particule qui m'inquiète ; mais d'où vient cette enfant ? que sont ses parents ? elle appelle Mme de Boutreuil « ma tante ». Appartient-elle à une branche de la famille, déchue par la pauvreté ou par une alliance bourgeoise ? mais alors, pourquoi ce mystère ? Je passerais là-dessus. Pourvu qu'elle ait dans les veines, d'un côté au moins, un sang égal au tien, qu'elle appartienne

à ta classe, sinon à ta caste, eh bien ! je trouverais dans ses qualités personnelles, dans la protection de Mme de Boutreuil, une compensation suffisante.

« Mais, si son origine était absolument basse, si la mésalliance était complète... non, mille fois non. Je sais trop ce qu'on souffre d'un mariage mal assorti, du mépris des siens, des réflexions du public; et cela, malgré l'affection la plus vive, le dévouement le plus absolu.

— Mais, dit Gérard, vous oubliez ma situation. A quoi peut prétendre un gentilhomme pauvre ?

Mme d'Hautecour se redressa.

— Je n'oublie rien, mais je ne faillirai pas. Pour t'épargner quelques années, quelques mois peut-être d'angoisses, je n'entamerai pas ta vie... et, quand les mauvais jours auront pris fin, quand tu seras en possession de ta fortune, que tu jouiras de tous tes avantages sans que ton existence soit gênée par une concession imprudente, alors, tu me remercieras d'avoir tenu bon. Qu'est-ce que c'est qu'un peu plus de patience, quand on touche au but ?

— Et si vous n'avez pas la force d'y arriver ? dit Gérard à voix basse.

— Je mourrai avant, voilà tout, n'ayant pas failli à mon devoir, heureuse de penser que mon œuvre, restée intacte, sera couronnée par l'avenir.

— L'avenir ! je n'en veux pas sans vous, dit-il avec une fermeté qui ne lui était pas habituelle. Vous voulez que je ne songe qu'à moi, j'obéis. Vous êtes toute ma vie, tout mon bonheur. Si je vous vois souffrir, que m'importent les titres, l'argent, les châteaux et tout le reste ? je ne pourrais pas en jouir, si j'avais le malheur de vous perdre.

La voix de Gérard faiblit.

— Il n'y a plus rien au monde qui puisse m'intéresser, me consoler, me donner une minute de satisfaction. Ne vous faites pas plus forte que vous n'êtes; vous ne me tromperez pas. Il n'y a plus que votre amour pour moi qui vous soutienne. Au nom de cet amour, ayez pitié de moi ; laissez-moi sauver mon plus cher trésor, vous délivrer des soucis qui vous rongent, vous entourer de soins et de tendresse, vous donner le repos, le spectacle de mon bonheur, l'affection d'une fille, les caresses de petits enfants ! Mon Dieu, quel rêve de bonheur plus grand puis-je faire que celui de vous voir heureuse par moi !

XIV

A genoux près du lit de sa mère, il couvrait ses mains de baisers, se cachant le front dans les couvertures pour arrêter de grosses larmes qui coulaient malgré lui.

Elle ne faisait plus que de faibles objections, sans vouloir céder si vite, ni prendre un parti grave.

Sous le coup de cet attendrissement communicatif, Mme d'Hautecour se demandait si Gérard n'avait pas raison, si elle n'était pas incapable de continuer sa tâche, si elle ne perdait pas la vie entière de son fils en l'exposant à rester seul sur la terre, sans conseil, sans appui.

— Pourquoi prolonger nos souffrances? disait Gérard. Pourquoi différer cette résolution, si nous devons la prendre? Tout mariage offre quelque inconvénient. Au bout du compte, que peut-il nous arriver de pire? c'est que Noëlle appartienne à une famille de beaucoup inférieure à la mienne. D'abord, je ne le crois pas; il n'y a qu'à la voir, qu'à l'entendre parler, pour démentir cette supposition qui ne repose sur aucune donnée sérieuse... Quand même cela serait, personne ne le sait, et du reste, qui pourrait nous reprocher cette concession? Qui s'est occupé de nous pendant nos années de misère et de lutte? Qui donc aurait le droit de nous blâmer?

Serait-ce M. d'Hautecour?

« Dois-je le traiter comme un grand-père, lui qui n'a jamais voulu me regarder comme son petit-fils, qui ne s'est jamais demandé si j'étais mort ou vivant, qui ne nous a fait que du mal, qui nous a vus souffrir, sans le moindre sentiment de pitié ni de honte?... rien que l'indifférence, pour ne pas dire la haine.

La voix de Gérard s'élevait amère et stridente. A cet accent nouveau, sa mère tressaillit.

— Gérard! s'écria-t-elle, c'est le père de ton père.

— Non, reprit-il avec plus d'emportement, ce n'est pas son père puisqu'il l'a laissé mourir sans le revoir, puisqu'il ne vous a pas appelée sa fille! Je ne lui dois compte, ni de mon nom qu'il regrette de me voir porter, ni de ma vie qu'il a faite aussi misé-

rable qu'il a pu, ni de mes actions qu'il a perdu le droit de contrôler. Je ne suis pas son petit-fils; je suis votre enfant, et voilà tout; je n'ai que vous, vous n'avez que moi. Gardons-nous l'un à l'autre; et qu'importe le reste?

La colère de Gérard se termina par une nouvelle explosion de tendresse.

Mais Mme d'Hautecour s'était sentie atterrée en découvrant, dans l'âme de son fils, tant de ressentiments et de douleurs qu'elle n'avait pas soupçonnés.

Elle ne lui avait jamais parlé, que rarement et brièvement, du vieux M. d'Hautecour, ne voulant, ni altérer en lui le respect filial, ni lui donner des illusions sur le caractère de son aïeul. Du reste, Gérard évitait d'instinct ce sujet pénible; aussi, le croyait-elle résigné, indifférent ou inconscient, tandis qu'i amassait au fond de lui-même l'amertume et l'indignation.

Le malheur avait-il aigri le cœur de Gérard? En ferait-on un révolté à force de souffrance?

Ce n'était pas le moment de le reprendre, ni même de le raisonner.

Elle l'apaisa, lui prouva de ne les sacrifier, ni l'un ni l'autre, à des préjugés sans fondement, l'amena doucement à parler d'autre chose, et le renvoya calme et souriant, sous prétexte d'une commission urgente à faire dans un autre quartier.

Tandis qu'il s'en allait, actif et pressé, et que le grand air, le mouvement et le froid vif qui lui cingla la figure achevaient de le remettre, elle réfléchissait, anxieuse, avec cette tension d'esprit qui fait de la pensée le plus rude des labeurs.

C'est ainsi qu'elle médita tout le jour, cachant sa préoccupation dans un sourire, quand son fils était auprès d'elle.

La réponse aux deux lettres écrites la veille arriva dans la soirée.

Le notaire informait Mme d'Hautecour que la valeur, dont elle espérait le recouvrement, était irrévocablement perdue; l'agent de change, lui, l'avertissait que les actions qu'elle comptait vendre venaient de subir une baisse considérable; s'en défaire en ce moment serait folie.

Mais Mme d'Hautecour n'avait pas d'autres moyens de se procurer l'argent qui lui était nécessaire. Un emprunt lui avait toujours semblé la pire des extrémités. C'est en se résignant à tout souffrir, plutôt

que d'en venir là, qu'elle était arrivée à joindre les deux bouts.

Cela ne lui était plus possible à présent. Il avait fallu subvenir à l'éducation de Gérard, et son revenu ne pouvait y faire face.

Lambeaux par lambeaux, le maigre capital s'en était allé, et elle supputait, à quelques semaines près, le temps qu'il lui serait possible de subsister. Dix-huit mois, deux ans peut-être... et puis, ses dernières ressources seraient totalement épuisées. Que deviendrait son fils, et elle, si, d'ici là, Gérard n'avait pas trouvé un emploi lucratif, ou si le vieux M. d'Hautecour n'était pas mort ?

Elle souriait amèrement en elle-même.

Cette pensée lui inspira un mouvement involontaire d'espoir et de désir qui la fit rougir, comme d'une mauvaise action.

Il lui semblait que l'existence terne, égoïste, inutile de ce vieillard, dérobait des années de joie et de prospérité à la jeune vie de Gérard, et un sentiment haineux et violent s'éleva pour la première fois dans cette âme si douce.

Toute la nuit, Mme d'Hautecour resta les yeux grands ouverts, fixés dans l'obscurité, comptant et recomptant toujours pour arriver au même résultat, cherchant fébrilement le moyen de multiplier ses ressources, de tirer parti du dernier répit qui lui restait avant de se trouver face à face avec la misère, ou, du moins, de prolonger ce répit.

Réduire ses dépenses, cela n'était plus possible ; son imagination bâtissait des combinaisons folles que sa raison faisait aussitôt crouler ; des lueurs d'espoir apparaissaient, puis s'éteignaient de nouveau.

Elle avait la fièvre. L'insomnie qui fait paraître les heures longues, les souffrances intolérables, la solitude effrayante, agitait sa tête fatiguée, lui montrant tout plus désespéré, le terme fatal plus proche, les chances d'y échapper moins nombreuses.

Bien souvent déjà, ses nuits avaient été troublées par des angoisses pareilles, mais alors elle se sentait plus forte, elle se raisonnait, s'encourageait, et s'endormait avec une prière.

Cette fois rien ne calmait son esprit en ébullition. Les paroles de Gérard frappaient l'une après l'autre son oreille, et elle finit par se dire :

— C'est lui qui a raison. Je veux faire le mariage, et même le presser, car je n'en ai pas pour long-

temps, et Dieu sait ce que deviendrait mon pauvre enfant sans moi!

Dès le matin, elle appela Gérard, et le reçut avec une animation fébrile, dans laquelle il crut voir un renouveau de force et de santé.

— Elle est toute contente ; comme je lui ai fait du bien hier! se dit-il fier et joyeux.

— Je vais mieux, répondit-elle à ses tendres questions, mais il faut bien que je me soigne, puisqu'il s'agit d'entrer en campagne. Marier son fils, c'est la dernière victoire d'une mère; elle se repose après sur ses lauriers. Aie confiance, je suis un bon soldat. N'oublie pas que c'est aujourd'hui la veille de Noël et que Mme de Boutreuil t'a invité à son réveillon. Je voudrais bien t'accompagner, mais je suis raisonnable, et je tiens à être sur pied pour le jour de l'an.

« Va donc acheter le bouquet de fête de Noëlle, comme tous les ans.

XV

La mère arrangea elle-même la petite botte de roses de Nice choisie par Gérard; elle maniait avec amour les tiges délicates, et croyait découvrir dans les corolles tremblantes un monde de sentiments et d'espérance.

— Ils s'aimeront, se disait-elle, revoyant avec une mélancolie qui se faisait douce, les jours déjà lointains où le père de Gérard l'avait aimée, les enfantillages joyeux de leur première tendresse, les mille riens qui avaient marqué comme des événements, dans sa mémoire attendrie.

Ce bonheur, évanoui depuis tant d'années, elle allait le voir revivre et elle fut presque effrayée en sentant combien, depuis la veille, ce projet lui était devenu cher.

— Si ce mariage était impossible! pensa-t-elle avec terreur. Mais non; il est évident que Noëlle est la nièce de Mme de Boutreuil puisqu'elle l'appelle ma tante.

Du reste, Gérard ne s'engage en rien en contr

BCIU

nuant à voir nos plus anciens amis, comme il le fait depuis son enfance. Dès que je serai rétabli, j'approfondirai les choses.

Elle se coucha beaucoup plus calme, pendant que Gérard se rendait chez Mme de Boutreuil.

Sa vieille amie l'attendait avec impatience et fut enchantée de le trouver un peu gêné, un peu ému : l'embarras inusité avec lequel il offrit à Noëlle ses vœux et son bouquet ne témoignait plus de l'amitié franche et enfantine qui avait jusque-là régné entre eux.

Noëlle le comprit; mais ce changement, tout en lui causant un certain malaise, ne lui fit pas de peine.

Vaguement, elle sentit que quelque chose de nouveau entrait dans sa vie et s'en trouva heureuse.

Deux ou trois vieux amis de Mme de Boutreuil vinrent bientôt rejoindre Gérard. Mme d'Hautecour, seule, manquait à cette réunion annuelle, composée, depuis bien des années, des mêmes personnes.

La nuit était belle, pas froide, illuminée par un clair de lune superbe.

— Si nous allions à pied jusqu'à l'église? dit Noëlle. Le temps était si beau, la distance à parcourir si courte, qu'on se rendit à son désir.

La petite caravane s'achemina gaiement vers Saint-François-Xavier.

Jusque-là, Noëlle n'avait jamais vu revenir cette belle fête, qui était la sienne, sans se rappeler un jour de Noël déjà lointain, d'où datait pour elle la protection de Mme de Boutreuil et une nouvelle existence.

Ce soir-là, le passé disparaissait devant l'avenir triomphant et radieux.

Agenouillée à côté de Gérard, Noëlle se laissait aller au charme touchant de cette poétique cérémonie. Les cantiques, les lumières, le rite majestueux, les chants d'allégresse, formaient un ensemble à la fois solennel et joyeux qui s'alliait aux sentiments intimes de son âme.

En sortant de l'église, Mme de Boutreuil, un peu fatiguée, prit le bras d'un de ses vieux amis, et Gérard offrit le sien à Noëlle.

Ils s'en allèrent tous deux, côte à côte, sans se parler, mais devinant l'un chez l'autre, l'écho de leurs pensées. Ils se trouvaient très heureux sans bien savoir pourquoi.

Thomas, qui leur ouvrit la porte, leur jeta un re-

gard attendri et narquois qu'ils ne soupçonnèrent pas.

— Je me suis toujours dit que ça ferait un gentil ménage, se marmotta le vieux serviteur, en allant mettre la dernière main aux préparatifs du réveillon.

Puis, pour se bien exhorter à ne pas dire ce qu'il ignorait, il posa son doigt sur ses lèvres, en hochant la tête d'un air significatif, à la grande stupéfaction de Mlle Ismérie qui n'avait pas la clef de ce manège.

Le réveillon fut très gai; on se sépara fort tard, mais Noëlle resta encore longtemps éveillée.

Ses méditations furent probablement aussi reposantes que le sommeil, car elle se leva le lendemain plus en train, plus fraîche, plus jolie que jamais.

Sa mère adoptive l'embrassa avec un redoublement de tendresse.

Leurs regards se rencontrèrent et se comprirent sans doute, car la jeune fille se cacha toute rougissante dans les bras de Mme de Boutreuil.

— Oh ! maman, chère maman ! murmurait-elle tout attendrie, répétant d'instinct cette douce appellation qu'elle hasardait dans les jours de grande tendresse

— Qu'as-tu, ma chérie ?

— Rien ; vous êtes bonne, je suis heureuse.

Mme de Boutreuil tressaillit de joie en disant : C'est bien son bonheur que je fais ! Elle l'embrassa encore. Le bruit d'une porte qui s'ouvrait interrompit leurs confidences.

Mlle Ismérie apportait le courrier de madame.

— J'ai les yeux fatigués; tiens, lis, dit Mme de Boutreuil, jetant de côté les journaux, et tendant à Noëlle la lettre qu'on venait de lui remettre.

Un léger pli se forma sur le front de la jeune fille qui considérait l'écriture et le timbre.

— C'est de Mme Dambry.

— Ah ! une lettre de jour de l'an !

Les premières phrases ne contenaient en effet que le formulaire banal que répètent docilement, à la fin de l'année, toutes les bouches et toutes les plumes de France.

En tournant la feuille, Noëlle rougit soudain. Le refrain annuel terminé, Mme Dambry écrivait :

« Enfin nous allons nous revoir. Je veux mettre mon Benjamin à Stanislas, mais je n'ai pas le courage de me séparer entièrement de lui. Je passerai donc désormais la plus grande partie de l'année à

Paris où mes filles pourront terminer leurs études et trouver les distractions de leur âge. Vous savez combien il m'en coûte de renoncer à ma chère solitude ; mais je dois penser à mes enfants avant tout, et l'idée de me rapprocher de Marguerite est pour beaucoup dans cette décision. Je vous retrouverai aussi, chère cousine, et vous pouvez penser avec quel plaisir... etc. »

Noëlle resta atterrée : Mme Dambry avait toujours été sa bête noire.

La perspective de se trouver à sa portée, de la rencontrer sans cesse sur son chemin, d'avoir avec elle de fréquentes relations, la faisait frémir, comme devant un danger inconnu.

— Singulière idée ! s'écria Mme de Boutreuil, vivement contrariée. Mais ce qui est dit n'est pas fait ; on ne rompt pas si vite avec les mille liens qui attachent à un chez-soi où on a passé sa vie.

Mme Dambry exécuta cependant son programme, et plus rapidement qu'on n'aurait pu s'y attendre. Dans les premières semaines de janvier, elle arriva chez Mme de Boutreuil, à l'improviste, comme la première fois, et flanquée des deux jumelles.

Gérard était là. Ses visites devenaient de plus en plus fréquentes et chacune d'elles laissait au cœur de Mme de Boutreuil un espoir croissant et, dans celui de Noëlle, un bonheur confus et un trouble profond.

Il ne reconnut pas Mme Dambry, mais ressentit la gêne qu'apportait sa présence. Pour cette raison peut-être elle lui déplut souverainement.

Elle était douée d'ailleurs d'une voix jadis haute et claire, à présent aiguë et perçante, qui impressionnait d'une façon désagréable les oreilles délicates ; et les démonstrations affectueuses qu'elle prodiguait et qui contrastaient avec une grande sécheresse naturelle, ne la rendaient pas sympathique.

Au bout d'un moment, Gérard se leva et sortit.

— Quel est ce jeune homme ? demanda Mme Dambry après son départ.

— Le fils de mon amie Mme d'Hautecour.

— Comment ! c'est le petit d'Hautecour que j'avais vu chez vous tout enfant ? Il y a plus de vingt ans, il est vrai. Mon Dieu ! que cela nous fait vieilles ! J'ai beaucoup connu les d'Hautecour autrefois.

— Vraiment ! remarqua avec négligence Mme de

Boutreuil qui ne tenait pas à attirer sur Gérard l'attention de sa trop perspicace amie.

— Mais oui, c'est singulier comme on se retrouve ; mon mari était très lié avec les d'Hautecour qui sont Lorrains. Je vois encore de temps à autre le vieux marquis d'Hautecour chez ma belle-sœur.

« Ils sont voisins de campagne. Le château d'Hautecour est superbe, entouré d'une propriété immense. J'y suis allée avec ma belle-sœur. Quoique le marquis soit très sauvage, il nous accueille à merveille, à cause de nos anciennes relations. C'est un homme charmant ; mais il est infirme, très âgé du reste.

Mme Dambry s'arrêta un instant comme pour réfléchir.

Mme de Boutreuil tisonnait silencieusement, craignant, en interrompant cette conversation, de faire remarquer combien elle lui était désagréable.

Quoiqu'il lui fût pénible d'entendre le nom de Gérard sortir de la bouche de Mme Dambry, Noëlle écoutait avec intérêt. Rien de ce qui touchait son ami ne pouvait lui rester indifférent.

Mme Dambry continua :

— C'est ce jeune homme qui est le seul héritier de cette immense fortune, mais son grand-père ne le voit pas. On m'a raconté l'histoire : une folie de son père, un mariage mal assorti, une brouille. C'est fort triste pour le vieux M. d'Hautecour et il est bien dur d'abandonner ainsi un vieillard à une complète solitude ; il est résigné, le pauvre homme ; il ne se plaint jamais.

— Il a raison, repartit vivement Mme de Boutreuil, habituée dès longtemps à réfuter les jugements superficiels des gens qui s'occupent d'affaires de famille qui leur sont absolument inconnues, et se hâtent de se prononcer en faveur du plus riche ou du plus fort. Mme d'Hautecour est une femme admirable, et son beau-père l'a traitée avec autant d'injustice que de dureté.

— Je ne connais pas les choses à fond ; je suis enchantée de savoir qu'on a exagéré les torts de cette pauvre femme, quoiqu'une mésalliance soit toujours, à mon avis, une chose irréparable et malheureuse. Mais il faut plaindre une veuve restée si jeune avec la charge d'un enfant. C'est une rude tâche, quand il s'agit d'un garçon... j'en sais quelque chose.

— Et votre grand Joseph, que devient-il ? demanda Mme de Boutreuil avec intérêt.

Tandis que Mme Dambry énumérait longuement les infortunes de Joseph, les injustices dont il était victime, Noëlle se répétait ces mots qui avaient résonné jusqu'au fond de son cœur : « une mésalliance est toujours une chose malheureuse et irréparable ».

Dans la naïveté de son premier bonheur, elle n'avait pas songé à la distance qui la séparait de Gérard, distance effacée à ses yeux par leur longue intimité, leur affection, presque fraternelle, à présent. Les chagrins de Mme d'Hautecour lui revenaient à la mémoire, mais cet exemple la rassurait en même temps.

Ne fallait-il pas les préjugés d'un autre âge, l'égoïsme incroyable du vieux M. d'Hautecour, pour repousser cette noble femme que toute famille aurait pu être fière de compter parmi ses membres ?

Et qu'importait, après tout, à Gérard l'approbation de ce vieillard sans cœur qui avait voulu rester pour lui un étranger ? Pourquoi se fier d'ailleurs à ce que disait Mme Dambry, dont Noëlle connaissait la malveillance ?

La conversation des jumelles acheva de dissiper forcément les réflexions pénibles.

Le temps était loin où les deux sœurs, alors tout enfants, se ressemblaient au point que les étrangers ne pouvaient les distinguer l'une de l'autre. Un contraste, aussi complet que possible, existait maintenant entre elles. Mathilde était restée petite, maigre, maladive. Son visage pointu avait une vague analogie avec le profil de la fouine. Son teint plombé, ses cheveux brunis ne rappelaient plus la petite fille blonde et fraîche qu'elle était autrefois.

Mimi, elle, avait gardé son éclat, ses boucles dorées, son rire enfantin. Elle était grande, trop grande peut-être, élancée, les traits réguliers, l'air bien portant, la physionomie douce. On la trouvait très jolie, et cependant, il lui manquait quelque chose : ce quelque chose d'indéfinissable qui distingue le cygne de l'oie ; cette grâce native qui réside on ne sait en quel charme, dont on reconnaît l'absence ou la présence, sans pouvoir dire ce qui l'ôte ou la donne, et que rien ne remplace.

Ses grands yeux bleus manquaient d'expression, sa gaieté était un peu uniforme, sa douceur un peu

moutonnière, mais la bonté qu'on sentait en elle la rendait attrayante. Son sourire, qui ressemblait à celui de Marguerite, acheva de lui gagner la facile sympathie de Noëlle.

Toutes deux causèrent amicalement, malgré le malaise qu'elles éprouvaient toujours l'une vis-à-vis de l'autre, et que la présence de Mathilde ne cessait d'entretenir. La filleule de Mme de Boutreuil fit cependant beaucoup de frais, mais l'aigreur de son caractère se faisait jour sous ses efforts d'amabilité.

La visite fut assez courte.

Mme Dambry s'en excusa, alléguant les courses innombrables que nécessitait pour elle la recherche d'un appartement.

Elle prit très affectueusement congé de sa cousine, fut gracieuse pour Noëlle, et daigna adresser quelques paroles à Mlle Ismérie qui la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier.

— Vous voilà, ma bonne Ismérie, toujours à votre poste ?... Vous allez bien ?

— Madame est trop bonne. Je me fais vieille... Madame est en bonne santé, ainsi que ces demoiselles ?

— Merci... un peu fatiguées de nos courses, mais c'est Mme de Boutreuil que je trouve changée ! J'en suis effrayée.

— L'âge est là ! dit Mlle Ismérie en hochant la tête avec importance. Et puis, madame se surmène. Il faut s'occuper de mademoiselle, recevoir, aller dans le monde et encore se faire du souci. Ce n'est pas raisonnable.

— Non, assurément ; mais ma cousine est si bonne !

— Trop bonne.

— Je la raisonnerai : il est bien heureux que je puisse me rapprocher d'elle. A son âge, la famille est une chose nécessaire.

— Bien nécessaire ! soupira Mlle Ismérie, se séparant de Mme Dambry avec force révérences.

Chacune sentait vaguement qu'elle avait une alliée.

Mme Dambry trouva l'appartement de ses rêves, avenue Lamotte-Piquet, presque en face de l'hôtel de Boutreuil.

Peu à peu, Noëlle dut s'accoutumer à ses fréquentes visites, et l'habitude commençait à les lui rendre moins pénibles.

Mme de Boutreuil, elle aussi, acceptait maintenant volontiers cette intimité qui lui rappelait sa jeunesse, et où elle ne voyait plus de danger pour Noëlle.

Mme Dambry avait été parfaitement discrète, et le meilleur moyen pour qu'elle continuât, était de ne pas la mécontenter. Il n'y avait d'ailleurs aucun prétexte pour l'écarter.

Mimi et Noëlle s'aimaient bien; la société de Mme Dambry, une fois acceptée, distrayait Mme de Boutreuil.

Une chose cependant restait insupportable à la mère et à la fille adoptive; c'étaient les rencontres des d'Hautecour avec la famille Dambry; elles se renouvelaient si souvent, qu'on aurait pu croire Mme Dambry exactement informée des habitudes de Gérard et de sa mère.

— Il vaudrait mieux attendre, pour conclure ce mariage, que Mme Dambry ne fût pas si près de nous, se disait Mme de Boutreuil qui, malgré ses raisonnements optimistes, sentait toujours un danger de ce côté-là.

Mme d'Hautecour, elle aussi, se donnait des prétextes pour temporiser. Elle craignait, en interrogeant trop franchement son amie, de blesser une juste susceptibilité.

Peut-être aussi, de plus en plus inquiète de l'avenir de Gérard, avait-elle peur de voir surgir des obstacles à ce qui lui paraissait la seule chance de bonheur de son fils.

A mesure que son désir de voir s'accomplir cette union augmentait, elle se persuadait que la réponse de Mme de Boutreuil, touchant la naissance de Noëlle, serait satisfaisante, et que, tout en commandant à Gérard la prudence, l'indifférence, elle ne songeait pas, dans son égoïsme maternel, qu'elle risquait de troubler, plus que celui de Gérard, le cœur aimant de Noëlle.

D'une nature aussi volontaire et ardente que celle de Gérard était douce et faible, moins expérimentée et par conséquent plus absolue que lui, ayant encore dans l'âme la confiance naïve de l'enfant et déjà le dévouement passionné de la femme; avec cette spontanéité, cette candeur, cet abandon qui l'avait jetée jadis dans les bras de Mme de Boutreuil, Noëlle avait donné sans hésitation toute sa tendresse, toute sa vie à son ami d'enfance, ne

doutant pas qu'il ne l'aimât comme elle l'aimait, que son silence ne fût, comme le sien, une réserve timide, et que nul obstacle ne pût les séparer.

Et, si elle se fût confiée, et qu'on lui eût demandé sur quelle parole, sur quel acte de Gérard elle fondait sa certitude, elle aurait répondu sans se troubler : Je ne sais pas ; si sûre de son propre cœur qu'elle ne pouvait suspecter un instant celui de son ami.

Lui, cependant, apportait dans ces sentiments nouveaux la mollesse, la docilité qui faisaient le fond de sa nature, et que l'amour filial seul avait chassés un moment. La perspective de vivre désormais entouré de plus de tendresse, délivré de tout souci, lui semblait radieuse et il se laissait aller à ce beau rêve, comptant sur sa mère et sur les circonstances pour le transformer en réalité.

Il avait, pour son amie d'enfance, une affection calme, douce, mesurée, qui suffisait à tous les besoins de son cœur et se traduisait par mille attentions délicates.

Elle aimait beaucoup les fleurs et il lui en donnait souvent. Il l'avait toujours fait, mais à présent, aux yeux de Noëlle comme aux siens, ces témoignages d'amitié prenaient une signification nouvelle.

— Un vrai bouquet de fiancée ! dit Mme Dambry, trouvant un matin Noëlle occupée à arranger, dans une corbeille de vieux Sèvres, une gerbe de lilas blancs.

La rougeur de la jeune fille prouva la justesse de cette réflexion.

— De qui ces fleurs peuvent-elles bien venir ? se demanda Mme Dambry.

Et, comme il lui paraissait important de le savoir, elle feignit de ne pas s'en soucier, se garda de questionner Mme de Boutreuil ou Noëlle ; seulement, en se retirant, elle dit négligemment à Ismérie qui la reconduisait :

— Savez-vous chez quel fleuriste Mme de Boutreuil a trouvé ces beaux lilas ? c'est demain la fête de Mimi et je voudrais un bouquet semblable.

— Je n'en sais rien, répondit Ismérie, de l'air pincé d'un domestique auquel on refuse les confidences qui lui sont dues ; c'est M. d'Hautecour qui a apporté ces fleurs.

— Gérard ! comment ne l'avais-je pas deviné, se dit Mme Dambry en s'en allant, songeuse. C'est

cela... l'ami d'enfance !... l'éternel roman du jeune homme pauvre !... La dot de Noëlle est, j'en suis sûre, plus grosse que celle de mes filles ! et il n'a pas un sou, ce Gérard, du moins tant que son grand-père vivra. Mais après ! Et l'attente ne sera pas longue. Mme de Boutreuil sait bien ce qu'elle fait. La fille du père Dreck, mariée à un d'Hautecour !

Rien ne pouvait être plus désagréable à Mme Dambry que cette idée.

Le mot de mariage sonne toujours mal aux oreilles d'une mère quand il s'agit d'une autre que de ses filles. Si elles ne sont pas mariées, il lui semble qu'on leur dérobe une chance d'avenir; si elles le sont, il y a encore à redouter qu'une autre ait trouvé mieux.

Dans l'espèce, la chose se compliquait d'une question d'intérêt. Une fois le contrat de Noëlle signé, Mme de Boutreuil ne pourrait pas se dédire et sa fortune était irrévocablement assurée à sa fille adoptive ou aux enfants de celle-ci, au cas où la funèbre prédiction du docteur Bauer viendrait à se réaliser.

Mme Dambry se sentit aussitôt résolue à tenter un effort désespéré pour arracher à sa rivale cette victoire suprême.

Le choix, que Mme de Boutreuil avait fait de Gérard, achevait de l'exaspérer.

— Gérard, le dernier des d'Hautecour ! l'héritier de ce château, de cette fortune ! Un des plus beaux partis que puisse rêver une jeune fille riche ! Car le vieux marquis n'en a pas pour longtemps, et au reste il désarmerait peut-être si son petit-fils faisait un mariage convenable, et si on lui présentait la chose avec un peu de diplomatie !

« J'avais déjà arrangé tout cela quand je pensais à Gérard pour Mimi. Il s'agit bien de ma fille, à présent ! Place à la petite Dreck !

« Je serais curieuse de savoir si Mme d'Hautecour connaît son origine. Elle a dû s'en informer auprès de ma cousine; mais elle passe par-dessus tout à cause de l'argent. Du reste, ce n'est pas à elle à se montrer difficile... pourtant il y aurait moyen de lui faire comprendre... Mais il ne faut pas que cela vienne de moi... tout l'effet serait détruit !

Sauf quelques réticences habiles, quelques mots vaguement inquiétants jetés au hasard, Mme Dambry ne laissa donc rien échapper sur ce qui touchait

Noëlle devant la mère de Gérard. Celle-ci du reste ne la questionnait pas, n'attendant que de Mme de Boutreuil une explication assez difficile à demander.

Il était rare de trouver Mme de Boutreuil seule au logis.

Et puis, la santé de la vieille dame déclinait rapidement; à la suite d'une petite attaque de paralysie à peine caractérisée, son oreille devenait de plus en plus dure; son esprit si vif s'alourdissait, sans toutefois perdre de sa précision.

Malgré cet affaiblissement, peut-être même à cause de cela, jamais l'excellente femme n'avait été si entourée. C'étaient des arrière-petits-neveux inconnus dont les sentiments de famille se réveillaient soudain avec une force irrésistible ; des parents, brouillés depuis vingt ans, avides de réconciliation; des petits-fils d'amis, impatients de renouer les relations d'autrefois; des jeunes filles qui ne pouvaient se passer de Noëlle, et demandaient la permission de se faire accompagner par leurs grands frères ; des jeunes gens à peine sortis des bancs du collège, et comprenant déjà combien une belle dot s'associe heureusement à une brillante carrière; d'autres plus expérimentés et pour lesquels l'hôtel de Boutreuil semblait le port le plus désirable à atteindre après une navigation orageuse; des hommes mûrs, persuadés qu'une femme charmante et riche est la plus douce des retraites; sans oublier les vulgaires coureurs de dot.

Les mères n'étaient pas aussi scrupuleusement difficiles que Mme d'Hautecour et s'inquiétaient fort peu que Mme de Boutreuil fût la mère, la tante ou la bienfaitrice de Noëlle, pourvu que cela ne fît pas de différence par devant notaire.

Mme de Boutreuil et sa fille laissaient bénévolement s'agiter autour d'elles ce tourbillon, ne voulant même pas soupçonner des convoitises ou des rivalités qu'elles savaient si inutiles.

Tout ce mouvement, qui s'accentuait chaque jour davantage, finit pourtant par lasser leur force, sinon leur patience; et leur bonheur intime était trop grand pour qu'elles ne désirassent pas en jouir à l'abri des importuns.

Dans les premiers jours de juin, Mme de Boutreuil se décida à partir pour Trouville.

Un plus lointain déplacement lui aurait été une fatigue, et il lui semblait du reste préférable de ne

pas s'éloigner trop de Gérard, au point où en étaient les choses.

— J'ai loué la maison où nous avions passé une saison ensemble il y a bien des années, dit-elle à Mme d'Hautecour. Pourquoi n'y pas reprendre, pendant quelques semaines, notre bonne vie d'autrefois ?... L'air de la mer achèvera de vous rétablir : je vous enlève !

Mme d'Hautecour ne se fit pas beaucoup prier. La perspective d'un peu de repos hors de Paris la tentait, et cette intimité leur offrirait, pensait-elle, l'occasion depuis si longtemps attendue, de parler à cœur ouvert.

— Et les occupations de Gérard ? objecta-t-elle faiblement.

On convint que Gérard resterait seul à Paris, et viendrait chaque samedi soir à Trouville pour y passer la journée du dimanche.

Mme d'Hautecour était chez Mme de Boutreuil, terminant avec elle les derniers arrangements relatifs à leur départ, quand Mme Dambry vint prendre congé de sa cousine.

— J'espère bien ne pas vous dire au revoir jusqu'à l'hiver prochain, ma chère Mathilde. Vous viendrez nous voir à Lagny cet été ?

— Je ne suis plus guère d'âge à faire des projets, quelque séduisants qu'ils me paraissent, répondit Mme de Boutreuil. J'ai conservé un souvenir charmant de votre maison hospitalière et de votre beau pays.

— Oui, le site est pittoresque; l'air est bon surtout. Lorsqu'on y est habitué, on a peine à respirer ici. Mes filles ont bien besoin de retrouver le climat natal ! Mimi est toute pâle.

— C'est peut-être la croissance.

— Croyez-vous ? elle a dix-sept ans.

— Noëlle, qui en a dix-huit, grandit encore.

— Oh ! Noëlle, c'est différent. Sa croissance est retardée; elle sera beaucoup plus grande qu'elle n'est. Il n'y a qu'à regarder ses pieds et ses mains : ils sont deux fois de la taille de ceux de Mimi.

Mme de Boutreuil rougit violemment. Les pieds et les mains de Noëlle, seule disgrâce de cet être charmant, avaient toujours fait le désespoir de la mère adoptive.

— A moins que ce ne soit un signe de race, con-

tinua Mme Dambry à voix presque basse, ne semblant s'adresser qu'à Mme d'Hautecour, mais de façon à être entendue de Noëlle. C'est dommage, elle est si jolie !

Ce coup frappa la jeune fille droit au cœur.

Elle comprit d'emblée l'inimitié de Mme Dambry et tout ce qu'elle avait à en craindre.

Il lui fallait lutter contre une ennemie cachée et d'autant plus dangereuse ; lutter avec des armes secrètes, dont elle ignorait le maniement ; lutter sans secours, car son orgueil lui défendait de se plaindre de ses blessures, et même de les laisser voir.

Elle regarda Mme Dambry.

Jamais la figure de celle-ci n'avait eu d'expression plus bienveillante, jamais sa voix ne s'était faite plus affectueuse, pendant qu'elle s'enquérait des projets d'été de Mme de Boutreuil et de son amie, de leur installation à Trouville, du temps qu'elles devaient y passer, avec une sollicitude banale, exclusive à la fois de l'indifférence et de la curiosité.

— Je ne veux pas prolonger ma visite, ce serait indiscret la veille d'un départ, dit-elle en se levant au moment où Mme d'Hautecour se retirait.

Noëlle éprouva, en les voyant partir ensemble, une terreur impuissante.

Il est plus difficile d'éviter, sans en avoir l'air, un de ces petits écueils mondains sur lesquels sombre parfois le bonheur de toute une vie, que d'échapper à un véritable naufrage.

Le fait si simple, en apparence, de deux amies de Mme de Boutreuil descendant en même temps l'escalier de son hôtel, sembla à la jeune fille un terrible danger, contre lequel il lui était impossible de se défendre. Pour la première fois, un doute cruel se dressa entre elle et l'avenir qu'elle avait vu si radieux.

Ce pressentiment la remplit d'une terreur irraisonnée.

Elle se rappela les pièges qui lui avaient été tendus, et que, dans sa naïveté, elle n'avait pas devinés, même après y être tombée ; les allusions à son passé, à sa famille, à sa place chez Mme de Boutreuil, si obscures, si légèrement indiquées, qu'elle avait cru se tromper en les remarquant ; la manière habile dont Mme Dambry avait, un jour, fait ressortir son ignorance devant Gérard, en la priant d'écrire une lettre, en soulignant par sa manière affectée de les

excuser — deux ou trois fautes de français ou d'orthographe.

Noëlle cacha dans ses mains son visage baigné de larmes, des larmes de cerf, forcé par la meute, et qui, sachant la lutte impossible, se résigne à succomber.

XVI

Une fois sortie de l'hôtel, Mme d'Hautecour se disposait à quitter Mme Dambry, quand celle-ci lui dit à brûle-pourpoint :

— Je ne savais pas que vous alliez à Trouville avec ma cousine. Lorsque vous en reviendrez, je serai partie pour la Lorraine et, avant de retourner à Lagny, j'aurais eu quelque chose à vous dire. Nous sommes à deux pas de chez moi; voulez-vous m'y accompagner ?

Mme d'Hautecour, qui éprouvait une impression presque analogue à celle ressentie tout à l'heure par Noëlle, allait s'excuser.

— Il s'agit des intérêts de Monsieur votre fils, ajouta Mme Dambry.

Avec ces mots, on aurait fait aller la mère de Gérard au bout du monde.

— Je vous suis, dit-elle.

Les deux femmes franchirent en silence le court espace qui les séparait du logement de Mme Dambry.

C'était un appartement meublé, situé au premier étage d'une assez belle maison, décoré avec le luxe froid, banal, impersonnel, des demeures de hasard, qui ne révèlent en rien les goûts, l'âge ni la classe de leurs habitants, et se bornent à laisser deviner le prix qu'ils peuvent mettre à leur loyer.

Le mobilier était d'une élégance mesquine et criarde.

La vie, le sentiment du *home*, qui peuvent rendre attrayant le plus modeste intérieur, faisaient défaut à ce logis de passage.

Mme d'Hautecour s'assit sur le canapé de velours rouge, dans le salon blanc et or, et attendit, non sans appréhension, persuadée que ce qu'on allait lui dire se rapportait à Noëlle.

Il n'en fut rien.

— Vous allez me trouver bien indiscrète, dit Mme Dambry d'un ton sérieux, plus naturel et moins désagréable dans sa bouche que les protestations affectées ou les lieux communs qui détonnaient avec son esprit froid et pratique. Vous vous choquerez peut-être de me voir occupée de choses qui vous concernent. Ma vieille expérience m'a appris qu'on va au-devant de semblables appréciations lorsqu'on cherche à rendre un service. Cependant je me risque, car je croirais vous faire du tort en ne vous avertissant pas. J'espère que vous comprendrez assez mes intentions pour ne pas m'en vouloir, même si j'évoque des souvenirs pénibles; j'espère que les anciennes relations de nos deux familles s'excuseront d'entrer ainsi de force dans votre intimité.

— Vous avez dit, chère madame, qu'il s'agissait de mon fils ; ce mot suffit pour que, d'avance, je vous sois reconnaissante.

— Je le savais, et c'est ce qui m'encourage. Je dirai aussi que ses qualités, l'affection qu'il a pour vous, tout ce que j'ai vu et entendu de lui, a augmenté encore l'intérêt que m'inspire le fils d'un des meilleurs amis de mon mari, et le désir que j'éprouve de le voir à la place dont il est digne.

Mme d'Hautecour tressaillit légèrement.

— Je ne vous comprends pas.

— Sa place, continua Mme Dambry, sans se troubler, serait, évidemment, dans ce beau château d'Hautecour où ont vécu tous ses ancêtres, dans ce vieil hôtel que son grand-père habite tout près d'ici. Je sais qu'il en est privé par une suite de circonstances regrettables, malgré ses droits, malgré les secrètes inclinations de son aïeul, qui, bien des fois, j'en suis sûre, a souffert de ne pas avoir auprès de lui son petit-fils, le seul représentant de son nom.

— Pourquoi ne l'y a-t-il pas appelé? répliqua Mme d'Hautecour d'une voix sourde.

— Pourquoi? parce qu'un premier pas fait dans une mauvaise voie engage toujours à y persévérer, parce qu'il est presque impossible à un aïeul de reconnaître ses torts; à un vieillard de renoncer aux préjugés et aux principes arbitraires qui ont réglé sa vie; à un homme d'un caractère aussi altier, aussi vindicatif que M. d'Hautecour, d'oublier ses griefs plus ou moins fondés, ses rancunes, même absurdes; enfin, et surtout, parce qu'il ne manque

jamais auprès d'un vieillard riche, de gens méchants et cupides pour entretenir ses colères, exploiter les brouilles et faire tourner à leur profit l'éloignement des héritiers légitimes; et qu'il manque toujours d'amis assez dévoués, pour s'entremettre, adoucir les esprits, rapprocher l'un de l'autre ceux que séparent des malentendus ou des difficultés... au risque d'être eux-mêmes accablés de reproches par les deux parties qu'ils ont voulu également servir.

— Je ne crois pas, reprit un peu amèrement Mme d'Hautecour, que mon beau-père ait jamais eu besoin d'être influencé contre nous ; c'est bien de lui-même, et en pleine connaissance de cause, qu'il a agi.

— Oui, mais il y a de cela vingt-cinq ans, et vingt-cinq ans suffisent à éteindre bien des colères. Les chagrins adoucissent le cœur ; l'âge, les infirmités rendent la solitude pesante.

« J'ai vu assez votre beau-père pour connaître, non ce qu'il a été jadis, mais ce qu'il est à présent : eh bien ! je vous assure qu'il serait heureux d'ouvrir les bras à un petit-fils comme le sien.

— Que ne le fait-il alors? cela ne dépend que de lui

— De ses habitudes, de son entourage, de l'occasion surtout, plus que de lui. Si vous saviez les filets dont on l'enveloppe !

— Oui, je sais : une nièce très intéressée qui est presque toujours auprès de lui; mais on ne peut déshériter son petit-fils.

— Je vous demande pardon; il y a pour cela un moyen très simple.

— Qui est?

— De ne pas laisser d'héritage. J'ai toujours soupçonné, et je connais à présent par le menu les manœuvres par lesquelles on dépouille d'avance votre fils.

« Ce sont des capitaux qu'on s'assure peu à peu sous la forme de prêts, de dépôts, de dons de la main à la main, de billets qu'on fait signer au vieux marquis. Heureusement pour vous, la plus grande partie de sa fortune consiste en propriétés. Cela, c'est plus difficile à faire disparaître. On vient cependant d'y aviser. J'ai appris ce matin que Hautecour allait être mis en vente.

— Vendre Hautecour! s'écria la mère de Gérard, perdant soudain la calme indifférence qu'elle affec-

dit jusque-là, pour ne fournir à cette étrangère aucun sujet de s'ingérer dans sa confiance.

Mais l'idée de la vente d'Hautecour la bouleversait.

Ce château princier, cette splendide terre de famille où son mari était né, dont il lui parlait sans cesse, où elle rêvait de voir retourner son fils, passerait en des mains étrangères !

— Oui, vendre Hautecour! répéta Mme Dambry satisfaite de l'effet produit.

« Une fois les champs, les bois, le château, convertis en argent, le vol légal sera vite complété ; et on pousse les choses, vu l'âge avancé de M. d'Hautecour.

— Et il consent! il ose!... il ira jusque-là ?

— Non sans répugnance ; car, ne croyez pas que le but de toutes ces manœuvres échappe à votre beau-père. Il se rend très bien compte de ce qu'on veut de lui, seulement, sa volonté affaiblie ne peut seule résister aux influences exercées par son entourage, et il faut que vous veniez à son secours, si vous voulez sauver l'avenir de votre fils.

— Moi! moi qu'il a toujours repoussée, reniée ?

— Vous-même. Son âge, son titre paternel, les intérêts de Gérard, vous permettent d'oublier tout, et il est temps, grand temps d'arrêter les dilapidations... et aussi d'entourer la vieillesse du seul parent qui reste à votre fils.

Mme d'Hautecour fronça le sourcil. Elle ne reconnaissait pas à Mme Dambry le droit de la conseiller. Celle-ci s'en aperçut.

— Je ne donne aucune appréciation personnelle, dit-elle doucement, j'ai voulu seulement vous avertir. Personne autre ne l'aurait fait.

« J'ai quinze ans de plus que vous, et qui connaît mieux que moi les sollicitudes d'une mère, d'une veuve ? Ne vous froissez donc pas, si une vieille amie de votre famille désire un rapprochement nécessaire et se met à votre disposition pour y contribuer.

Le regard de Mme Dambry semblait si franc, ses intentions serviables étaient si évidemment dégagées de tout intérêt, que Mme d'Hautecour se repentit de sa susceptibilité méfiante et la remercia cordialement.

— Me permettez-vous d'essayer une réconciliation, comme de moi-même ? dit Mme Dambry ; je connais assez M. d'Hautecour pour avoir mon franc parler avec lui. Je l'ai vu plusieurs fois cet hiver ;

mais il me faliait le temps de sonder ses dispositions... et la nièce était d'ailleurs trop près. Je vais le retrouver à la campagne; il y sera seul pendant quelques semaines, et j'en profiterai pour lui faire entendre raison, lui fournir une occasion qu'il attend peut-être. Voulez-vous me confier cette mission ? Je ne vois guère que moi qui puisse la remplir; c'est pourquoi je me propose. Soyez sûre que votre juste fierté sera ménagée, et que l'échec, si échec il y a, ne retombera que sur moi seule.

— Mais comment ai-je mérité...

— Oh! je ne travaille pas uniquement pour vous, je suis, de tout temps, attachée à votre famille. J'aime M. d'Hautecour qui a toujours été très bon pour moi, pour mes enfants, surtout pour Mimi dont il raffole, et je ne voudrais pas le voir mourir abandonné, sans un enfant pour lui fermer les yeux.

Mme d'Hautecour n'hésita pas à accepter cette offre généreuse, faite avec tant de délicatesse, et qui, d'ailleurs, ne l'engageait à rien. Mme de Boutreuil lui avait toujours parlé de sa cousine comme d'une femme supérieure, et le rayon d'intelligence qui animait la figure de Mme Dambry, tandis qu'elle parlait, éclairait et adoucissait singulièrement ses traits rigides.

— C'est une excellente personne, se dit Mme d'Hautecour, songeuse.

— D'ici quinze jours je serai en Lorraine, conclut Mme Dambry, et j'agirai le plus vite possible; je vous écrirai. Voulez-vous me donner votre adresse bien exacte à Trouville ?

— La même que celle de Mme de Boutreuil; nous logerons ensemble.

— Cela me fait bien plaisir pour ma cousine; elle a besoin d'amitié et de distraction, malgré les soins admirables de sa charmante Noëlle. C'est un vrai trésor que cette jeune fille! qui aurait pu le croire quand Mme de Boutreuil l'a prise ?

— Vous connaissiez Noëlle avant qu'elle fût chez Mme de Boutreuil ? ne put s'empêcher de dire la mère de Gérard oubliant un instant sa réserve habituelle.

— Si je la connaissais! mais le l'ai vue naître, la chère petite!

— Elle est un peu parente de Mme de Boutreuil ? demanda anxieusement Mme d'Hautecour.

— Parente de Mme de Boutreuil! Ah! vous ne

savez donc pas... Mon Dieu, ce que nous avons de mieux à faire dans l'intérêt de la pauvre enfant, c'est de la considérer comme telle, et, quant à moi, j'aime trop ma cousine, et même cette petite, pour ne pas m'efforcer de le faire.

« Et puis, elle est vraiment attachée à Mme de Boutreuil comme à une mère. Elle n'est pas ingrate; c'est déjà quelque chose dans sa situation.

Mme d'Hautecour n'insista pas; cette discrétion affectée ne la satisfit guère, mais elle se dit :

— Une petite jalousie... à cause de ses filles, qu'elle réprime de son mieux, jusqu'à faire l'éloge de Noëlle; pourtant elle ne l'aime pas, c'est facile à voir, et s'il y avait quelque chose de grave à en dire, elle n'aurait pu s'empêcher de le laisser échapper.

XVII

C'est avec une joie enfantine que, le dimanche suivant, Noëlle et Gérard parcoururent ensemble le théâtre de leurs jeux d'autrefois. Ils trouvèrent la maison beaucoup plus modeste, le jardin beaucoup plus resserré, la ville beaucoup plus petite qu'ils ne les jugeaient alors.

La mer seule leur semblait plus immense; ils en saisissaient mieux la splendeur imposante et ne pouvaient se lasser de suivre des yeux les vagues qui, l'une après l'autre, se brisaient à leurs pieds.

La chaleur était torride et le sable brûlant.

Mme de Boutreuil et Mme d'Hautecour, se sentant fatiguées, s'assirent côte à côte sous un grand parapluie japonais installé sur le petit perron qui dominait le jardin

Il n'était ni beau, ni vaste, ce jardin. Au milieu, une petite pelouse; tout autour, une grande allée circulaire bordée de vieux marronniers. Au fond, une tonnelle qui occupait un coin; une petite fontaine en occupait un autre. Près de la maison, une haie de fuchsias et un buisson de roses de Bengale. Des lierres touffus habillaient le vieux mur de cloture; le tout ne tenait pas un arpent, mais suffisait à des Parisiens pour respirer à l'aise.

Malgre tout le luxe qui les entourait, Mme de Boutreuil et Noëlle n'avaient pas de jardin à Paris et n'étaient pas blasées sur le plaisir de fouler un sol qui leur appartint, même temporairement. Le petit enclos de Trouville faisait leurs délices et les fleurs maigres, plantées à la hâte, qui s'y ouvraient péniblement, prenaient à leurs yeux un charme particulier.

Tandis que Noëlle faisait admirer à Gérard les merveilles rustiques, qu'elle seule pouvait découvrir, visitait avec lui les recoins illustrés par leurs souvenirs d'enfance, Mme de Boutreuil, prise d'un attendrissement subit, se pencha vers son amie :

— Vous rappelez-vous, lui dit-elle, ce que nous disions lorsqu'ils étaient petits et que nous les voyions ainsi courir dans ce même jardin ?

— Non...

— Nous disions : Quel joli couple ils font! et nous pourrions bien le dire encore.

— Mais à présent, dit la mère de Gérard, ce ne serait peut-être pas prudent.

— Pourquoi ?

Mme d'Hautecour regarda tout autour d'elle; on avait fermé hermétiquement, à cause de la chaleur, les portes-fenêtres du grand salon qui donnaient sur le perron; les enfants, au fond du jardin, ne pouvaient rien entendre.

Elle put donc, sans imprudence, élever la voix de façon à être bien entendue de Mme de Boutreuil, et lui répondre :

— Pourquoi ? c'est qu'à leur âge ces paroles auraient une grande signification.

— Eh bien ?

— Et que nous devons réfléchir avant de la leur donner.

— Croyez-vous que nous n'avons pas assez réfléchi ? continua tranquillement Mme de Boutreuil. Voilà deux ans, ma chère amie, que je vous vois méditer.

Mme d'Hautecour sourit : elle se sentait plus brave en voyant arriver le moment décisif.

— C'est qu'il ne suffit pas de réfléchir, dit-elle, il faut encore causer.

— Causons; personne ne nous en empêche.

— Nos enfants ne voient que le beau côté des choses. C'est à nous d'envisager les difficultés.

— Envisageons, ma chère amie, envisageons.

— Il y a d'abord les sympathies mutuelles, l'âge, les convenances personnelles.

« Je crois que nous ne devons pas trop nous arrêter...

— Ne nous arrêtons pas ; ce serait du temps perdu.

— Vient ensuite la question de fortune toujours délicate. Vous savez que je ne puis faire pour mon fils...

— Permettez; il s'agit de dot, et c'est la mère de la jeune fille que cela regarde.

« Je donne un million et demi de dot à Noëlle et je lui en assure un autre par contrat.

Mme d'Hautecour resta un instant éblouie.

Elle ne s'attendait pas à tant de fortune et de générosité.

— Si cela leur convient, continua Mme de Boutreuil, sans attacher la moindre importance à ce qu'elle venait de dire, ils pourront habiter avec vous le second de la maison, de sorte que nous jouirions autant que possible de nos enfants.

Ces petits arrangements, projetés à l'avance, rappelèrent à Mme d'Hautecour qu'un moment de silence de plus l'engagerait tacitement, et elle reprit :

— Gérard aura un jour la fortune de son grand-père.

— Si cela est, tant mieux pour lui, répliqua Mme de Boutreuil.

Son amie crut démêler, dans son accent, un doute confirmant les appréhensions de Mme Dambry et continua vivement :

— Mais la question de fortune n'est pas tout. Il y a la question de naissance.

Elle avait instinctivement baissé la voix, ce qui n'empêcha pas Mme de Boutreuil de l'entendre.

La mère adoptive rougit et répliqua, un peu émue:

— J'oublie souvent que Noëlle n'est pas ma fille, mais je comprends que vous ne puissiez pas l'oublier aussi complètement.

« Je ne crois pas que nulle autre enfant ait pu répondre mieux qu'elle aux soins et à la tendresse dont elle est l'objet. Je ne vous ferai pas son éloge; vous la connaissez.

— Son nom de famille est Dreck ? dit Mme d'Hautecour, ramenant doucement son amie à la question.

— Oui, répondit Mme de Boutreuil.

Un silence embarrassé se fit, puis elle reprit avec décision :

— Elle n'est pas ma parente, et ses qualités perso

nelles seules m'ont décidée à en faire ma fille. Je puis lui donner mon nom, et j'en ai toujours eu l'intention.

Elle s'arrêta encore avant de franchir le dernier obstacle qui la séparait d'un aveu pénible.

— Son origine est modeste, quoique très honorable. Son père était un propriétaire alsacien qui s'est ruiné ; sa mère, morte depuis longtemps, était la sœur d'un médecin, le docteur Bauer.

Tout cela était la pure vérité. Mme de Boutreuil se trouva soulagée d'un poids insupportable en voyant que la physionomie de Mme d'Hautecour ne se rembrunissait pas trop.

— Un médecin, répétait celle-ci rêveuse, un propriétaire alsacien, de braves gens ?

— Tout ce qu'il y a de plus honorable.

— Et la mère ?

— La mère était une femme parfaite, très bien élevée.

— Ont-ils quelques bonnes alliances ? dit Mme d'Hautecour qui, sachant la confiance absolue dont Mme de Boutreuil était digne, aurait voulu trouver dans ses paroles un encouragement de plus.

— Le grand-père de Noëlle était officier. Du reste, la seule personne de sa famille qui se soit jamais occupée d'elle est le docteur Bauer, un excellent homme.

— Elle est orpheline ?

— Son père vit encore, mais il m'a cédé tous ses droits sur elle. Vous n'entendrez jamais parler de lui.

Mme d'Hautecour resta pensive. Elle avait espéré mieux que cela : une parenté avec Mme de Boutreuil, et redouté pis : une origine absolument infime.

Le calcul rapide du pour et du contre la satisfit relativement.

Les yeux de Mme de Boutreuil, anxieusement attachés sur les siens, y lurent cette satisfaction.

— Je ne suis pas seul juge, dit la mère de Gérard : la famille de mon mari doit être consultée, et vous savez combien elle a été impitoyable quand il s'est agi de moi.

— Cela donne la mesure de son injustice et de la soumission que vous lui devez. Et puis, ma chère, disons-le brutalement, la fortune arrange bien des choses.

Mme d'Hautecour avait déjà fait cette réflexion. Ses exigences diminuaient à mesure que s'augmentait son désir de voir ce mariage accompli. Elle admettait, peu à peu, bien des concessions qui lors de son pre-

mier entretien avec Gérard, lui semblaient impossibles.

— Propriétaire, officier, médecin, se disait-elle songeuse. C'est la bourgeoisie, la petite bourgeoisie, mais enfin ce n'est pas le peuple. Et cette disparité de naissance n'était-elle pas atténuée par l'honorabilité parfaite, la protection et la générosité de Mme de Boutreuil ?

Que pouvait trouver de mieux Gérard dans sa position actuelle ? Et, au cas où l'héritage de son grand-père lui arriverait enfin, ne risquait-il pas, grisé par une fortune subite, assailli par toutes les tentations contre lesquelles sa pauvreté le défendait maintenant, de faire un choix moins heureux ?... Surtout si sa mère n'était plus là pour le guider.

Comme si cette même pensée lui fût venue à ce moment, Mme de Boutreuil posa sa main sur celle de son amie :

Réfléchissez encore, mais pas trop longtemps, lui dit-elle avec une tristesse douce, car je me fais bien vieille, et je ne veux pas laisser ma chère petite seule au monde.

Elle se leva péniblement pour regagner la maison, appuyée sur la grande ombrelle qui lui servait de canne, et Mme d'Hautecour se disposa à la suivre.

Le mouvement qui se produisit sur le perron fit disparaître brusquement une tête, penchée à une fenêtre du premier étage pendant toute la conversation. Le parapluie japonais, qui leur servait d'abri, avait dérobé aux deux amies la vue de ce témoin attentif, et ni l'une ni l'autre ne se douta que Mlle Ismérie se trouvait en tiers dans leur confidence.

Le soir même, Gérard, mis au courant, repartait pour Paris plein d'espoir, avec la satisfaction des gens peu laborieux, qui ont terminé une tâche difficile et voient devant eux un repos assuré.

— Il n'y a plus de raison de temporiser, avait-il dit à sa mère. Je ne comprends pas pourquoi nous avons déjà perdu six mois. En cinq minutes nous avons eu toutes les explications nécessaires. Que voulez-vous de plus ?

— Vous êtes si jeunes tous les deux, répondit la mère encore hésitante, que je voudrais attendre.

— Attendre quoi ?

— Le résultat des démarches de Mme Dambry.

Gérard secoua impatiemment la tête.

— Je ne crois pas aux promesses de Mme Dambry, dit-il, et je ne comprends pas bien à quel titre elle vient se mêler de nos affaires. Du reste, rien de ce qui peut arriver ne changera ma manière de voir. Si j'avais le droit de choisir, c'est Noëlle que je choisirais.

Mme d'Hautecour était presque résolue à faire un pas décisif, lorsqu'elle reçut le jeudi une lettre de Mme Dambry. Cette femme énergique n'avait pas perdu de temps. Elle était chez sa belle-sœur et avait déjà vu M. d'Hautecour qui arrivait de Paris.

Pour ne rien cacher, elle reconnaissait qu'à peine le nom de sa belle-fille prononcé, le vieillard avait jeté feu et flamme, rappelant tous les griefs et se livrant à toutes les récriminations que sa dignité semblait exiger. Il s'était cependant radouci en parlant de Gérard, surtout en s'attendrissant sur son propre isolement, et s'était montré fort satisfait d'entendre vanter son petit-fils.

Un reste de sentiment paternel sommeillait évidemment dans ce cœur. On pouvait le réveiller, surtout en ce moment, car la nièce avait été trop loin en exigeant la vente d'Hautecour.

L'instinct du gentilhomme se révoltait contre une semblable profanation. Il ne s'était pas montré choqué de l'intervention de Mme Dambry; au contraire. Il l'avait même priée de revenir le surlendemain, désirant causer encore avec elle, après mûre réflexion, d'un sujet qui le touchait profondément.

La lettre ne contenait aucune appréciation, et se bornait à rapporter, presque mot à mot, ce qui s'était passé. Mme Dambry finissait par la promesse d'un nouveau compte rendu prochain.

Mme d'Hautecour attendit cette seconde lettre avec une impatience décuplée par la fièvre qui l'avait reprise.

Mme de Boutreuil fut aussi très souffrante. Noëlle se donna beaucoup de peine pour les soigner toutes deux, et elle était toute pâle quand Gérard revint.

— Mais je trouve la maison transformée en hôpital! s'écria-t-il, et l'infirmière a l'air plus fatiguée que les patients!

— C'est qu'elle a été trop bonne garde-malade, dit Mme d'Hautecour caressant les cheveux blonds de la jeune fille et la couvant d'un regard maternel qui dissipa soudain la pâleur de son visage. Elle nous a soignées comme une vraie sœur grise.

— Peut-être que la vocation me poussa

— Non, non, pas cela, dit Gérard avec une terreur qui fit sourire tout le monde.

— Eh, mon Dieu! qui sait ce qui peut arriver! observa malicieusement Mme de Boutreuil. Voyez plutôt Marguerite Dambry.

— C'est une exception, grommela Gérard. Mlle Dambry est une sainte.

— Et moi, Gérard, pourquoi n'en serais-je pas une?

Il la regarda, fronçant le sourcil; puis, voyant qu'on se moquait de lui, se mit à rire.

— Il y a heureusement des saintes ailleurs que dans les couvents. Que deviendraient sans cela les pauvres hommes?

— Et les pauvres mères? continua Mme de Boutreuil, surtout celles qui n'ont qu'un enfant!

Elle regarda sa fille dans les yeux, l'embrassa tendrement, puis Mme d'Hautecour, l'attirant à son tour, la serra contre son cœur.

Cette effusion, si peu d'accord avec les habitudes de froideur et de réserve imposées à Mme d'Hautecour par de longues années de malheur et d'isolement, surprirent Gérard au point de l'effrayer.

Il considéra attentivement sa mère; elle avait sur les joues une rougeur fiévreuse; dans les yeux un éclat inaccoutumé, dans la voix des sanglots qu'elle s'efforçait de retenir.

— Il s'est passé quelque chose, se dit-il, impatient d'interroger sa mère.

Ce n'est que dans l'après-midi qu'il trouva le moyen de la rejoindre dans sa chambre.

— Qu'est-il arrivé? lui demanda-t-il, le cœur serré par l'inquiétude.

— Rien... presque rien... une lettre de Mme Dambry.

En achevant ces mots, elle avait de la peine à ne pas pleurer. Gérard se sentit pourtant soulagé; n'ayant jamais attaché aucun espoir aux démarches de Mme Dambry, un échec ne lui causait nulle déception.

— Cela seulement! Pourquoi tant vous en affliger. Nous nous sommes bien passés jusqu'ici de l'affection de mon grand-père, et un dernier témoignage de son intimité ne change rien à votre existence.

— Tu te trompes... ton grand-père ne se refuse pas à renouer vos liens de famille... Il te rappelle auprès de lui.

Mme d'Hautecour parlait par saccades.

Elle tira de sa poche une lettre qu'elle déplia.

— Voici ce que m'écrit Mme Dambry.

Elle essaya de lire, mais des larmes obscurcissaient ses yeux, et, posant le papier sur la table :

— Lis toi-même, dit-elle à son fils, se rejetant dans son fauteuil, épuisée, fermant les yeux, et pressant, l'une contre l'autre, ses mains qui tremblaient.

Gérard prit la lettre et commença à la déchiffrer. L'écriture fine, droite, serrée, offrait, malgré sa régularité, des difficultés qui rendaient la lecture assez pénible, et Gérard fut effrayé en mesurant de l'œil les douze pages noircies par Mme Dambry.

Il n'en fallait pas moins pour compléter le chef-d'œuvre de diplomatie que constituait cette épître. Et ce que Mme Dambry avait à dire était assez difficile à énoncer pour exiger toutes les périphrases dont le style féminin est susceptible.

La réponse du vieux M. d'Hautecour avait été prompte et catégorique. Il consentait avec joie à accueillir Gérard, à l'installer chez lui comme son unique héritier, à le faire jouir dès maintenant de tous les avantages de sa fortune et de sa situation, à renvoyer sa nièce et à garder Hautecour; tout cela, à une condition, une seule, mais sur laquelle le vieillard s'était montré intraitable. C'est que Gérard serait à lui, entièrement à lui, et vivrait chez lui, séparé de Mme d'Hautecour que son beau-père continuerait à ne pas voir.

— Elle l'a eu vingt-quatre ans, c'est mon tour à présent, disait le grand-père.

Et, sans donner de conseils, en indiquant, par de petites phrases pleines de sensibilité et coupées de points d'exclamation, combien cette rancune était regrettable, combien elle avait fait d'inutiles efforts pour obtenir mieux, Mme Dambry insinuait qu'une soumission complète serait le meilleur moyen d'attendrir le vieillard, de l'amener à une réconciliation générale; que, peu à peu, Gérard prendrait sur lui de l'influence, et que rien alors ne l'empêcherait, tout en habitant chez son grand-père, d'aller sans cesse voir sa mère; que, du reste, la mort de M. d'Hautecour, évidemment prochaine, lui rendrait bientôt toute sa liberté, qu'un refus amènerait la vente d'Hautecour, le dépouillement inévitable, et qu'enfin, le dévouement d'une mère n'avait pas de limite et irait bien jusqu'à se priver, pendant quelques mois, de la présence de son fils, quand il s'agissait de si graves intérêts.

Il fallut un bon moment à Gérard pour démêler au

milieu de ces longues considérations, de cet enchevêtrement d'avis atténués et de demi-mots contradictoires, ce qu'exigeait de lui son grand-père, et ce que conseillait indirectement l'amie dévouée de Mme d'Hautecour.

Quand il l'eut bien compris, il fit un bond, et, bégayant, à force d'indignation et de colère :

— Quoi ? Qu'est-ce qu'on veut ! que je vous abandonne ! bien mieux, que je vous insulte ; car, enfin, aller où vous ne seriez pas admise, reconnaître pour mon aïeul celui qui ne vous reconnaît pas pour sa fille, c'est tout bonnement vous renier.

« Mais, pour quel misérable m'ont-ils donc pris ! Préférer cet aïeul dont je ne connais que la dureté, l'injustice ; qui est pour moi un étranger, un ennemi à vous, ma mère ! à vous !

Gérard suffoquait. Cette fureur généreuse fit du bien à sa mère. C'était son fils qu'elle reconnaissait dans cette chaude et légitime indignation ; elle se reprochait d'avoir douté, non de son cœur, mais de son impétuosité ; d'avoir craint qu'il n'écoutât cette offre, et ne la refusât qu'avec la froideur du raisonnement, ou même qu'il ne cherchât sagement un moyen de transiger.

Il n'y songeait guère.

Les pages, si péniblement élaborées, de Mme Dambry s'étaient envolées en lambeaux sous les mains crispées de Gérard, et il partageait sa fureur entre M. d'Hautecour et son trop fidèle interprète.

— Oser me proposer cela, à moi !... vous l'écrire à vous... et elle a l'air de trouver cette petite combinaison toute naturelle !...

— Elle sait que rien ne me coûterait s'il s'agissait de ton bonheur, Gérard, et peut-être au fond a-t-elle raison. Toute ta fortune est en jeu.

— Croyez-vous que, pour n'importe quelle fortune, je commettrais une infamie ?

— C'est un grand mot, Gérard ; il ne faut jamais juger les autres qu'en se plaçant à leur point de vue. Il est évident que, d'après ses idées et son éducation, l'époque aussi où il est né et qui diffère absolument de la nôtre, ton grand-père se croit en droit de m'en vouloir.

Gérard l'interrompit brusquement.

— A toutes les époques, le respect filial a été regardé comme une chose sacrée, et aucun préjugé ne peut servir d'excuse à ce qu'on me propose.

— Il faut cependant examiner ce qui résultera de ton refus. Ton grand-père sera exaspéré ; il retombera, plus que jamais, sous l'influence de sa nièce; il vendra Hautecour, et son héritage sera à jamais perdu pour toi.

— C'est affaire entre lui et sa conscience, dit Gérard s'asseyant devant la table. Prendre du temps pour réfléchir à une proposition semblable, c'est se déshonorer. C'est moi qui vais écrire à Mme Dambry.

— Non; pas tant que tu seras en colère... attends. On ne renonce pas ainsi à son avenir. Je t'en prie, Gérard, pour moi !

A présent que l'angoisse de voir son fils se montrer indigne d'elle n'étreignait plus le cœur de Mme d'Hautecour, elle était assiégée par la crainte de le voir compromettre irrévocablement sa vie. Elle croyait de son devoir, à elle, de le forcer à accepter ce que son devoir, à lui, le contraignait à refuser. La colère de Gérard avait suffi aux exigences de la fierté maternelle.

— Crois-tu, mon enfant, lui dit-elle, en baisant son front brûlant, que je ne serais pas heureuse de te voir chez ton grand-père, rétabli dans ta situation, dans ta fortune, quand même il m'en coûterait la joie de te posséder à moi seule?

« Nous savons bien toutes que nos enfants nous quitteront un jour; c'est pour cela que nous les élevons; et, dès leur naissance, nous envisageons avec courage ce moment de la séparation.

« Et puis, je sais bien aussi que ta tendresse pour moi n'en souffrira pas, et ma part sera encore bien belle. C'est moi qui te demande, qui te supplie de me quitter. Tu ne me refuseras pas.

Il leva la tête et la regarda.

— Si vous aviez demandé pareille chose à mon père, croyez-vous qu'il vous l'aurait accordée ?

Et dans ces yeux, dans cette voix, Mme d'Hautecour retrouva le regard et l'accent de celui qu'elle avait tant aimé.

— Tu es son digne fils ; tu as raison, dit-elle, comme raffermie et éclairée par le souvenir que venait d'évoquer Gérard.

Elle n'insista plus. Son fils venait de se montrer un homme pour la première fois.

La plume de Gérard courait sur le papier sans hésitation. Quand il eut fini, il tendit à sa mère la lettre qu'il venait d'écrire. Quelques phrases nettes,

claires et fermes, déjouaient la diplomatie de Mme Dambry, rétablissaient les choses dans leur vrai jour, et coupaient court à toute discussion.

Gérard remerciait Mme Dambry de sa bonne volonté, son grand-père de ses intentions généreuses, et mettait courtoisement fin aux pourparlers.

Il scella sa lettre avec un petit cachet à ses armes, et l'envoya à la poste.

Mme d'Hautecour le laissait faire, surprise de la transformation qui s'accomplissait en lui.

Jamais elle ne l'avait vu si gai, si calme, si résolu. Un peu d'agitation nerveuse se cachait peut-être sous cette tranquillité apparente. Rien ne semble plus résolu qu'un indécis, dont les hésitations se trouvent subitement tranchées, et qui se jette, tête baissée, dans la bagarre.

Une fois lancé, Gérard voulait profiter de cette veine de fermeté insolite où il se trouvait, pour abattre, tout d'un coup, la besogne difficile devant laquelle il reculait depuis si longtemps.

— Et maintenant, mère chérie, nous voilà, je pense, bien libres de nos actions, bien dégagés de tout contrôle. Laissons de côté ceux qui veulent nous séparer, nous dépouiller, nous rendre la vie amère. Allons vers ceux qui nous offrent l'affection, le bonheur, la tranquillité.

« Demandez pour moi la main de Noëlle. Vous n'avez, je pense, plus de prétexte pour attendre et, s'il vous est pénible de parler, c'est moi qui m'en charge.

— Laissons passer, mon cher enfant, l'état d'excitation où nous sommes tous les deux.

— Ne laissons plus rien passer du tout. Foin de la patience ! Le sort en est jeté ; ce soir tout sera arrangé ; laissez-moi faire.

Et, l'embrassant encore, il s'élança hors de la chambre.

— Gérard ! s'écria Mme d'Hautecour, se demandant si son fils devenait fou ou raisonnable.

Il ne l'entendait plus.

Son pas rapide ébranlait l'escalier. Elle se précipita vers la porte, mais son fils était déjà en bas, et, en ouvrant la fenêtre, elle le vit qui courait vers le jardin.

Au bout de l'allée, sur le fond vert de la tonnelle, se dessinait une robe rose, surmontée d'un large chapeau de paille blanche.

Gérard allait franchir le Rubicon.

Etait-ce imprudence ou sagesse de l'arrêter ? Dans l'incertitude où elle se trouvait, Mme d'Hautecour crut devoir le laisser lui-même maître de son sort.

Et, s'agenouillant, elle pria Dieu ardemment d'éclairer son fils, de lui montrer la voie où elle ne se sentait plus capable de le guider.

XVIII

Son petit arrosoir à la main, Noëlle s'efforçait de désaltérer quelques misérables pieds de reines-marguerites, dont les tiges, grillées par le soleil, retombaient piteusement sur la terre sèche et blanche. Il y avait peu d'espoir de leur rendre la fraîcheur, mais peut-être pouvait-on prolonger leur agonie, et Noëlle, rouge et essoufflée, leur prodiguait généreusement ses soins *in extremis*.

— Remplissez-moi donc mon arrosoir, dit-elle en tendant à Gérard l'instrument de salut.

Gérard se souciait fort peu, en ce moment, des malheureuses reines-marguerites. Il prit cependant l'arrosoir, alla le remplir à la fontaine et le rapporta à Noëlle qui, après en avoir distribué le contenu, le lui rendit pour qu'il le remplît de nouveau.

Le jeune homme considéra avec inquiétude la longue rangée de fleurs et l'avidité avec laquelle la terre aride buvait l'ondée bienfaisante, y laissant à peine une trace.

— Est-ce que vous allez arroser tout cela ?

— Mais certainement ; voyez comme elles ont soif, ces pauvres fleurs !

— Vous leur rendez un mauvais service en les désaltérant.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'on ne doit jamais arroser les plantes en plein soleil, dit dogmatiquement Gérard, enchanté de trouver dans sa science horticole un moyen sûr de mettre fin à cette occupation intempestive.

Noëlle, qui n'était pas très forte en jardinage, s'inclina devant cette déclaration.

Elle se laissa tomber sur un banc, placé près de la tonnelle.

Gérard s'assit à côté de la jeune fille.

Bien que l'après-midi fût déjà avancée, la chaleur restait accablante.

Gérard ramassa tout son courage, et retrouvant, non sans effort, sa voix dans sa gorge serrée :

— Noëlle! dit-il presque bas.

Elle le regarda vivement et rougit, devinant du premier coup ce qu'il voulait dire.

Le bonheur était là tout près ; elle ferma les yeux, recueillant, pour le mieux savourer, toutes les forces de son âme, retardant, comme effrayée par tant de joie, le moment attendu avec impatience, et dont elle n'était plus séparée que par un court instant. Cet instant avait une douceur infinie ; elle le prolongeait. C'était son dernier rêve, puisque, en rouvrant les yeux, elle verrait en face la réalité triomphante et radieuse.

Elle releva enfin ses paupières et regarda son ami.

Le visage de Gérard avait repris son expression ordinaire, et n'était plus tourné vers elle.

Les sourcils froncés, il examinait un groupe qui sortait de la maison et s'avançait de leur côté.

En tête, marchait Mlle Ismérie qui servait évidemment d'introductrice. Elle était suivie, à une distance respectueuse, par une femme, un grand garçon et une petite fille pauvrement vêtus et d'allure campagnarde.

Gérard mit son lorgnon pour les mieux observer.

— Des pauvres, dit-il, ajoutant en lui-même : ils choisissent mal leur moment.

Noëlle jeta de leur côté un regard indifférent ; elle était trop heureuse pour ne pas avoir besoin de soulager les autres ; trop absorbée, pour leur prêter une attention quelconque.

Les arrivants, lorsqu'ils ne furent plus qu'à quelques pas du banc, s'arrêtèrent, et Mlle Ismérie s'avança seule.

— Des personnes qui voudraient parler à Mademoiselle, dit-elle avec son sourire le plus obséquieux.

Noëlle se leva et se dirigea vers les nouveaux venus.

Le soleil, qui la frappait en face, l'empêchait de distinguer leurs traits.

La femme, cependant, s'était détachée du groupe; quand elle fut près de Noëlle qui ne la regardait pas, occupée machinalement à chercher sa bourse dans sa poche :

— Pauvre petiote! qu'y a donc longtemps qu'on ne t'a vue! s'écria-t-elle, en levant les bras au ciel.

Et, avant d'avoir eu le temps de se rendre compte de rien, la jeune fille vit tout près d'elle, touchant presque son visage, la face violacée de la mère Dreck.

Elle poussa un cri de terreur et se rejeta brusquement en arrière, dans les bras de Gérard qui accourait pour la protéger contre cette agression incompréhensible.

Mais la mégère avait saisi un pan de la robe de Noëlle et s'y cramponnait, tandis que le grand garçon et la petite fille s'emparaient chacun d'une des mains de la jeune fille, et que tous trois s'écriaient en chœur :

— Elle ne veut pas nous reconnaître!

D'un geste brusque, Gérard leur fit lâcher prise, et les repoussa si vigoureusement, qu'ils chancelèrent et eurent besoin d'un instant pour retrouver leur aplomb.

Profitant de ce court répit, Noëlle s'enfuit affolée du côté de la maison.

Mme d'Hautecour, qui avait entendu son cri, descendait précipitamment les marches du perron, suivie de Mme de Boutreuil.

Gérard, lui, était resté à la même place; les poings serrés, les yeux allumés de colère, ne se demandant même pas ce que voulaient ces inconnus, mais résistant avec peine à l'envie de les mettre en pièces, tant le fait d'avoir osé s'attaquer à Noëlle lui semblait monstrueux.

Ils comprirent sans doute ses dispositions, car ils reculèrent prudemment.

Le jeune homme, dédaignant de leur adresser la parole, s'en prit à Mlle Ismérie qui s'effaçait discrètement, sans pourtant rien perdre de vue.

— Qui sont ces gens-là? demanda-t-il, et comment les avez-vous laissés venir ici?

Ismérie dissimulait avec peine sa satisfaction sous une mine hypocritement compassée.

— Mon Dieu! Monsieur, j'ai cru bien faire; ces personnes disaient connaître Mademoiselle.

— Si nous la connaissons! s'écria la mère Dreck dont l'assurance était revenue. Je crois bien qu'on

peut nous laisser entrer! je suis sa mère; voilà son frère et voilà sa sœur.

La Dreck jetait autour d'elle un coup d'œil triomphant.

Gérard était resté stupéfait et silencieux.

Cette affirmation était trop énorme, trop facile à vérifier pour qu'on pût croire à une imposture, et pourtant, il était inadmissible que cette mégère tînt de si près à Noëlle.

Soudain, comme un éclair, cette parole de Mme de Boutreuil lui revint à la mémoire : « la mère de Noëlle est morte il y a longtemps »; et, reprenant confiance, il s'avança vers la Dreck et lui dit résolument :

— Vous mentez! vous venez faire ici du chantage. Allez-vous-en, et vite, sans quoi je vous fais jeter à la porte!

A ce moment, une main se posa doucement sur l'épaule de Gérard.

Sa mère était à côté de lui, et Mme de Boutreuil ramenait à la maison Noëlle, en proie à une crise nerveuse.

La fureur de la marâtre était arrivée à son apogée, empourprant sa figure hideuse, et dépassant les limites que lui avaient jadis imposées la crainte et l'embarras.

— Je mens! je fais du chantage! c'est ce que nous allons voir, mon petit monsieur! avec les gendarmes s'il le faut. Où est donc Mme de Boutreuil? Elle me connaît bien, elle, et elle calera doux! et de quoi donc vous mêlez-vous, vous? laissez-nous arranger nos affaires de famille. Voulez-vous bien lâcher Charlot?

Gérard, ne pouvant s'attaquer à une femme et éprouvant le besoin irrésistible, que ressent tout homme exaspéré, de faire passer sa colère au bout de ses poings, avait pris Charlot par les épaules et le poussait rudement vers une petite porte qui s'ouvrait sur la rue.

— Maman! Maman! hurlait le grand dadais, pliant sous cette poussée avec la couardise des paysans.

— Je savais bien qu'elle n'avait pas de cœur! cette petite! vociférait la mère Dreck. Elle laisse insulter sa famille!

« Mais je suis sa belle-mère! je l'ai élevée comme ma propre fille! je suis Mme Dreck; demandez-le plutôt à Madame.

Mme de Boutreuil avait compris ce qui se passait,

d'après les monosyllabes entrecoupés qu'elle avait pu arracher à Noëlle, et elle accourait, se hâtant, plus que ses forces ne le permettaient, une telle angoisse peinte sur la figure, que les craintes de Gérard en reçurent une terrible confirmation.

— Votre manière d'arriver chez moi est assez singulière, dit Mme de Boutreuil avec une grande dignité. Si vous avez quelque chose à me dire, veuillez me suivre. Vous n'êtes pas de trop, mon amie, ni vous non plus, Gérard, ajouta-t-elle en se tournant vers les d'Hautecour.

Elle avait compris tout de suite que Gérard et sa mère savaient tout, et que des explications complètes atténueraient, plutôt que de l'aggraver, le terrible effet produit par cette révélation. Et puis, dans son orgueil de mère, elle se disait que l'affection de Gérard pour sa fille était maintenant assez forte pour résister à cet assaut, que, toutes deux, elles avaient besoin de protection, de conseil.

Ils rentrèrent sans échanger un mot, laissant derrière eux Ismérie déconfite.

Mme de Boutreuil était parvenue à imposer le respect à la Dreck, qui se promettait du reste de se rattraper par un coup de théâtre qu'elle méditait.

Arrivée dans le salon, Mme de Boutreuil s'assit entre Gérard et sa mère et attendit.

La mégère se tenait debout, passant et repassant sa main noire et malpropre sur le dossier doré d'un fauteuil placé devant elle, geste instinctif de tous les gens du peuple, qui, lorsque leurs mains se trouvent, par hasard, inoccupées, ne savent qu'en faire et leur choisissent toujours l'emploi le plus agaçant.

Mue par le même instinct, la petite fille, une grosse joufflue aux pommettes rougeâtres, tripotait frénétiquement un gland du rideau, tandis que Charlot se contentait de retourner sa casquette entre ses doigts.

— Que me voulez-vous? demanda enfin Mme de Boutreuil, voyant qu'ils s'obstinaient à garder le silence. Vous n'êtes pas venus de Lorraine en Normandie sans un motif sérieux?

— Eh! mon Dieu! ma bonne dame, reprit la mère Dreck, retrouvant l'accent trainard et plaintif qu'elle employait d'habitude pour parler à ses supérieurs, nous voulions d'abord voir la petiote! C'est assez naturel, au bout de dix ans!

— Vous auriez pu me prévenir.

— Je n'ai pas eu le temps!... mon pauvre homme baisse beaucoup... Ça lui fait trop de peine de ne pas voir cette enfant; il ne peut plus s'en passer, voyez-vous. La place d'une fille, c'est près de son père!

— Enfin...

— Je viens la chercher... Nous sommes décidés à la reprendre.

Mme de Boutreuil contint un tressaillement et reprit avec calme:

— Vous oubliez une chose, ma bonne femme, c'est que vous n'avez, vous, aucun droit, et que votre mari a renoncé aux siens par acte.

— Il revient dessus... nous reprenons la petiote.

— Vous ne la reprendrez pas, continua Mme de Boutreuil. Elle est à moi, et je n'ai rien à craindre de vous. Si vous avez besoin d'un secours, je suis disposée à vous l'accorder, à une condition : c'est que vous cesserez de troubler l'ordre de ma maison.

La Dreck, jetant le masque, avait mis les poings sur les hanches. Elle était hideuse à voir, dans sa fureur de harengère.

— Des conditions! cria-t-elle. Ah, bien oui! un secours? je m'en moque! j'ai le droit pour moi. Voilà les pouvoirs du père qui me charge de ramener la petite, et je la ramènerai. Croyez-vous donc que je vas la laisser, riche comme une princesse, pendant que mes enfants, à moi, ils gratteront la terre comme des pauvres malheureux, toute la vie?

— Mais le meilleur moyen d'enrichir vos enfants, observa doucement Mme d'Hautecour qui, en un instant, avait compris la situation, serait d'accepter le secours qu'on vous offre pour eux.

La Dreck se retourna comme une bête féroce attaquée par derrière.

— Ça, c'est mon affaire; ça ne regarde personne. Je ne veux pas d'argent; je veux la petite: et je l'aurai!

Telles étaient en effet les intentions de la mère Dreck, bien qu'elles parussent inexplicables.

Mme de Boutreuil, qui avait cru d'abord à un simple chantage, s'assura promptement qu'aucun arrangement pécuniaire n'était possible.

Quel motif poussait la mégère à reprendre Noëlle? Ce n'était certes pas l'affection, mais l'intérêt. Quel intérêt? Mme de Boutreuil ne put le comprendre et se sentit inquiète.

L'assurance de la paysanne l'effrayait, bien qu'elle se crût à l'abri de toute revendication.

Après une longue et pénible discussion, modérée par la finesse et la froideur de Mme d'Hautecour, les Dreck finirent par se retirer, sans faire d'éclat.

— Réfléchissez cette nuit, je viendrai demain prendre la petite. Et qu'elle ne fasse pas de grimaces, dit insolemment la mère Dreck quand la porte se referma sur elle.

Bien qu'épuisée par cette scène et par la tension d'esprit que sa surdité rendait encore plus fatigante, Mme de Boutreuil monta aussitôt dans la chambre de Noëlle.

Le visage livide, l'attitude prostrée de la pauvre enfant effrayèrent sa mère adoptive.

— Ce n'est rien, ma chérie, dit-elle, la faisant asseoir sur ses genoux, comme lorsqu'elle était petite ; ta belle-mère est venue, mais elle va repartir. Tu ne la verras pas, si tu ne le veux pas.

— Oh, mère! s'écria la jeune fille, laissant déborder toute l'angoisse de son âme, est-ce que Gérard sait?...

— Il n'avait rien à apprendre, mon enfant ; il savait tout.

Noëlle poussa un soupir de soulagement.

— Mais que voulait donc ma...

Elle hésita.

— Mme Dreck?

— Quelque folie, un peu d'argent, je suppose. Nous arrangerons tout cela, tu es la seule qui n'y puisse rien. Repose-toi donc; c'est ce que tu as de mieux à faire. Nous allons redescendre.

— Non, dit Noëlle, tressaillant à l'idée de revoir les d'Hautecour, de constater un changement dans les manières de Gérard. Je suis fatiguée ; je ne veux pas dîner.

Mme de Boutreuil prit les mains de la pauvre petite qui étaient glacées, malgré la chaleur.

— Tu ferais mieux de te coucher.

Elle la déshabilla elle-même et ne la quitta qu'après l'avoir vue prête à s'endormir.

Pendant ce temps, Gérard et sa mère examinaient avec attention le papier signé dix ans auparavant par le père Dreck, et que Mme de Boutreuil venait de leur confier.

— Qu'en penses-tu, toi qui as fait ton droit? dit Mme d'Hautecour, non sans inquiétude.

— Cela me semble régulier; mais je ne suis pas assez grand jurisconsulte pour me prononcer sur la validité d'un acte pareil.

— Il faudrait pourtant bien que Mme de Boutreuil sût à quoi s'en tenir. De là dépend toute sa ligne de conduite.

— Si nous étions à Paris, nous serions vite renseignés.

— A qui t'adresserais-tu?

— Je ne sais trop; à un avocat expérimenté, à un professeur de droit, à Me Lemonier, par exemple.

— Si on le faisait venir?

— Cela se peut, il est à Paris, et avec une dépêche, il serait ici demain matin.

— Nous allons donner ce conseil à Mme de Boutreuil.

Après s'être occupés des inquiétudes de leur amie et des moyens de parer au danger qui la menaçait, Mme d'Hautecour et son fils parlèrent, à leur point de vue, de la visite intempestive qui venait de se produire.

— Cette abominable harengère, la parente de Noëlle!... portant son nom! dit Gérard avec accablement.

— Et de semblables visites toujours en perspective! ajouta sa mère.

Sans rien dire de plus, ils se comprirent.

Pour la première fois, ils sentaient, touchaient du doigt l'obstacle qui séparait Noëlle de Gérard.

Entrevue de loin, présentée avec art, envisagée avec complaisance, inconnue du public, la situation de la jeune fille avait fini par leur paraître simple, acceptable, presque normale; à présent, toutes les répugnances de Mme d'Hautecour se réveillaient, se dressaient devant elle sous la figure repoussante de la mère Dreck.

Elle se demandait avec stupeur comment, quelques heures auparavant, elle désirait ardemment ce mariage, permettant, conseillant à son fils de le conclure, et elle remerciait la Providence qui avait prévenu, juste à temps, un tel désastre, en arrêtant Gérard, au moment décisif.

— Tu n'as rien dit?

— Rien.

Elle se sentit allégée d'une vive inquiétude.

Lui, ne voyait pas les choses d'une manière aussi absolue. Son instinct aristocratique, en révolte, con-

battait son affection devenue presque une habitude; mais la lutte n'était pas égale, et, la première secousse passée, il reviendrait à ses douces espérances.

Mme d'Hautecour n'ajouta rien à ce qu'elle venait de dire. Noëlle, quand bien même elle ne devrait jamais être la fiancée de Gérard, resterait toujours son amie d'enfance, et il s'agissait, à cette heure critique, de la protéger, de la défendre, de la sauver.

Vieillie et infirme, Mme de Boutreuil ne pouvait se tirer seule d'un pas si difficile. Elle le comprenait, et aussitôt qu'elle put quitter sa fille, elle vint tenir conseil avec ses amis.

Ce fut l'avis de Gérard qui prévalut.

Avant de rien faire, il fallait connaître exactement les droits du père Dreck. S'ils étaient nuls, on n'aurait pas de peine à se débarrasser de ses réclamations; s'il y avait quoi que ce fût à en craindre, on chercherait à transiger.

Une dépêche appela M. Lemonier à Trouville.

Une autre dépêche informait le docteur Bauer de la situation, et le priait d'user de son influence sur Dreck.

— Je ne peux pas m'expliquer l'attitude de cet homme, dit Mme de Boutreuil pensive. Il a toujours été parfaitement indifférent pour sa fille, et, je dois le dire, parfaitement désintéressé à son égard. Jamais il ne m'a rien demandé, il a même toujours refusé ce que j'ai plusieurs fois voulu faire pour lui. Quel motif peut donc le pousser subitement à agir de la sorte?

XIX

Me Lemonier arriva le lendemain matin.

Mme de Boutreuil, qui ne connaissait que de réputation l'éminent jurisconsulte, fut un peu surprise de sa jeunesse, au moins apparente, de son élégance, de ses manières distinguées. Elle eût mieux aimé exposer sa situation délicate à un vieil homme d'affaires, cantonné derrière ses codes, et n'envisageant les choses qu'au point de vue légal.

Me Lemonier consacra d'abord à sa toilette et à son déjeuner deux heures pendant lesquelles la

pauvre femme haletait en attendant, comme son arrêt de vie ou de mort, l'oracle qui allait sortir de cette bouche autorisée. Il se rendit ensuite auprès de sa cliente, écouta son récit avec une aimable indifférence, comme un homme bien élevé qui supporte courtoisement une histoire ennuyeuse, en lançant de temps en temps vers la fenêtre un regard fatigué.

Et quand la vieille dame s'arrêta, gênée et agacée par cette désinvolture :

— Veuillez me remettre la pièce signée par M. Dreck.

Me Lemonier parcourut rapidement le papier. Il avait parfaitement saisi tous les détails de l'affaire : sa distraction apparente n'était qu'une grâce qu'il se donnait et ne nuisait en rien à sa compétence remarquable, à son étonnante perspicacité.

— Cet acte est sans aucune valeur, madame, dit-il avec un aimable sourire. Les droits des parents sur les enfants sont inaliénables et une pareille cession n'étant pas reconnue par la loi, rien ne peut empêcher M. Dreck de reprendre sa fille, quand il le jugera bon.

Et il continua, citant les articles du code, rappelant divers arrêts des cours d'appel, employant les mots techniques, suivi avec attention par Gérard, avec admiration par Mme d'Hautecour, avec peine par Mme de Boutreuil.

— Enfin, monsieur, dit celle-ci quand il eut fini, il doit bien y avoir un moyen pour que je garde cette enfant que j'ai élevée, que j'adore!

— Il n'y en a aucun, madame, répondit le jurisconsulte en s'inclinant avec galanterie.

Elle pâlit.

— Mais, ajouta-t-il, content de l'effet qu'il avait produit, nous allons en inventer un. Il y a d'abord le grand remède qui s'applique à tout : l'argent.

— Nous l'avons déjà essayé. Il n'agit pas.

— Alors le mal est grave, dit Me Lemonier en fronçant le sourcil. Eh bien! nous ferons, ou plutôt laisserons faire un procès.

— Il y a donc chance de le gagner?

— Vous êtes absolument sûre de le perdre, madame, répliqua-t-il d'un air victorieux. Vous serez déboutée en première instance, condamnée en appel et cassation, avec frais et dépens, sans oublier les dommages et intérêts.

— Eh bien! alors, s'écria la pauvre Mme de Boutreuil, au dernier degré de l'impatience et de la désolation.

— Tout cela durera bien deux ou trois ans, sinon plus; et, tandis qu'on se la disputera, Mlle Dreck sera devenue majeure, c'est-à-dire libre.

Mme de Boutreuil saisit avec transport les mains du jurisconsulte, se reprochant de l'avoir méconnu. Elle gardait sa fille! que lui importaient, auprès des angoisses qu'elle venait de traverser, les ennuis et les dépenses d'un long procès?

— Le seul danger que nous ayons à craindre reprit Me Lemonier, c'est que Dreck ne vous fasse pas de procès, qu'il se borne tout simplement, sans avoir recours à aucun tribunal, à faire reprendre sa fille par les gendarmes, si elle ne se rend pas de bon gré à ses ordres.

— Et que faire en ce cas? demanda anxieusement la vieille dame.

— Rien, madame, c'est son droit. Mais il faut espérer qu'il ne le connaît pas assez lui-même pour en user, et que du reste il ne voudra pas en venir là.

On sonnait en ce moment à la porte.

— Ce sont les Dreck, se dit Mlle Ismérie en se précipitant pour leur ouvrir.

Depuis que l'infirmité de Mme de Boutreuil forçait tout le monde à élever la voix, la camériste avait acquis bien des connaissances utiles. Et puis, cette maison de Trouville, petite et bâtie économiquement, était bien commode pour tout entendre et tout remarquer.

Ismérie aimait l'intimité. Elle appréciait aussi les nouvelles relations, s'il faut en juger par les chuchotements amicaux avec lesquels elle accueillit les Dreck.

— Voulez-vous me laisser recevoir ces gens, et sonder un peu leurs dispositions? dit aimablement Me Lemonier.

— Faites entrer, soupira la mère de Noëlle en sortant du salon pour aller attendre, dans une pièce voisine, le résultat de la conférence, avec l'angoisse redoublée qu'on éprouve à se trouver entre les mains d'un opérateur habile, mais parfaitement indifférent à vos souffrances.

— Tout va bien, dit-on à Noëlle consignée dans sa chambre, et qui n'osa demander de plus amples renseignements.

XX

L'éloquence de Me Lemonier, ses finesses de juris-consulte ne produisirent aucun effet sur l'esprit borné de la paysanne.

Il faut que les gens soient arrivés à un certain degré de culture morale pour être accessibles aux séductions de la rhétorique, au pouvoir du raisonnement.

L'éloquence de Bossuet, l'habileté de Talleyrand n'auraient pas eu plus de succès auprès des natures rudimentaires des primitifs, qu'auprès des animaux; et encore est-il probable qu'un chien intelligent ou un cheval de race ne se fussent pas montrés moins aptes à comprendre un sentiment que la mère Dreck.

— Je veux la petiote! et je l'aurai! répondit la mégère, n'opposant à l'argumentation serrée de l'avocat que son inflexible volonté de brute.

Elle ne daigna même pas s'expliquer sur les motifs de cette décision, fit la sourde oreille aux offres de Me Lemonier comme à ses menaces.

— Dites-lui qu'elle ramasse ses hardes et qu'elle vienne, conclut-elle; ou, sans ça, je la reprends de force.

L'ambassadeur vint retrouver Mme de Boutreuil, fort indifférent aux mauvaises nouvelles qu'il apportait, mais très vexé de son échec.

Il dissimula son dépit sous la mine la plus sémillante.

— Mon Dieu, madame! les choses se passent comme je l'avais prévu, dit-il à la pauvre mère qui l'attendait avec une indicible anxiété.

« Mme Dreck s'obstine à user de ses droits, à employer tous les moyens... de gré ou de force, il faudra bien vous soumettre.

— Comment! dit Mme de Boutreuil défaillante, s'accrochant au bras de Gérard pour ne pas tomber.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu, continua Me Lemonier avec le doux orgueil d'un homme qui s'accorde des éloges mérités. Ma mission juridique est terminée. Veuillez me laisser cependant vous donner un conseil d'ami, si vous me permettez d'employer

ce terme. Croyez-moi, madame, inclinez-vous devant la nécessité. Que Mlle Dreck se soumette et évite un éclat en retournant de son plein gré chez son père.

« Peut-être obtiendra-t-elle la permission de revenir auprès de vous; en tout cas, deux ans et demi sont vite passés et sa majorité la mettra bientôt à l'abri de toute contrainte.

Il salua et regarda sa montre, car il avait hâte de reprendre le train de Paris.

— Mais vous disiez hier... un procès... je suis prête à le faire... je paierai tout ce qu'il faudra, dit Mme de Boutreuil d'un ton suppliant.

Ses pauvres vieilles mains tremblaient. De grosses larmes mouillaient son visage sur lequel ces deux jours avaient marqué comme des années.

— Certainement nous ferons un procès... nous reprendrons la jeune fille, répondit Me Lemonier avec la condescendance un peu méprisante qu'on emploie pour apaiser les enfants ou les fous. Mais, je le répète, il faut céder d'abord. Cette belle-mère est enragée; vous ne voulez pas attendre qu'elle se fasse prêter main-forte par la police? Vous voulez éviter un scandale?

— Et que m'importe le scandale et tout le reste, pourvu que je garde mon enfant, s'écria la pauvre femme éclatant en sanglots, ces sanglots de vieillards, sourds et déchirants, qui semblent risquer de briser une machine usée.

Mme d'Hautecour essaya de la calmer, mais l'épuisement seul la contraignit à s'arrêter. Sa dignité, son calme habituel, tout avait disparu devant sa douleur. Elle se débattait, faible et impuissante, navrée par le sentiment que ses forces ne suffisaient plus à défendre son amour.

Me Lemonier, cependant, consultait sa montre avec inquiétude. Cette scène le fatiguait; la certitude qu'il ne pouvait rien dans cette affaire lui ôtait tout intérêt pour ses clients qui n'avaient qu'à se résigner puisque la loi était contre eux. Il aspirait au silence de son cabinet et tenta de s'éclipser, ne voulant pas, disait-il, s'imposer dans des moments si cruels.

— Restez, monsieur, restez! s'écria Mme de Boutreuil qui, dans son désespoir, se cramponnait à tous les appuis, si faibles qu'ils fussent.

— A votre gré, madame; vous êtes maintenant

prévenue de toutes les conséquences auxquelles vous vous exposez.

— Eh bien! s'écria la mère, illuminée par une espérance soudaine, je saurai bien la mettre à l'abri! L'Angleterre n'est pas loin... je pars à l'instant et j'emmène ma fille!

Elle s'était redressée, radieuse, transformée.

— Enlèvement de mineure! Y pensez-vous, madame?

Elle ne l'écoutait plus, combinant déjà ce départ dans sa tête.

— Vous m'accompagnerez, Gérard, et vous aussi, mon amie; nous ne serons pas trop de trois pour la défendre.

— Comptez sur nous, dit le jeune homme, les dents serrées. Avant de la toucher, les Dreck auront affaire à moi.

A ce moment, la porte s'ouvrit; Mlle Ismérie passa la tête et dit d'un ton discret :

— Mme Dreck fait dire à Madame qu'elle attend Mademoiselle et ne partira pas sans elle.

— La misérable! gronda Gérard.

La porte se rouvrit et Noëlle entra, pâle comme une morte.

Avant d'aller prévenir Mme de Boutreuil, Ismérie, qui ne comprenait évidemment rien à la situation, avait transmis à la jeune fille, comme une chose toute naturelle, l'avertissement de sa belle-mère.

Noëlle marchait avec une raideur d'automate. Ses yeux hagards, démésurément ouverts, semblaient ne rien voir; ses cheveux blonds pendaient sur ses épaules en nattes épaisses. Elle ne remarqua pas la présence de Me Lemonier, parut même ne pas s'apercevoir de celle des d'Hautecour et, allant droit à Mme de Boutreuil :

— Qu'est-ce qu'on dit! qu'est-ce qu'on veut me faire? articula-t-elle d'un accent morne et saccadé où l'on ne retrouvait plus rien de sa voix joyeuse et argentine. C'est affreux!... Je ne veux pas!.. Gardez-moi!...

Mme de Boutreuil la serra contre elle.

Ces deux êtres débiles, cramponnés l'un à l'autre, faisaient mal à voir.

Me Lemonier, lui-même, éprouva un sentiment pénible qui redoubla son envie de partir.

Soudain une voix brutale, une voix enrouée et forte à la fois, s'éleva et fit tressaillir chacun.

— Ah çà! Est-ce qu'on va me faire droguer encore longtemps! J'ai pas le temps d'attendre! Qu'on amène la petite, ou sans ça, gare à *eusses*.

Noëlle frissonna, regarda autour d'elle avec égarement, puis retomba sans connaissance dans les bras de sa mère.

— C'en est trop! hurla Gérard. Je vais les jeter par la fenêtre.

Il s'élança hors du salon et courait vers la mère Dreck, bien décidé à lui faire un mauvais parti, quand il heurta, dans le vestibule, le facteur du télégraphe.

— Une dépêche pour Mme de Boutreuil!

Gérard la prit, hésita une seconde et, avant d'exécuter son projet, porta à son adresse le papier bleu qui pouvait avoir plus d'influence qu'un coup de poing sur la destinée de Noëlle.

— Ouvrez, lisez!... dit la vieille dame dont la tête se perdait.

— La réponse du docteur Bauer! s'écria Gérard.

A ce nom, Noëlle rouvrit les yeux.

Elle se rappelait maintenant celui qui avait été jadis son protecteur, et espérait en lui.

« Dreck, très malade, télégraphiait le docteur, on a profité de son état pour lui extorquer une signature. Il a perdu connaissance depuis hier. S'il a un moment lucide, j'obtiendrai de lui une procuration générale. Retenez, à tout prix, Mme Dreck à Trouville. »

— Il y a là une idée! dit Me Lemonier. S'il ne s'agit que de gagner quelques jours, la chose est possible; M. Bauer a trouvé la meilleure solution.

Et, profitant de ce répit, il s'esquiva.

Mme d'Hautecour fut députée pour représenter à la mère Dreck que l'état de santé de Noëlle ne permettait pas d'informer la jeune fille de sa présence, et la prier de ne revenir que le lendemain.

Parlant avec froideur et autorité, la mère de Gérard en imposait, plus que les autres, à la harengère qui se contenta de grommeler en déclarant que son séjour à l'auberge lui coûtait trop cher et que, du reste, elle avait besoin de retourner chez elle.

On est accommodant quand on est bien tourmenté. Mme de Boutreuil en vint à faire mettre la Dreck à table et à lui faire servir un repas succulent.

— Gagnons du temps, se disait la pauvre mère.

La mégère, repue et égayée par une bouteille de vieux cognac mise discrètement à sa portée, se montra moins féroce.

Elle s'attendrit même en vantant les mérites de Charlot et de sa sœur qui, bourrés jusqu'aux oreilles, se tenaient cois, le cou gonflé, les yeux écarquillés, dans le travail laborieux d'une pénible digestion.

Ce que Mme de Boutreuil souffrit pendant cette journée, dans le voisinage de ces hôtes, personne ne le sut. Elle-même, possédée par son idée fixe, ne songea pas à le mesurer.

Quand vint le soir et que la repoussante famille se fut retirée, non sans que la Dreck promît d'être là le lendemain matin, prête à emmener la « petite », Mme de Boutreuil était épuisée et, cependant, presque satisfaite, tant le malheur fait apprécier le moindre soulagement.

— D'ici demain, le docteur Bauer aura fait quelque chose, se disait-elle.

Et, à demi éveillée, elle pria Dieu toute la nuit en surveillant le sommeil agité de Noëlle dont elle avait fait mettre le lit tout à côté du sien, pour la mieux protéger.

Dès le matin, elles s'éveillèrent en sursaut.

Une voix, qui les avait poursuivies dans leurs cauchemars, se faisait déjà entendre dans la réalité.

La Dreck tempêtait et vociférait au bas de l'escalier. L'apaisement de la veille n'avait été que momentané. Elle réclamait sa proie, insultait le vieux Thomas consterné, et ne parlait de rien moins que d'aller chercher le maire et les gendarmes.

— Allez prévenir la petite, ou je monte moi-même !

On entendait son pas lourd gravir l'escalier. Affolée, Noëlle, qui avait bondi hors de son lit et passé à la hâte un peignoir, s'élançant vers la porte de la chambre qui donnait sur le palier, la ferma à double tour, puis elle appela Mme d'Hautecour, dont la chambre communiquait avec celle de son amie.

Mme d'Hautecour était déjà prête.

— Ne bougez pas, dit-elle, je vais descendre.

Mme de Boutreuil et Noëlle s'habillaient à la hâte.

Devant le danger renaissant, leur projet de fuite leur revenait à l'esprit.

Où iraient-elles ? Cela importait peu, pourvu qu'elles fussent ensemble.

Un léger coup frappé à la porte aggrava leurs terreurs.

— C'est moi, dit Mme d'Hautecour.

Noëlle ouvrit.

— Tout est sauvé ! s'écria la mère de Gérard. Personne n'a plus le droit de vous reprendre votre enfant.

Sans se demander comment s'accomplissait ce miracle, la mère et la fille étaient tombées dans les bras l'une de l'autre.

Ce n'est qu'au bout d'un moment qu'elles songèrent à s'informer du secours providentiel qui leur était venu, à s'étonner de la gravité sévère de Mme d'Hautecour, peu en harmonie avec la bonne nouvelle qu'elle apportait.

— M. le docteur Bauer a envoyé une seconde dépêche. Je me suis permis de l'ouvrir pour vous en épargner l'émotion.

— Dreck a signé ? interrogea avidement Mme de Boutreuil.

— Non... il est mort cette nuit... le pouvoir donné à la marâtre n'est donc plus valable. Noëlle est libre...

La jeune fille cacha sa tête dans ses mains. Elle était sauvée, mais par quel moyen !

Etait-elle donc assez malheureuse pour accueillir, comme une bonne nouvelle, l'annonce de la mort de son père !

Il ne l'aimait pas. Elle n'avait jamais reçu de lui que des coups et des injures, elle se rappelait à peine son visage et, depuis dix ans, était devenue pour lui une étrangère.

Cependant, il était son père et, maintenant que la mort, la grande réconciliatrice, venait de passer entre eux, elle ne se sentait plus que du respect et de la pitié pour cette mémoire et, cherchant dans le passé un motif pour l'honorer, elle se rappela que son père, en l'abandonnant, avait fait inconsciemment son bonheur, et trouva la force de le bénir et de le pleurer.

Mme de Boutreuil, elle, était toute à la joie de la délivrance.

La mère Dreck, si redoutable tout à l'heure, n'avait plus maintenant aucun droit. Elle le comprit d'elle-même. La nouvelle de la mort de son mari lui avait produit la très légère impression, causée aux natures frustes, par la disparition des membres inutiles de

la famille. Il y avait si longtemps que Dreck ne travaillait plus, et le cabaret coûte si cher! Elle poussa cependant les hauts cris et devint aussi humble et douce qu'elle était, le moment d'avant, venimeuse et insolente.

Lile se déclara prête à partir immédiatement sans bruit; à faire tout ce que voudrait « la bonne dame » et à ne plus jamais s'occuper de Noëlle, puisque l'ingrate l'avait oubliée et que son pauvre défunt n'était plus là pour demander après la « petite ». Son avis personnel avait toujours été de laisser l'enfant tranquille, puisqu'elle se trouvait bien où elle était, mais il fallait obéir au pauvre cher homme.

On s'inquiéta fort peu de cette nouvelle transformation de la marâtre.

Noëlle voulut voir les orphelins et les reçut avec une bonté gênée par leur fausse position.

Eux l'appelèrent « mademoiselle »; leur tendresse fraternelle fut absolument satisfaite et leur douleur filiale considérablement adoucie par les nombreux cadeaux dont ils se trouvèrent comblés.

Ils remontèrent volontiers en chemin de fer. La mère Dreck elle-même, dont le désintéressement avait subitement cessé, trouva que son voyage n'avait pas été complètement perdu.

— Pour une affaire ratée, ça a encore pas mal tourné! se disait-elle en comptant et recomptant ce que ses larmoiements, et le plaisir d'être délivrée de sa présence, avaient arraché à la générosité de Mme de Boutreuil. C'est sûr que si j'avais ramené la petite on me l'aurait rachetée son pesant d'or, comme me disait Mme Dambry. Mais dame! on prend ce qu'on trouve et, puisque le vieux m'a lâchée, pour une fois que j'avais besoin de lui, je ne pouvais pas mieux faire. Ah! misère!

XXI

Deux journées lentes et paisibles s'étaient écoulées depuis ces scènes douloureuses.

Gérard était resté à Trouville avec sa mère. Celle-ci, quoique bien décidée à l'éloigner de la jeune fille, avait trop de tact et de sensibilité pour ne pas

consacrer d'abord, au moins quelques jours, à l'amitié et aux égards que réclamait une si cruelle épreuve.

Bien cruelle, en effet! Mme de Boutreuil avait gardé sa fille, et, dans le premier moment, ce bonheur lui avait semblé suffisant. Elle s'aperçut bientôt que la mère Dreck avait, cependant, fait à Noëlle un tort irréparable.

Les soins, les demi-mensonges, l'ingéniosité de Mme de Boutreuil étaient parvenus, peu à peu, à faire oublier ce qu'il y avait de bizarre dans la situation de sa fille adoptive. La grâce sympathique de Noëlle, l'indifférence du public qui admettait facilement toute explication, avaient fait le reste. Ce travail de dix ans venait de s'écrouler.

Amplifiée, arrangée, dramatisée, recueillie avidement par les bavards, les jaloux et les oisifs, l'histoire de Noëlle faisait le tour de la petite ville, chacun ajoutant une supposition malveillante sur son origine, une anecdote nouvelle aux incidents dont la maison de Mme de Boutreuil avait été le théâtre.

La mère de Noëlle, disaient les romanesques de la bande, avait expiré de douleur sur le seuil d'où la chassait sa fille impitoyable. Non; c'était son père qui était mort de faim, là, juste devant le portail. Comme à peine un parti s'est-il formé qu'il s'en forme un second pour combattre le premier, une version contradictoire circula aussitôt: Noëlle était une jeune fille de haute naissance, et une bande infâme de voleurs d'enfants, avaient tenté de l'enlever à sa tante: par bonheur, la justice était là, et les ravisseurs auraient fort à faire avec elle.

On les avait vus partir de la gare, en voiture cellulaire, les menottes aux mains, sous la conduite d'un inspecteur de la sûreté, envoyé spécialement de Paris.

Bien que très ennuyée de ces commérages, Mme de Boutreuil s'en inquiétait relativement peu; le souci cruel que lui causait l'effet produit sur Gérard et sur sa mère l'absorbait bien davantage.

Amis dévoués, ils l'étaient plus que jamais, et l'avaient prouvé; mais une certaine gêne, la réserve de Gérard, la gravité de Mme d'Hautecour attestaient le changement survenu dans leurs projets qu'ils étaient trop loyaux pour dissimuler. Nulle décision cependant n'était prise par eux. A vrai dire, ils

l'avaient eu, ni le temps, ni la présence d'esprit nécessaires pour y songer.

Noëlle, dès le premier instant, avait senti son bonheur irrévocablement compromis. Elle était mortellement terrassée, ne désirant plus rien, parce qu'elle n'espérait plus rien. Tout lui devenait un sujet de souffrance. La présence de Gérard, amical, fraternel, dévoué, était maintenant pour elle un supplice. Elle comparait à son regard calme d'aujourd'hui le regard doux et profond qui s'était fixé un instant sur elle là-bas, au fond du jardin, lorsqu'ils étaient tous les deux assis sur le banc vert.

Cette comparaison, entre le Gérard d'alors et celui d'aujourd'hui, la minait. Sa tête humiliée se penchait sur sa poitrine, un cercle bleuâtre entourait ses paupières. Elle souriait d'un sourire pâle, parlait d'une voix atone, et le deuil qu'elle portait la faisait paraître encore plus blanche, plus mince et plus triste.

Elle avait hâte de quitter Trouville et n'osait le dire. En s'éloignant, peut-être romprait-elle le dernier lien qui l'unissait à lui.

Quelque douloureuse que fût sa position, le moindre changement lui semblait redoutable.

La tendresse même de sa mère ne la consolait plus ; elle ne se plaignait pas, mais, la nuit, Mme de Boutreuil la voyait s'agiter et pleurer en dormant.

Une nuit, pourtant, ce ne fut plus à la mère de veiller au chevet de sa fille. Noëlle appelait Mme d'Hautecour, sonnait les domestiques, mettait toute la maison sur pied.

Mme de Boutreuil venait d'avoir une attaque de paralysie.

Quand elle vit sans connaissance, presque sans vie, celle qui était pour elle sa bienfaitrice, son appui, sa famille, presque son culte, la jeune fille retrouva son énergie, et c'est avec tout l'acharnement de la tendresse qu'elle la disputa à la mort.

Au bout de deux jours, Mme de Boutreuil était hors de danger.

— Elle est sauvée pour cette fois, dirent les médecins; c'est la seconde attaque, mais il ne faudrait pas qu'une troisième vint à se produire. Épargnez-lui les fatigues, les émotions surtout.

— Ce sont ces scènes affreuses, c'est à cause de moi qu'elle a failli mourir, se dit Noëlle, et les

traces mêmes que cette crise terrible laissa à Mme de Boutreuil la lui rendirent plus chère.

Quand la vieille dame entra en pleine convalescence, on put constater que ces traces ne s'effaceraient jamais.

La surdité s'était accrue et les facultés avaient subi une irréparable atteinte.

Elle aimait toujours sa fille avec la même ardeur, mais cette affection était devenue naïve, dépendante, exigeante et égoïste comme celle d'un enfant; il ne fallait plus attendre d'elle, ni conseil, ni appui.

Au contraire, Noëlle devait être à présent le guide, la protectrice, le soutien. A toute heure, elle était là, prête à se plier aux moindres fantaisies de Mme de Boutreuil qui, maintenant, avait mille caprices, et perdant tout intérêt pour les grandes choses de la vie, s'appliquait avec une obstination enfantine aux plus fatigantes minuties.

Cette maladie lui avait allégé l'esprit de toute préoccupation. Elle semblait avoir oublié la visite de la mère Dreck, oublié aussi les projets formés à l'égard de Gérard; elle n'avait pas perdu la raison, et aucune parole bizarre ne s'échappait de ses lèvres, mais elle était revenue à l'ignorance insouciante de l'enfance.

Mme de Boutreuil ne se rendait pas compte de son état, ne souffrait pas, et, d'après les médecins, cet affaiblissement moral devait être plutôt favorable à sa guérison physique.

Dès qu'elle fut suffisamment rétablie, elle demanda à retourner à Paris. Le chez-soi et le voisinage de son médecin habituel étaient nécessaires à son état, et Noëlle fit immédiatement ses préparatifs de départ, à la fois heureuse et attristée de quitter cette maisonnette où elle avait rêvé tant de joies et trouvé tant de douleurs.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis l'instant où ce petit jardin lui avait semblé aussi radieux qu'un coin du ciel, et ces quinze jours avaient vu se flétrir toutes les fleurs de sa vie.

Il lui restait pourtant un devoir, et c'était encore du bonheur.

XXII

Mme d'Hautecour ne quitta Noëlle qu'après l'avoir ramenée à l'hôtel de Boutreuil. Ayant satisfait, et au delà, à toutes les exigences de l'amitié, elle n'était pas fâchée de reprendre sa liberté, et avait hâte de s'occuper de son fils. Le moment était venu d'éloigner Gérard, et elle espérait pour lui une position en province qu'un ancien ami de son père s'était offert à lui procurer.

En rentrant chez elle, Mme d'Hautecour trouva son fils tournant et retournant une lettre, arrivée la veille, et que le concierge venait de lui remettre.

— Que peut vouloir encore Mme Dambry ? dit-il en la tendant à sa mère.

« Voyez! comme cela pèse !

Mme d'Hautecour ouvrit la lettre qui lui était adressée. De l'enveloppe, qu'elle déchira, en tomba une autre sur laquelle étaient écrits ces mots :

Monsieur Gérard d'Hautecour

Gérard tressaillit. L'écriture haute, droite, légèrement tremblée, lui était inconnue, mais le cachet de cire portait l'empreinte de ses armes.

— Une lettre de ton grand-père qu'il te fait parvenir par Mme Dambry, ne sachant pas ton adresse, dit Mme d'Hautecour, parcourant rapidement la feuille qui annonçait et expliquait l'envoi... Mme Dambry n'en connaît pas le contenu, — elle espère qu'il sera favorable, — elle est bien dévouée !

Gérard hésitait à rompre le cachet.

Cette première épreuve tangible de l'existence de son grand-père semblait former entre eux un lien mystérieux. Il était ému, content, craintif.

Un passé qui devenait pour lui fantastique, un avenir, auquel il ne croyait plus, lui paraissaient contenus dans cette lettre.

Lui, le pauvre, le déclassé, l'abandonné, allait-il retrouver une famille riche et puissante, et continuer les traditions de ses ancêtres, grands seigneurs, dont il se croyait à jamais déchu !

Il se décida enfin à lire.
La lettre était courte :

« Votre mère a fait de vous un homme, et qui plus est, un gentilhomme. Cela suffit pour qu'elle ait acquis chez nous droit de cité. J'espère qu'un fils si tendre aura le cœur assez large pour y faire une place à un vieux grand-père, triste et abandonné.

« Samedi prochain, 19 août, ma voiture attendra, à la gare de Vouziers, ma belle-fille et mon petit-fils.

« Marquis d'Hautecour. »

— Il vous accueille !
— Il t'appelle !
— Et vous voyez, ma mère, conclut Gérard, qu'on ne perd jamais rien à faire son devoir. La bassesse et la servilité ne pouvaient plaire au père de mon père.

Peut-être y avait-il là du vrai.

Peut-être aussi le marquis d'Hautecour, qui avait beaucoup aimé sa mère, approuva-t-il la tendresse de Gérard pour la sienne ; peut-être aussi — car les petites raisons sont souvent les plus déterminantes — une scène désagréable avec sa nièce, la résolution de secouer l'influence dont elle abusait, l'horreur de la solitude et l'embarras où s'était trouvé le vieillard pour gouverner sa maison et occuper ses loisirs en l'absence de celle qui s'était efforcée de se rendre indispensable, avaient-ils, au moins autant que des sentiments d'ordre plus élevé, déterminé l'aïeul à entourer sa vieillesse d'une famille agréable et dévouée. Les joies du foyer étaient les seules auxquelles son âge lui permît d'aspirer ; il avait plus de sagesse que de mérite à le comprendre.

Le jeune enthousiasme de Gérard en jugea autrement. Vingt-trois années d'indifférence et d'oubli s'effacèrent de son souvenir. Il ne vit plus dans ce cruel abandon qu'un malentendu, dans cet aïeul égoïste qu'un vieillard, affamé de tendresse et lui ouvrant les bras.

Sa mère heureuse, Hautecour, le grand parc, les portraits de famille, la fortune, tout cela lui apparut dans une vision éblouissante.

Plus sceptique, mais non moins aveuglée, Mme d'Hautecour se disait : « Il était bien évident que personne, même de loin, ne pouvait résister à Gérard. Quelques lignes de son écriture ont fait plus

que les efforts de ma vie entière. Cher, cher enfant! »

On était au 18, et le rendez-vous donné par M. d'Hautecour pour le lendemain fut scrupuleusement observé.

Quand Gérard et sa mère eurent dit adieu à Noëlle, celle-ci, quittant un instant sa chère malade, alla cacher, dans sa chambre, les larmes qui s'échappaient malgré elle.

Sa route s'éloignait de plus en plus de celle de Gérard; il allait vers le succès, la richesse, la joie, tout ce qu'il y a de brillant dans la vie.

Elle, s'acheminait lentement vers un avenir sombre, vers l'abandon et la désespérance.

Oh! mon Dieu, si cela pouvait être vers la mort! Quand une destinée irrévocable vous ôte à tout jamais l'espérance, quand un sort fatal transforme en épines tout ce qui est rose pour les autres, quand une marque originelle fait de vous un paria, si on ne peut, ni effacer cette marque, ni conjurer ce sort, enfin si on n'a pas de place ici-bas, si on ne peut pas vivre, pourquoi ne peut-on pas mourir!

XXIII

Une auto très luxueuse attendait les voyageurs à la gare de Vouziers.

Gérard éprouva, lorsqu'il passa dans la cour d'honneur, une sorte d'ivresse.

Avait-il vu en songe ces tours, ces toits pointus, ce château magnifique, ces vieux ombrages et cette chapelle, et ce pigeonnier et ce vieux pont-levis?

Les récits de son père, que sa mère lui avait transmis, étaient-ils donc assez exacts pour qu'il reconnût cette demeure du premier coup d'œil? ou était-ce un instinct naturel, une sorte de voix du sang, qui évoquait chez lui, en face de ces vieilles pierres, berceau de sa famille, comme un souvenir lointain et le sentiment vague d'une parenté mystérieuse?

En haut du grand escalier de marbre blanc, M. d'Hautecour attendait.

Lui aussi était bien tel que Gérard se l'était re

présen[illegible] un grand vieillard maigre aux traits fins et expressifs, à la grâce aristocratique un peu rigide de l'ancien temps.

Gérard s'effaça pour laisser passer sa mère, et, avant d'embrasser son petit-fils, le vieux marquis posa, pour la première fois, ses lèvres sur le front de sa belle-fille.

Cette rencontre, préparée comme une entrevue diplomatique, n'eut rien de solennel, rien de pathétique. Si M. d'Hautecour était ému, il se contint parfaitement; l'expression satisfaite de sa physionomie révéla seule que la vue de ses enfants ne lui causait pas de déception, et il les accueillit avec autant d'aisance affectueuse que s'il les avait quittés la veille.

C'était peut-être le meilleur moyen de dissiper tout embarras, d'éviter les retours fâcheux sur le passé, de faire rentrer chacun de plain-pied dans la vie de famille.

Dès ce moment, Gérard et sa mère se sentirent chez eux. Le jeune homme éprouvait dans la société de son aïeul un charme paisible, rappelant celui qu'engendre une longue habitude.

Il lui semblait avoir toujours connu ce vieillard, et il retrouvait en lui une analogie indéfinissable avec sa propre personne, et le souvenir un peu effacé qui lui restait de son père. En quoi résidait cette ressemblance? il ne pouvait le dire. Rien n'était plus différent que leurs idées, leur éducation, leur caractère; et, cependant, ils se comprenaient, savaient même se contredire sans se heurter, et s'attiraient, par une sympathie instinctive, qui leur faisait mutuellement paraître leurs qualités plus grandes et leurs défauts presque agréables.

Quand il fut rentré avec sa mère dans les appartements qu'on leur avait préparés, Gérard se livra à une véritable explosion de joie enfantine, vantant la distinction et la bonté de son grand-père, les splendeurs d'Hautecour, s'extasiant sur le beau jardin qu'il apercevait au clair de lune par les hautes croisées de sa chambre, furetant dans tous les coins, maniant chaque objet, et s'amusant des moindres détails.

C'était, non pas la jouissance orgueilleuse et étonnée du parvenu, mais la satisfaction du prince détrôné qui reconquiert sa couronne.

Il aimait tout ce qui l'entourait parce que tout cela

faisait partie de son apanage, de son nom, presque de sa personne.

Pour la première fois de sa vie, il se sentait bien lui-même un véritable d'Hautecour.

Ce sentiment, si fort chez l'homme et presque inconnu à la femme, de l'attachement au sol des ancêtres, à la propriété légitime, au passé de sa race, avait déjà pris possession de Gérard, lorsqu'il s'endormit pour la première fois sous le toit de son aïeul.

Les jours suivants ne firent que resserrer davantage les liens si vite renoués. M. d'Hautecour appartenait à la catégorie des égoïstes raffinés et raisonnants, qui n'ont pas d'appétit lorsqu'ils dînent seuls, et savent la solitude néfaste à l'homme né sociable.

Privé par son âge et son état de la plupart des agréments de la vie, il ne pouvait plus guère en jouir que par les autres, et sa fortune était bien employée en lui procurant une société agréable et distrayante.

Il appréciait les avantages de son nom, qu'il était désormais assuré de voir continué dignement.

Son luxe prenait un charme nouveau, car le jeune homme savait en profiter et se montrer reconnaissant envers celui qui le comblait de gâteries.

Cela servait à quelque chose maintenant d'avoir des chevaux dans les écuries. De son fauteuil, M. d'Hautecour voyait Gérard caracoler sous sa fenêtre, ce qui lui rappelait son jeune temps.

La distinction et la bonne mine de son petit-fils le flattaient infiniment. La jeunesse de Gérard ensoleillait la vieille demeure où Mme d'Hautecour faisait régner l'ordre et le confort que procure seule une bonne maîtresse de maison.

La nièce, si bien remplacée, avait été vite oubliée, et la surveillance jalouse dont elle avait entouré le vieillard ne créait plus autour de lui la solitude. Les héritiers naturels n'avaient rien à craindre de personne, et les portes du château s'ouvraient toutes grandes maintenant à ceux qu'y attiraient les nouveaux maîtres.

Les premiers hôtes — c'était justice — furent les Dambry.

Mme d'Hautecour ne pouvait oublier la part qu'avait dans le succès l'amie dévouée, et la manière adroite et délicate dont celle-ci se déroba à tous remerciements augmenta encore la gratitude et la confiance de la mère.

Gérard, lui, voyait toujours avec plaisir de nouveaux arrivants.

Un peu grisé par son bonheur soudain, et pressé de rattraper les années de jeunesse perdues dans les soucis, il adorait le monde et tout ce qui était distraction, à présent qu'il n'y trouvait plus ni gêne, ni humiliation.

Quant au vieux marquis, il aimait la jeunesse. Mimi lui plaisait, Mathilde l'amusait par son esprit moqueur, et il leur témoignait l'intérêt paternel qu'inspirent à un vieillard des enfants dont il a connu les grands parents.

— Ces Dambry sont d'une excellente famille, de robe, c'est vrai, mais très ancienne, toujours très riche, et liée d'amitié avec la nôtre depuis un temps immémorial. A chaque instant, leur nom se retrouve dans mes archives : témoin dans un mariage... parrain dans un baptême...

« Pendant la révolution, leur bisaïeul, le président, a été guillotiné en même temps que mon grand-oncle, sur la place principale de Rocroy, et son fils, le conseiller, était le meilleur ami de mon père.

« Tout cela crée presque des liens de parenté. Il y a eu même une alliance vers 1580.

Ce mot d'alliance parut éveiller dans l'esprit du vieillard des idées agréables. Car il souriait en ajoutant :

— Mimi est une charmante fille.

Charmante, il est vrai, surtout dans ce cadre majestueux d'Hautecour qui seyait admirablement à sa beauté un peu lourde, dans cette vie de campagne intime et bruyante, qui faisait ressortir sa gaîté franche, sa bonne humeur et son aptitude à tous les exercices du corps, aptitude bien servie par une santé robuste.

Mimi était du reste la seule, parmi les femmes rassemblées à Hautecour, qui, par son âge ou sa figure, pût prétendre à la beauté.

Cela lui donnait une petite royauté qui, l'élevant au-dessus de sa modeste situation de plus jeune membre d'une trop nombreuse famille, la rendait à la fois confuse et contente.

Son extrême jeunesse faisait mettre sur le compte de la timidité l'insignifiance de sa conversation, son manque d'imagination et d'idées.

Dites par une jolie bouche, les moindres niaise-

ries prennent un certain charme, et de beaux yeux doux peuvent se passer d'expression.

Et puis, Mathilde était là, l'esprit en éveil, la répartie prompte, toujours prête à suppléer à ce qui manquait à sa jumelle au point de vue de l'intelligence, adorant sa sœur, fière et heureuse de la voir douée de charmes extérieurs qui lui manquaient à elle-même, et se résignant volontiers au rôle ingrat de repoussoir.

La beauté de Mimi était d'ailleurs sa vengeance. Elle voulait en écraser toutes les femmes qui l'éclipsaient elle-même et qu'elle haïssait de toute sa haine de laide.

— Quelle bonne sœur! se disait Mme d'Hautecour, ne voyant que par un côté cette abnégation féroce.

« Quel oubli d'elle-même! c'est une nature dévouée comme sa mère.

De part et d'autre, les appréciations furent également bienveillantes, et la prolongation de cette intimité ne fit que les confirmer.

Son séjour à Hautecour terminé discrètement, Mme Dambry resta dans le voisignage où sa belle-sœur la retenait. Les vacances presque entières s'écoulèrent dans tous les plaisirs de la campagne, partagés par les deux familles : promenade, pique-nique et joyeuses chevauchées.

XXIV

Rien n'est plus triste pour les vrais Parisiens qu'le séjour de Paris pendant le fort de l'été.

Les étrangers ou les provinciaux qui y affluent, profitant des vacances, sont émerveillés de l'animation, de la gaieté, de l'élégance qui font la parure de la ville incomparable. Pour les yeux exercés, l'animation est sans entrain, la gaieté sans grâce, l'élégance sans distinction, la parure sans coquetterie.

Paris, livré à ces hôtes de passage, n'est plus Paris. Ses habitants désertent en masse. Ceux que retiennent de force des raisons péremptoires, rongent leur frein, grisés par cette atmosphère de vacances.

Ce qui charme ou passionne, pendant dix mois de l'année, devient insupportable pendant ces quelques semaines où le repos semble une nécessité et, partant, un droit.

Les boutiquiers se découragent, les restaurants se négligent, les demoiselles de magasin s'ennuient. Les hommes d'affaires alanguis battent mélancoliquement l'asphalte nauséabond. Les chevaux de fiacre eux-mêmes ont des velléités de révolte en rêvant des prairies d'Asnières ou des ombrages de Saint-Cloud.

Les petits bourgeois, cloués par l'économie dans leurs entresols, se fuient les uns les autres, et recommandent à leur concierge de dire à tout venant qu'ils sont allés en Suisse. De la société, il n'y a plus trace. Les salons font relâche comme les théâtres, et un Parisien, qui revient par hasard chez lui pendant la canicule, peut se croire en plein Sahara.

Noëlle s'en aperçut en rentrant à l'hôtel de Boutreuil.

Jamais elle ne s'était trouvée à Paris à cette époque, et elle y connut toutes les horreurs d'une solitude rendue plus insupportable encore par les tristes préoccupations dont elle était assiégée.

Elle se consacrait avec une tendresse et un dévouement infatigables à contenter, à distraire, à choyer sa bienfaitrice dont les joies, les fantaisies et les colères enfantines se succédaient presque sans interruption.

Cette tâche de reconnaissance était douce et chère à la jeune fille, mais l'épuisait.

Elle sortait à peine; et la sonnette de la porte d'entrée, jadis si bavarde, se taisait maintenant, morne et délaissée.

Les arrière-cousins, si empressés l'an dernier, prenaient, eux aussi, leurs vacances, et les amies de cœur promenaient leurs toilettes d'été sur une grève ou dans des allées de parc.

Les vieilles amies de Mme de Boutreuil elles-mêmes étaient dispersées dans de paisibles villégiatures.

Noëlle en vint à regretter même les indifférents. Espérait-elle qu'ils lui feraient un instant oublier le vide resté béant dans son cœur? Non; mais il lui semblait que des bruits de pas, des murmures de voix, des figures connues, se mouvant autour

d'elle, dissiperaient ce silence affreux où elle entendait toujours résonner le même nom, cette vision persistante qui lui montrait toujours le même visage!

Sa raison tentait en vain de la rassurer en lui prouvant que Gérard allait bientôt revenir; que son séjour auprès de son grand-père était naturel et nécessaire; qu'il fallait se réjouir de cette réconciliation.

Les lettres de Mme d'Hautecour, affectueuses, pleines de sollicitude pour la santé de sa vieille amie, ne réussissaient pas mieux à la calmer. Y répondre était pour elle un martyre.

Craignant toujours de laisser percer un sentiment, un espoir, elle se mettait l'esprit à la torture pour imaginer des phrases assez banales, des lieux communs assez courants, pour ne pouvoir prêter à aucune interprétation.

Chaque lettre amenait un refroidissement, une gêne dans ces rapports jadis si intimes.

Noëlle le sentait, et sa seule consolation était de pouvoir attribuer ce changement à sa propre fierté, et non à l'abandon de Gérard.

Elle ne désirait même plus le retour de son ami.

Tout événement lui semblait maintenant devoir amener dans sa vie un nouveau danger.

Elle était plus assiégée que jamais par ses idées sombres, lorsqu'un jour, en sortant de l'église, elle fut accostée par Marguerite Dambry.

La jeune religieuse, attachée depuis plusieurs années à l'un des grands hôpitaux de Paris, n'était jamais revenue à l'hôtel de Boutreuil.

Noëlle la rencontrait de temps en temps, et lui parlait toujours à la hâte, car les moments étaient comptés; mais chaque fois, un regard amical ou une bonne parole de sœur Elisabeth était venu raviver l'affection enthousiaste inspirée à Noëlle par Mlle Dambry.

Cette fois-ci, Marguerite s'attarda un peu, marchant à côté de Noëlle et la questionnant sur la santé de Mme de Boutreuil. Son coup d'œil, exercé à reconnaître les souffrances physiques et morales, avait tout de suite démêlé dans la physionomie de la jeune fille des traces douloureuses et son instinct lui disait qu'un être malheureux avait besoin de son secours.

— Dites à Mme de Boutreuil que j'irai la voir,

dit-elle en se séparant de Noëlle; une malade, cela fait partie de ma clientèle.

Cette clientèle des sœurs de charité se compose de toutes les misères, de toutes les douleurs, de tous les abandons. Et c'est pourquoi, d'un bout du monde à l'autre, c'est-à-dire partout où il y a des malheureux, on rencontre la cornette blanche et le visage serein des filles de Saint-Vincent-de-Paul.

Elles appartiennent à l'humanité, puisque l'humanité a besoin d'elles, mais elles appartiennent, avant tout, à la France et au catholicisme dont elles sont l'incarnation la plus vivante et la plus pure. Le monde les voit de si près, que la calomnie même n'ose les attaquer. Il ne faut du reste pas longtemps pour les connaître, car elles ont la franchise de l'enfant, et la simplicité héroïque du soldat.

Plus pauvres encore que les plus pauvres d'entre les religieuses, elles ne possèdent pas même une chapelle. Les salles d'hôpital, les mansardes où elles seules pénètrent, les champs de bataille où elles suivent les plus vaillants, leur tiennent lieu de cloître, et quand leur dur labeur laisse un moment au repos de la prière, elles le passent confondues au dernier rang des fidèles.

Servantes de Dieu dans les pauvres, son image la plus humble et la plus vraie, elles trouvent, pour chaque souffrance, une larme de femme dont la pitié humaine s'attendrit, un sourire d'ange dont la pitié divine relève et console.

Leur âme, qui regarde au ciel en même temps que sur la terre, voit, de si haut, les infirmités et les faiblesses d'ici-bas, que tous les hommes leur semblent égaux, malgré les distinctions qu'ils croient établir entre eux; comme, vues d'une certaine altitude, les montagnes se confondent avec les vallées, semblables à un grain de sable jeté dans l'immensité.

Les différences de classe, de fortune, d'éducation, c'est pour elles-mêmes que les sœurs de charité les oublient d'abord. Des princesses et des filles du peuple ont, avec la même fierté humble, appelé Vincent de Paul leur père; entre elles règne cette douce égalité fraternelle qui n'exclut pas l'individualité et l'initiative, une des forces de leur ordre, dont l'esprit veut l'abnégation volontaire et le sacrifice joyeux. Leur règle, sévère et douce, rend chaque

nnée à des milliers de religieuses une liberté qu'elles sont heureuses d'immoler de nouveau, et leur donne, chaque jour, l'indépendance nécessaire à leur ministère.

Elles ne fuient pas le monde comme un danger; elles le traversent sans crainte, comme leur chemin pour aller au ciel, glanant toutes les misères, toutes les douleurs qu'elles rencontrent sur la route, et qui sont leur part de la moisson.

Marguerite Dambry réalisait entièrement le type idéal de la sœur de charité que l'on admire toujours, sans s'étonner jamais, tant on la rencontre souvent.

La sérénité, que donne une vraie vocation, était empreinte sur sa figure calme et animée.

Noëlle la regardait avec envie s'éloigner, pressée de rattraper les quelques minutes dépensées dans leur causerie, oublieuse de la chaleur suffocante de cette journée d'août, marchant de ce pas léger et résolu avec lequel elle aurait traversé, aussi facilement, les champs de bataille ou les déserts sauvages, si sa mission l'y eût appelée.

Les paroles de la religieuse et sa promesse avaient fait du bien à la jeune fille; depuis longtemps personne ne lui avait parlé avec une attitude aussi aisée, une amitié aussi franche.

Elle n'éprouvait pas auprès de Marguerite cette sorte de contrainte qui lui semblait parfois la séparer des autres, comme une barrière invisible et infranchissable.

— Que lui importe mon nom, ou la condition de mes parents ? se disait Noëlle. Pour moi, comme pour tous, c'est une sœur.

Marguerite Dambry ne se fit pas attendre.

Le lendemain, elle arriva chez Mme de Boutreuil que cette visite enchanta.

La malade n'était cependant pas seule à attirer Marguerite. Son regard perspicace avait vu dans les traits, dans les manières, dans les paroles de Noëlle, une souffrance profonde et cachée. Elle s'était toujours intéressée à cette enfant dont elle avait deviné la nature délicate, et qui lui rappelait le temps où sa vocation s'était éveillée jadis, en soignant les pauvres de Lagny.

Marguerite ne questionna pas, sembla même ne rien remarquer; mais elle revint, et un jour où la douleur se faisait trop forte, l'isolement trop affreux, Noëlle, sans savoir comment, se trouva dans les bras

de la religieuse, lui ouvrant son cœur oppressé et meurtri.

Moins on a besoin d'indulgence pour soi-même, plus on en a généralement en réserve pour les autres.

Les plus forts sont les plus enclins à soutenir les plus faibles, et, être dégagé de toute préoccupation humaine personnelle, est la première condition pour juger avec impartialité, conseiller sagement et excuser toutes les erreurs.

Marguerite n'encouragea pas les espérances qui, malgré tout, sommeillaient encore dans le cœur de Noëlle, ne les lui arracha pas non plus avec une brutalité qui eût effarouché la confiance de la jeune fille et brisé ses dernières forces.

— Peut-être vous êtes-vous trompée sur les intentions de Gérard; peut-être reviendra-t-il!

— Oh! si c'était possible.

— Peut-être aussi vous êtes-vous trompée sur votre propre cœur. A votre âge, on ne se connaît guère soi-même! on prend souvent pour un sentiment le moindre enfantillage; et l'on se désespère un jour de ce que l'on aura oublié le lendemain.

— Je donnerais la moitié de ma vie pour que ce fût vrai, murmura Noëlle, d'un accent si convaincu, si déchirant, que sœur Élisabeth tressaillit.

Le mal était profond. Avec adresse et douceur, la religieuse y appliqua le seul remède capable de soulager, sinon de guérir les douleurs humaines; cette résignation dont le bon sens fait une loi, et la religion, une vertu.

Cette soumission confiante à la volonté de Dieu ne défend pas les espérances humaines, et, lorsqu'elles sont épuisées, leur en substitue d'autres, plus enviables et moins fragiles.

Marguerite apaisa cette âme troublée et, l'élevant à la hauteur de la sienne, lui fit envisager les peines et les douleurs de la terre du côté du ciel, le seul par où l'on puisse les considérer, sans crainte et sans horreur.

Après cette conversation, Noëlle se sentit un nouveau courage. L'affection indulgente de celle qu'elle regardait presque comme une sainte l'avait relevée à ses propres yeux, et, en songeant à ses paroles, elle se rappelait que, même si le monde entier se tournait contre elle, il lui resterait encore le seul protecteur puissant, le seul ami véritable.

Et si de nouvelles luttes absorbantes et douloureuses vinrent bientôt chasser ces pensées consolantes, elle les retrouva un jour gravées tout au fond de son cœur.

XXV

Ce mois d'août qui avait semblé à Noëlle le mois le plus triste, le plus fatigant qu'elle eût encore vécu, était enfin écoulé.

Les premiers jours de septembre, frais et déjà brumeux, amenaient une amélioration sensible dans l'état de Mme de Boutreuil, en la réveillant d'un accablement léthargique, causé par la chaleur.

Par moments, les facultés de la vieille dame semblaient revenir, et ces éclairs fugitifs, où reparaissait sa nature d'autrefois, faisaient espérer, à l'inexpérience de sa fille, une complète guérison.

— Comme tu es changée, ma pauvre petite, dit un jour Mme de Boutreuil, en passant la main sur le visage pâli et émacié de la jeune fille.

— Ce n'est rien, mère ; l'été m'a un peu fatiguée.

— Oui... penser que tu es restée à étouffer ici, à cause de moi; et puis, tu t'es ennuyée là toute seule ?

— Est-ce que je peux m'ennuyer auprès de vous ?

— Pauvre chérie !... Mais Gérard ?... où donc est Gérard ?

— Vous savez bien, chez son grand-père.

— Ah! oui, j'oublie toujours ce grand-père. Il s'est révélé si soudainement, si mal à propos ! Je ne comprends pas pourquoi Gérard est avec lui, à présent, au lieu d'être avec nous ? Tu sais... il devait demeurer ici... au second... après votre mariage.

Mme de Boutreuil parlait tout naturellement, comme un enfant qui ne comprend pas la portée de ses paroles.

Elle était restée sous l'impression de son entretien avec Mme d'Hautecour, et ne se rappelait plus rien du temps ni des circonstances qui l'en séparaient.

— Depuis quand Gérard est-il à Hautecour ? continua-t-elle, essayant de calculer et embrouillant dans

sa pauvre tête les jours, les semaines et les mois, jusqu'à ce que Noëlle fût parvenue à attirer sur un autre sujet son esprit vacillant et incertain.

Le nom de Gérard revenait pourtant sans cesse dans la conversation de la malade, et chaque fois qu'elle le prononçait, elle s'arrêtait un instant, remuant les lèvres sans parler, comme faisant un suprême effort pour renouer la trame rompue de ses pensées.

Un jour cependant, après une courte méditation, ses yeux s'éclairèrent de leur regard doux et tendre d'autrefois, et, de cette voix calme et grave que Noëlle avait cru ne plus jamais entendre, elle lui dit :

— Ne t'inquiète pas, ma pauvre petite, tu crois que Gérard t'oublie, qu'on le détourne de toi, que, peut-être, il a été effrayé par certains obstacles... Mais, crois-moi, il te reviendra malgré tout. Il peut se laisser convaincre un moment, mais plus il verra le monde et les autres femmes, plus il comprendra que rien n'est plus beau ni meilleur que toi, et que rien ne pourra lui tenir lieu de ta tendresse.

Mme de Boutreuil se tut, comme épuisée par cet effort. L'amour maternel avait un moment réveillé toute sa raison et ce sûr instinct ne devait-il pas servir à la jeune fille d'oracle et de guide ?

Noëlle se laissa aller aveuglément à l'espoir qui renaissait en elle, et il lui sembla que la prédiction de sa mère se réalisait déjà, lorsque, ouvrant la porte du salon, le vieux Thomas, d'un ton où perçait le triomphe, annonça :

— Madame d'Hautecour!

La visiteuse s'avançait, affectueuse et souriante, vers Mme de Boutreuil qui l'accueillit avec une joyeuse exclamation.

De part et d'autre, le revoir fut très cordial. Mais, tout en embrassant son amie, Mme de Boutreuil promenait un regard inquiet autour du salon, surprise et gênée de ne pas trouver, comme d'habitude, le fils à côté de la mère.

— Et Gérard ? demanda-t-elle.

— Gérard est resté à Hautecour. Je ne suis venu passer ici que quarante-huit heures pour organiser notre déménagement.

Noëlle respira.

Délivrée de l'émotion qui l'oppressait depuis l'entrée de Mme d'Hautecour, elle l'examinait à présent

notant les changements qui s'étaient accomplis sur ce visage si familier.

Les plis tourmentés du front s'effaçaient, la physionomie avait revêtu cette quiétude, cette assurance paisible, propre aux gens dégagés de toute préoccupation. La dignité un peu raide du maintien s'était assouplie; la santé revenue, grâce au repos de l'esprit, donnait, à cette figure régulière et fine, un regain de jeunesse et de fraîcheur.

Mme d'Hautecour, tout en expliquant à Mme de Boutreuil que son bail était expiré, et que, devant à l'avenir habiter chez son beau-père, elle faisait transporter tout son mobilier dans l'hôtel de la rue de Grenelle, observait, de son côté, la jeune fille dont le dépérissement la frappa douloureusement.

Ce fut peut-être ce qui mit dans sa voix une douceur particulière, quand elle s'adressa à la pauvre enfant.

Elle parla peu de Gérard, beaucoup de M. d'Hautecour, pas du tout des Dambry, par une réserve instinctive. De menus détails sur sa nouvelle demeure, la vie qu'on y menait, les projets du vieux marquis, alimentèrent une conversation qui restait intime, sans toucher à aucun sujet important.

La visite se prolongea.

Mme d'Hautecour, surchargée d'occupations pendant son séjour à Paris, avait voulu d'abord faire la part de ses amies, ne sachant pas quand elle pourrait les revoir.

— Quand partez-vous? lui demanda Mme de Boutreuil.

— Après-demain soir, ou jeudi matin, au plus tard. Mon beau-père n'a pas voulu me donner un plus long congé et je suis épouvantée par la besogne que j'ai à faire d'ici-là.

« Pardonnez-moi donc, chère amie, si je ne reviens pas demain; en tout cas, je ne partirai pas sans vous vous dire adieu.

Mais Mme d'Hautecour ne reparut, ni pendant les deux jours suivants, ni dans la soirée du mercredi ni dans la matinée du jeudi, où Mme de Boutreuil l'attendait avec une impatience enfantine, soulevant le rideau de la fenêtre pour guetter dans la rue, croyant à chaque minute entendre retentir la sonnette de la porte, et répétant avec une obstination de malade :

— Elle devait partir ce matin, et venir me dire

adieu ! elle l'a promis. Pourquoi n'arrive-t-elle pas ?

Vers midi, comme cette agitation fébrile augmentait d'une façon inquiétante, Noëlle dut calmer la malade en consentant à aller voir si Mme d'Hautecour était partie.

Cette démarche coûtait à la jeune fille, mais Mme de Boutreuil l'exigeait et Noëlle céda, répugnant plus que jamais depuis que l'autorité de sa mère adoptive était diminuée aux yeux de tous par la maladie, à tromper sa confiance, en éludant un de ses ordres.

Elle partit donc avec Ismérie qui l'accompagnait presque toujours, à présent, dans ses sorties.

La femme de chambre apprit, non sans un vif intérêt, que la maison de Mme d'Hautecour était le but de leur course. Noëlle, malgré l'antipathie instinctive, mais injustifiée, croyait-elle, qu'elle avait éprouvée, dès le premier jour, à l'égard de la vieille servante, se montrait toujours douce et affable à son égard.

La jeune fille hésita un instant lorsque le concierge lui eut appris que Mme d'Hautecour avait été forcée de retarder son départ de quelques heures, et qu'elle était là-haut.

— Montons, mademoiselle, dit Ismérie, madame votre tante sera bien contente d'avoir des nouvelles.

— Mais je vais déranger Mme d'Hautecour ?

— Du tout, il est déjà venu du monde ce matin, affirma le concierge, spécimen rare et sympathique.

Noëlle gravit, jusqu'au quatrième sans s'arrêter, l'escalier clair, un peu raide, très propre, de Mme d'Hautecour.

La porte était entre-bâillée.

— Entrez, répondit-on au coup de sonnette discret.

Toutes les portes étaient ouvertes aussi dans l'intérieur, et l'appartement, dégarni de meubles, encombré de caisses, de débris de paille et de vieux papiers, apparut dans sa nudité, dans sa simplicité misérable, dissimulée si longtemps par l'ordre ingénieux, les artifices touchants d'une femme qui avait employé à cacher sa misère, sa fierté, son intelligence et son dévouement.

Que les plafonds étaient bas, les pièces étroites, les papiers fanés, la distribution défectueuse !

Noëlle le regardait avec un serrement de cœur, ce logis qui lui avait été si familier; qu'en son en-

fance elle trouvait si coquet dans ses dimensions restreintes!

Les maisons, ces choses inanimées, empruntent à ceux qui les habitent un tel souffle de vie, un tel reflet de pensée, qu'elles finissent par nous sembler presque vivantes.

Comme des amies, elles possèdent et gardent une partie de notre cœur.

Personnification des douleurs et des joies qu'elles ont renfermées, elles encadrent si étroitement le tableau de notre existence passée qu'elles arrivent à se confondre avec lui dans nos souvenirs.

Si ces souvenirs sont tristes, on éprouve néanmoins une certaine émotion à les laisser derrière soi, à voir se refermer pour toujours une porte qu'on a franchie souvent.

Mais quitter, pour n'y plus revenir, une maison où l'on n'a vu s'écouler que de douces heures, c'est une séparation cruelle, c'est un adieu à une période sereine de l'existence, adieu dont l'incertitude de l'avenir accroît la mélancolie.

Une partie de l'enfance de Noëlle s'était passée dans ce petit appartement. Mme de Boutreuil avait trop de délicatesse pour ne pas accepter souvent la modeste hospitalité de son amie pauvre, et les deux enfants s'amusaient encore plus à l'aise, dans cet humble logis, où tout était à leur discrétion, que dans l'hôtel de Boutreuil.

C'est peut-être aussi parce qu'elle aimait Gérard, qu'elle avait tant aimé le lieu qu'animait sa présence, et dont il était si naïvement fier de lui faire les honneurs.

Et, à voir ainsi abandonné, mis à nu, dépouillé de tout ce qu'ils admiraient dans leur simplicité enfantine, cet abri de leurs jeux et de leur affection d'autrefois, il semblait à la jeune fille voir tomber et se disperser en même temps les rêves, les espérances, les illusions, qui avaient, jusque-là, fait le charme de leur vie à tous les deux.

Où la retrouveraient-ils maintenant, cette amitié d'enfance, cette intimité fraternelle?

Gérard serait-il le même, dans le cadre inconnu où elle le reverrait?

Mme d'Hautecour allait et venait dans l'appartement, donnant aux emballeurs ses dernières instructions.

En l'attendant, Noëlle s'était assise sur une chaise

de paille, restée dans le vestibule. Elle se sentait essoufflée d'avoir monté l'escalier; des malaises qu'elle n'avait jamais éprouvés jusque-là l'assaillaient depuis quelque temps.

Les choses lui apparaissaient avec un réalisme effrayant, désolé, qui coupait court à ses dernières illusions.

Elle cherchait à se représenter la nouvelle demeure de Gérard, et la silhouette fantastique de M. d'Hautecour, ce terrible aïeul qu'elle redoutait jadis comme un croquemitaine, et dont on parlait, à présent, comme du plus tendre et du plus aimé des grands-pères. Elle songea à tout ce qu'avait souffert de lui Mme d'Hautecour, et se demanda, en frissonnant, ce que dirait ce vieillard, aux préjugés inflexibles, si son petit-fils amenait un jour comme fiancée la fille du père Dreck!

Elle se sourit à elle-même d'un sourire méprisant.

— Mon Dieu! que j'ai été folle, se dit-elle, en passant la main sur son front où elle ressentait une douleur étrange.

Puis, un brouillard, à travers lequel lui apparurent, comme dans une vision, l'appartement tel qu'il était autrefois, Gérard et elle enfants, vint se placer devant ses yeux. Dans ce temps-là, leurs mères, les voyant si joyeux, disaient avec un sourire :

— Ne les prendrait-on pas pour le frère et la sœur?

Ses oreilles bourdonnaient.

— Qu'avez-vous donc, mademoiselle? lui demanda Ismérie en la voyant devenir toute blanche.

Noëlle essaya instinctivement de sourire, mais le sourire expira sur ses lèvres pâles, et, si la femme de chambre ne l'eût retenue, elle se serait laissée glisser sur le parquet. Mme d'Hautecour était accourue.

— Un évanouissement! la chaleur sans doute! ouvrez les fenêtres.

— Que madame ne s'inquiète pas. Elle n'a pas de santé, il faut s'attendre à ces accidents-là, murmura Ismérie en s'empressant auprès de la jeune fille.

Au bout d'un instant, Noëlle rouvrit les yeux; et telle était son énergie, que son seul sentiment, en reprenant connaissance, fut la honte d'avoir attiré l'attention de Mme d'Hautecour.

Celle-ci comprit sa confusion, et tâcha de la dissiper en diminuant l'importance de l'accident.

— Ce n'est rien, dit-elle. Vous aviez grimpé trop vite nos quatre étages. Quand vous viendrez me voir dans mon nouveau logis, vous n'aurez pas tant de peine à m'atteindre.

Encore étourdie, Noëlle avait oublié sa préoccupation de tout à l'heure et entendait à peine ce qu'on lui disait.

Mme d'Hautecour la ramena chez elle.

— J'allais justement dire au revoir à Mme de Boutreuil ; je pars ce soir décidément.

— Vous ne direz pas à ma tante...

— Bien sûr que non. Un petit éblouissement, cela arrive à tout le monde.

Cet accident avait cependant causé à Mme d'Hautecour une vive impression qu'elle emporta en Lorraine.

En arrivant chez son beau-père, elle y trouva Mme Dambry, et répondit à ses questions affectueuses sur la santé de Mme de Boutreuil.

— Notre vieille amie va aussi bien que possible pour son état. Mais c'est Noëlle qui me préoccupe.

— Noëlle ! s'écria Gérard en changeant de couleur.

— Oui ; elle a une mine ! Cet été à Paris l'a épuisée.

— Pauvre petite ! s'exclama la compatissante Mme Dambry.

Et, se penchant à l'oreille de Mme d'Hautecour :

— Ce que vous me dites me fait bien de la peine. Elle ressemble tant à sa mère ! Pourvu qu'elle ne finisse pas de même !

— Comment ? demanda Mme d'Hautecour très attentive.

— La pauvre femme, une créature charmante, idéale, blonde et fraîche comme Noëlle, est morte d'une maladie de poitrine, héréditaire dans la famille.

— De qui parlez-vous ? demanda le vieux marquis qui n'avait entendu que le commencement de cette conversation. Ce nom de Boutreuil me rappelle quelque chose.

— Mme de Boutreuil est ma cousine, expliqua Mme Dambry. La mère de son mari était une Dambry.

— Et Noëlle est une jeune fille qu'elle a adoptée, continua Mathilde avec l'imprévoyance de son âge, la fille d'un bonhomme de Lagny, d'un fermier...

Un coup d'œil sévère de sa mère coupa court à cette indiscrétion étourdie.

M. d'Hautecour n'y avait, du reste, pas fait grande attention.

— J'avais entendu parler de cela. Adopter! dit-il en haussant les épaules. Ramasser, n'importe où, un enfant qui ne vous est rien, en qui se développent, sous vos yeux, les instincts et les vices d'une classe inférieure! Car le goût du terroir ne se perd jamais. Il faut être fou! Voilà qui ne se serait pas vu de mon temps! Comme si on pouvait remplacer un enfant, un héritier légitime!

Son regard satisfait, complaisant, presque attendri, alla chercher Gérard.

Le jeune homme s'était brusquement approché de la fenêtre dans l'embrasure de laquelle Mimi faisait de la tapisserie et, se penchant vers la jeune fille :

— Quel joli ouvrage vous faites! Comme vous êtes adroite! lui avait-il dit.

Ce compliment, tout à fait inconscient, n'en flatta pas moins celle qui le reçut, et Mimi était si ingénue qu'elle ne remarqua pas même la teinte cramoisie qui recouvrait le visage de son interlocuteur.

XXVI

Poitrinaire!

Ce mot, qui sonne comme un glas funèbre, fit frémir Mme d'Hautecour, d'horreur et de pitié. Elle s'expliqua soudain le changement effrayant de Noëlle, dont elle s'était émue, inquiétée, et, tout bas, accusée. Noëlle avait-elle deviné les projets si près de se réaliser jadis, et maintenant indéfiniment ajournés? L'éloignement de Gérard portait-il à sa santé, comme à son cœur, un coup mortel?

Cette pensée oppressait Mme d'Hautecour comme un remords, et elle se demandait si, dans ces conditions, l'honneur de son fils, à défaut de son affection, ne se trouvait pas engagé.

Mais non; Gérard était libre. Aucune promesse, aucune parole n'avait été échangée. Noëlle n'avait rien deviné, n'était pour Gérard qu'une amie d'enfance, presque une sœur, et si elle dépérissait lentement, si sa figure diaphane prenait cette beauté mélancolique des êtres jeunes qui n'atteindront pas

la vieillesse, la cause de son mal était simple, naturelle, et ne devait inspirer à ses amis que des inquiétudes sans remords.

Tout en se sentant atterrée devant cet arrêt fatal, tombé à la légère de lèvres indifférentes, Mme d'Hautecour éprouvait donc une sorte de soulagement à ne se rien reprocher, et à voir un poids décisif jeté dans la balance où, depuis quelques semaines, elle pesait avec angoisse la destinée de son fils.

A Trouville, un instant, elle avait cru les deux jeunes gens attirés l'un vers l'autre par une sympathie providentielle, destinés à trouver le bonheur dans un mariage d'amour.

L'abandon de leurs parents les faisait presque égaux par des raisons contradictoires, et soudain, les deux familles, qui jouaient un rôle si secondaire dans ces jeunes existences, étaient sorties de l'ombre pour rentrer en scène. M. d'Hautecour avait élevé Gérard jusqu'à lui ; Noëlle était retombée jusqu'à la mère Dreck !

Immense, infranchissable, cette disparité de situation les séparait maintenant comme un abîme caché qui se rouvrirait tout à coup ; se dressait entre eux comme un fantôme, devenu soudain matériel et palpable.

Et pourtant, rien n'était changé en eux ; aucun mensonge démasqué, aucune promesse trahie, ne donnaient à Mme d'Hautecour le droit de dire à son fils :

— Ce que j'approuvais il y a deux mois, je le défends aujourd'hui. Riche, tu dois renoncer à celle que, pauvre, tu te serais trouvé heureux d'obtenir pour femme !

Gérard redoutait-il cette défense ? l'attendait-il au contraire ?

La mère remarquait, non sans appréhension, l'influence qu'avaient pris, sur cette nature faible et facilement grisée, l'esprit fin et ironique de son aïeul, l'orgueil du nom, les jouissances de la fortune.

Tout cela suffisait pour le moment à Gérard, il ne voyait rien au delà d'Hautecour, et paraissait ne songer qu'avec ennui à des décisions ultérieures ; et voilà qu'au milieu de ces scrupules, de ces hésitations, ce mot terrible « poitrinaire » tombait comme une solution lugubre et irrévocable.

En interrogeant Mme Dambry, la mère de Gérard

sut bientôt tous les détails de la mort de la première Mme Dreck, de l'adoption de Noëlle, des prédictions du docteur Bauer.

Cette fois, nulle autre considération n'était plus à envisager.

Marier son fils à une poitrinaire! aucune délicatesse ne peut y obliger. Il n'était plus besoin de se préoccuper de la résistance de M. d'Hautecour ou des autres obstacles.

Ce mariage devenait impossible. Mme d'Hautecour n'avait plus qu'à le faire doucement comprendre à son fils et à laisser le vieux marquis former pour l'avenir de sa race les projets les plus séduisants.

— Je veux voir ce garçon marié, avant de mourir. Je serai sûr au moins qu'il ne fera pas un choix absurde comme son père, avait dit souvent à Mme Dambry le vieillard chez lequel la réconciliation n'avait pas éteint certaines rancunes.

Et, bien des fois, l'alliance de 1580, entre les d'Hautecour et les Dambry, était revenue sur le tapis, avec de discrètes allusions.

Tant de choses nouvelles avaient passé dans l'esprit et dans le cœur de Gérard quand il revit Noëlle à son retour à Paris, que les impressions laissées par le séjour de Trouville, et restées pour elle si vivantes, avaient perdu, pour lui, leur nouveauté et leur vigueur.

L'aisance de son maintien, le naturel de ses paroles affectueuses et cordiales, furent pour la jeune fille plus significatifs que ne l'eût été une contenance froide et embarrassée.

Elle sut ne rien laisser deviner du martyre que Gérard lui infligeait.

Elle était si pâle maintenant, que l'altération même de son visage ne la trahissait plus; mais quand il fut enfin parti et qu'elle fut remontée dans sa chambre, tombant à genoux, par ce mouvement instinctif qui assimile la douleur à la prière, elle fondit en larmes.

Le droit même de pleurer ne lui restait plus, car, au bout d'un instant, Ismérie, frappant à sa porte, lui dit que Mme de Boutreuil la demandait.

— C'est vrai, pensa Noëlle, il y a encore quelqu'un qui a besoin de moi; je ne peux pas me laisser mourir.

Elle descendit, les yeux brillants, le teint animé

l'une rougeur subite et trouva sœur Elisabeth auprès de la malade. La religieuse aussi avait dans la physionomie une expression inusitée. Elle n'interrogea pas Noëlle, mais sembla attendre d'elle une confidence, et, la confidence ne venant pas, se contenta de la regarder avec une compassion singulière, et de l'embrasser au départ, en disant, comme malgré elle :

— Pauvre petite !

Le cœur de Marguerite Dambry battait plus fort qu'à l'ordinaire sous sa robe de bure grise, et tout en s'en allant, pressée de retourner à ses devoirs quotidiens, elle faisait de vains efforts pour recouvrer sa sérénité habituelle.

Le matin, elle avait reçu de sa mère, revenue à Paris depuis quelques jours, une lettre faisant clairement allusion au mariage de Mimi avec Gérard d'Hautecour.

La tendresse et le respect filial n'avaient rendu à Marguerite que plus douloureux le manque de franchise, de bonté et de justice du caractère de sa mère ; et, sans la juger, elle la sentait impitoyable pour ses ennemis.

Fallait-il qu'elle comptât, parmi eux, cette pauvre petite créature inoffensive, consumée déjà par le chagrin et la maladie, et qu'elle la punît, par un coup mortel, de torts imaginaires ?

Marguerite se rappelait la colère froide de Mme Dambry, lors de l'adoption de Noëlle, et soupçonnait involontairement que le plaisir de la revanche avait sa part dans la joie maternelle causée par l'établissement avantageux de Mimi.

Toutes ces combinaisons semblaient entachées d'égoïsme et de déloyauté, à l'esprit droit et pur de la sœur de charité, d'autant plus apte à juger le monde, qu'elle en était plus dégagée.

En voyant les siens près de commettre ce qu'elle regardait comme une faute, Marguerite se sentait encore fille et sœur.

— Je leur parlerai, se dit-elle. Et, dès qu'un devoir plus impérieux ne réclama pas son temps, elle se rendit chez sa mère.

Mme Dambry et ses filles étaient sorties.

Plusieurs jours se passèrent avant que sœur Elisabeth pût les joindre.

Elle trouva enfin Mimi à la maison, rentrant d'une promenade à cheval.

Le froid était vif, mais n'avait pas seul teinté de rose le visage de la jeune fille qui, pour la première fois, se trouva embarrassée sous le regard de sa sœur.

— D'où viens-tu ? lui demanda celle-ci.

— Du bois. Il fait très beau. Maman était en voiture. Nous suivions à cheval.

— Nous ? Mathilde monte donc aussi ?

— Non ; tu sais bien qu'elle n'a jamais pu se tenir en selle. J'étais avec M. d'Hautecour.

L'incarnat du visage de Mimi devenait de plus en plus foncé et, jetant de côté sa badine avec un geste impatient :

— J'aime mieux te le dire tout de suite, d'autant plus que tu devines tout. Je suis sûre que tu le sais déjà. Maman dit que M. d'Hautecour veut m'épouser.

— Mais il ne suffit pas, répondit Marguerite, de la volonté de M. d'Hautecour.

— Oh ! mais maman veut aussi.

— Et toi ?

Sœur Elisabeth fixa sur Mimi un regard sérieux qui la rendit écarlate.

— Moi ?... je ne sais pas... j'aimerais autant rester comme je suis. Je m'amuse beaucoup. Je n'ai pas du tout envie de me marier et d'aller demeurer avec Mme d'Hautecour qui est si sévère... il est vrai que maman est sévère aussi... mais elle... je suis habituée.

Hochant sa jolie tête vide, Mimi soupesait, en faisant une moue, les avantages respectifs des deux situations.

Sœur Elisabeth songea au visage désolé de Noëlle, et n'hésita plus.

— Vois-tu, ma chérie, dit-elle en attirant affectueusement Mimi, je n'aime pas à t'entendre parler ainsi du mariage qui est la chose la plus grave de la vie.

« Là, plus que partout ailleurs, avant de consulter son intérêt ou sa commodité, il faut savoir si l'on agit conformément à son devoir et à la volonté de Dieu. Es-tu bien sûre d'avoir le dévouement infatigable, la patience, la douceur, l'abnégation de toi-même, plus nécessaires encore dans le mariage que la sympathie mutuelle ?

Mimi écarquilla ses grands yeux trop doux, et sa main, occupée à arranger gracieusement les plis de son amazone, retomba avec un geste effrayé.

— Je n'ai pas songé à tout cela... j'aimerais autant ne me marier que dans deux ou trois ans.

Son effarement était si naïf que sœur Elisabeth sourit en réprimant le mouvement d'impatience qu'inspirent, à une âme forte et généreuse, la mollesse et l'indifférence d'une nature sans élan.

— Alors, tu ne tiens pas spécialement à épouser M. d'Hautecour?

— Oh! lui ou un autre, cela ne me fait pas grand'chose. Il est très bien, très intelligent, très instruit.

Un bâillement souligna cet éloge, et Mimi continua :

— Maman dit que je ne trouverai pas mieux... voilà tout...

— Et lui? demanda Marguerite.

— Lui? je ne sais pas; il est très aimable pour nous. Il me prête un de ses chevaux, et son grand-père nous aime beaucoup.

— Mais enfin, est-ce qu'il a demandé ta main?

— Oh non! s'écria Mimi; nous n'en sommes pas là : seulement hier matin, maman m'a dit : « Au cas où je te proposerais ce parti, m'obéirais-tu volontiers? »

— Et qu'est-ce que tu as répondu?

— Mais, répliqua la jeune fille avec impatience, tu sais bien que quand maman nous demande quelque chose, il faut toujours dire oui, ou « comme vous voudrez », sans cela, elle ne nous consulterait pas.

— Ecoute, Mimi, dit la religieuse avec une gravité qui répandit l'alarme sur la jolie figure immobile de sa jeune sœur, il y a des occasions graves, dans la vie, où l'on ne doit décider que d'après sa propre conscience de ce qu'on va faire, étant obligé un jour d'en rendre compte à Dieu.

« Tu es responsable de ta vie, et avant de l'engager, tu dois réfléchir toi-même.

— Et à quoi veux-tu que je réfléchisse? dit la jeune fille épouvantée par cette tâche inusitée.

— A tes propres sentiments, qui ne me semblent pas bien profonds, et à ceux de M. d'Hautecour.

— A ceux de M. d'Hautecour! c'est trop fort! s'écria Mimi, pleurant presque, comme un enfant auquel on impose un travail impossible. Et comment veux-tu que je les connaisse?

Sœur Élisabeth sourit de nouveau.

— Voyons! depuis combien de temps crois-tu qu'il pense à toi?

— Est-ce que je peux savoir? je ne le connais guère que depuis ces vacances.

— Mais tu l'avais déjà vu l'année dernière?

— Oui, chez Mme de Boutreuil. Mais alors...

— Alors quoi?

— Nous ne nous parlions guère... et même, maman ne l'aimait pas du tout comme maintenant.

— Vraiment! et pourquoi ne l'aimait-elle pas?

— Je n'en sais rien.

Un pli se formait sur le front blanc de Mimi : son cerveau, peu habitué à un semblable effort, trouvait ce travail fort pénible. Elle continua :

— Peut-être parce qu'il était souvent occupé de Noëlle... et, tu te rappelles, maman n'a jamais pu la supporter.

— Puisque M. d'Hautecour a regagné ses bonnes grâces, c'est donc qu'il ne voit plus Noëlle?

— Mais je n'y ai pas fait attention. Il est presque toujours ici ou avec son grand-père, et il ne doit plus avoir le temps d'aller aussi souvent chez Mme de Boutreuil... et même, quand on lui parle de Noëlle, cela semble le contrarier.

Mimi devenait sérieuse; son esprit, allant pour la première fois à la découverte, croyait apercevoir une lueur indistincte.

Elle reprit, rêveuse :

— Noëlle a l'air si triste! si malade!

Elle s'arrêta, cherchant une conclusion; puis, désespérant de la trouver toute seule, se tourna vers sa sœur en s'écriant :

— Mais qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec mon mariage?

Naturellement docile, elle n'avait jamais subi aucun ascendant avec plus de plaisir que celui de Marguerite, et se cramponnait d'instinct à ce guide doux et sûr.

— Dis-moi ce que tu penses... tu vois bien que je ne peux pas deviner... et que j'ai pourtant envie de faire pour le mieux! aide-moi. Je ne tiens pas du tout à M. d'Hautecour, mais pas du tout... Veux-tu que je dise à maman qu'il me déplaît? Oh! je le lui dirai... Seulement explique-moi pourquoi...

Elle secouait sa tête blonde, fière de ce projet audacieux.

— Pourquoi? reprit Marguerite. Parce que ma chère petite sœur ne voudrait pas d'un bonheur fait aux dépens d'une autre.

— Oh! s'exclama Mimi, terrifiée.

— Vois-tu, chérie, j'ai des raisons de croire que l'année dernière M. d'Hautecour avait pensé à un autre mariage... et l'on ne peut pas changer si vite.

« Il faut s'assurer que rien ne l'engage ailleurs, que rien ne peut lui laisser un regret ou un scrupule, et le temps seul peut le prouver. Je te conseille donc de dire ce qui est vrai, ce que tu penses toi-même : que tu es trop jeune pour te marier ; et à ne songer, ni à lui, ni à un aucun autre, tant que la volonté de Dieu ne se sera pas clairement manifestée à toi.

— Je suis sûre que c'est Noëlle qu'il a voulu épouser! s'écria Mimi triomphante de sa perspicacité, et puis, que Mme d'Hautecour ou le vieux grand-père n'ont pas voulu, et que c'est pour cela que la pauvre Noëlle est si pâle!

D'étape en étape, son esprit un peu lent était enfin arrivé au but, et son bon cœur réveillé parlait haut et vite.

— C'est très triste, cette histoire-là! moi, je ne veux pas jouer un vilain rôle. Il connaissait Noëlle depuis bien plus longtemps que moi... elle est si gentille... si jolie. Seulement, c'est la fille de Dreck! Comment fera Gérard pour l'épouser?

La bonne petite fille avait déjà oublié ses intérêts personnels et cherchait, avec une ardeur généreuse, le mot de l'énigme insoluble.

— C'est bien malheureux ; je ne vois pas moyen d'arranger cette chose-là. La naissance, cela reste toujours ; quand on est pauvre, on peut devenir riche ; quand on est malade, on peut se guérir ; quand on est laid, on peut même embellir, pas beaucoup — mais un peu — et puis, les gens qui vous aiment vous trouvent bien. Mais le nom! pas moyen de le changer, pas moyen de se le cacher, même à soi. Gérard, devenir le beau-frère de Charlot qui garde nos vaches!

Elle eut envie de rire, s'en repentit aussitôt, et reprit son air désolé :

— Et cette pauvre Noëlle, qui est élevée comme toi et moi, ne peut pourtant pas épouser un paysan. Et si elle ne peut pas non plus épouser quelqu'un de notre monde, que faut-il faire? c'est très ennuyeux d'être né dans une classe et élevé dans une autre, et de ne se trouver chez soi dans aucune.

La pauvre petite cervelle de Mimi se mettait tellement à la torture, que sœur Elisabeth intervint.

« Il faut se fier à la Providence, pour arranger ce qui nous semble impossible, et nous borner, pour

notre part, a une délicatesse excessive. On n'est jamais trop scrupuleux quand il s'agit du bonheur des autres, et je suis bien, bien heureuse que tu puisses agir ainsi sans faire un sacrifice.

— Un sacrifice! pas le moindre! et, tiens, à présent, j'ai de la peine pour Noëlle, mais pour mon compte, je suis tout à fait soulagée. Depuis hier, je me sentais mal à l'aise, agacée. Décidément, cela m'ennuyait horriblement de me marier; je n'osais pas le penser, de peur de fâcher maman; mais à présent j'ai du courage, puisque je fais bien et que tu m'approuves, et je suis contente, très contente.

La grande enfant se mit à gambader tout autour de la chambre, si oublieuse de sa taille, disproportionnée avec sa raison, qu'elle heurta de la tête un petit lustre de verre de Bohême, et son rire argentin se mêla au bruit des pendeloques de cristal qui s'entre-choquaient.

Sœur Élisabeth sourit avec indulgence.

— Où donc est Mathilde! demanda-t-elle, en regardant la pendule qui lui rappelait d'autres devoirs.

— Avec maman, au *Bon Marché*. Elles m'ont laissée ici en passant. J'étais de trop mauvaise humeur pour courir les magasins.

— Je n'ai pas le temps de les attendre.

— Mais tu reviendras ?

— Pas de cette semaine toujours; ni de l'autre, qui est la semaine de Noël. Nous avons des malades en quantité.

Les mains dans ses manches, la sœur de charité s'en alla, ne regrettant pas cette heure employée à faire du bien, se félicitant de l'heureux caractère de sa sœur, et songeant, malgré elle, à la béatitude promise aux simples d'esprit.

Mimi, elle aussi, resta enchantée de sa journée, soulagée d'un grand poids, et parfaitement tranquille, puisque la haute autorité de Marguerite présidait à ses décisions, et elle disait :

— Quel bonheur qu'on m'ait avertie à temps!

En revenant du Bois, elle n'avait pas reconnu, venant en sens inverse, la voiture de Mme de Boutreuil, ni aperçu à la portière une figure pâle et deux grands yeux tristes, qui la contemplaient, chevauchant côte à côte avec Gérard.

XXVII

Par un suprême raffinement d'égoïsme, le vieux M. d'Hautecour voulait être regretté, choisissant, pour pleurer sa mort, ceux-là mêmes qu'il avait opprimés pendant toute sa vie. A cet effet, il se hâtait de faire oublier les longues années d'abandon, de martyre, à force de gâteries, d'attentions, de bontés tardives, entassées dans les quelques mois qui lui restaient à vivre.

Gérard en était venu à perdre le souvenir des amertumes passées, presque à s'en accuser lui-même.

Comment n'avait-il pas été plus tôt au-devant de cet aïeul si tendre, qui ne demandait qu'à lui ouvrir les bras!

En le voyant si heureux, Mme d'Hautecour en serait venue à partager cette douce illusion filiale, si la mémoire de son mari et de sa petite fille méconnus et persécutés jusqu'à leur lit de mort, ne se fût souvent placée entre elle et le vieillard, maintenant si affable et si paternel.

Gérard n'avait pas vu de près jadis la dureté révoltante de son aïeul, et le vieux marquis lui était reconnaissant de cette ignorance.

Passant d'un extrême à l'autre, il l'en recompensait par une générosité prodigue, une indulgence aveugle, qui inquiétaient parfois Mme d'Hautecour. Une vie trop facile, trop heureuse, produisait sur Gérard l'effet dangereux d'une nourriture surabondante, offerte à un affamé. Il se grisait de plaisir, de luxe, d'insouciance. Il perdait la tête, et Mme d'Hautecour craignait parfois pour son cœur, toujours bon et loyal, mais dont la sensibilité, jadis excitée par la souffrance, paraissait maintenant s'émousser sur certains points. Il devenait homme du monde et sportsman avant tout, et sa nature malléable, jetée dans ce moule commun, perdait beaucoup du charme personnel que l'influence exclusive de sa mère avait réussi à lui imprimer.

Elle avait craint qu'il ne fût trop attaché à Noëlle, mais elle vit, avec plus d'appréhension encore, combien il s'en détachait facilement.

Sans parler des autres obstacles, la maladie qui consumait lentement la jeune fille devait les séparer, mais non sans que cette affection d'enfance coûtât au moins une larme à Gérard.

Cette larme de son fils, qu'elle attendait et désirait, la mère de Gérard ne la vit pas couler. Il eut parfois l'air un peu embarrassé, un peu contrarié, lorsqu'une allusion quelconque lui rappelait son rêve passé : mais ce fut tout ; et, avec autant de docilité et d'entrain que si nul souvenir ne sommeillait en son cœur, il suivit l'impulsion de son grand-père qui le poussait vers Marie Dambry.

Ce n'était certes pas la belle-fille qu'avait choisie Mme d'Hautecour, mais Gérard n'était pas non plus l'idéal que son rêve maternel avait un instant cru atteindre.

Sa tendresse clairvoyante sentait son fils retombé au niveau commun qu'elle espérait jadis lui faire délaisser. Elle craignait tout maintenant, et n'osait s'opposer à un mariage qui le préserverait au moins de nouveaux dangers.

Triste, regrettant le temps où, dans sa misère, elle possédait son fils tout entier, la mère de Gérard tâchait de borner son ambition à celle des mères ordinaires, et de se contenter qu'il fût honnête homme, bon fils et heureux suivant ses aspirations. Elle s'étonnait qu'il ne fît aucune différence, entre la jolie figure un peu niaise, la bonté un peu simple de Mimi, et cette grâce irrésistible, cette perfection des traits et des sentiments, qu'il avait jadis aimées en Noëlle.

D'un œil mélancolique, Mme d'Hautecour observait l'insouciance et la belle humeur de Gérard.

Il faisait de courtes apparitions chez Mme de Boutreuil où l'on était triste, et allait sans cesse chez les Dambry où l'on s'amusait : il montait à cheval avec Mimi, patinait avec Mimi, jouait du piano avec Mimi et, presque tous les soirs, dansait avec Mimi, fort mondaine cette année-là.

Le vieux M. d'Hautecour, que la paternité affolait, alla jusqu'à donner un bal qui fit tressaillir d'étonnement les vieilles murailles sévères de son hôtel, si longtemps calme et silencieux.

A la première nouvelle qui s'en répandit dans le quartier, toutes les portières affirmèrent qu'un tel phénomène devait présager quelque grand événement : la famille

Depuis son entretien avec Marguerite, Mme ne songeait plus à Gérard. Sa sœur avait désapprouvé ce projet et, dans sa simple droiture, la jeune fille regardait cette affaire comme réglée. Mais, parce qu'elle n'épouserait pas le petit-fils, fallait-il refuser au grand-père de conduire le cotillon à son bal? C'était convenu depuis un mois.

Elle le conduisit donc avec Gérard, comme de juste, et même fort brillamment.

Noëlle avait été invitée et avait acepté.

Comme tous les gens qui n'ont à choisir qu'entre l'illusion et la désespérance, la pauvre petite se raccrochait encore à la moindre chimère. Elle ressentait une déception poignante chaque fois qu'elle voyait Gérard, et elle n'en attendait pas moins avidement une nouvelle visite qui dissiperait l'impression désolée, laissée par la précédente.

Noëlle éprouvait toujours une humiliation et une gêne douloureuses en pénétrant dans ce grand et pompeux hôtel d'Hautecour.

Ces meubles anciens, ces nobles tapisseries, ces portraits de famille altiers, l'écrasaient de leur splendeur aristocratique; elle, l'enfant sans famille, usurpant dans la société une place qui ne lui était pas réservée; et, cependant, elle n'aspirait qu'à franchir ce seuil redoutable, se faisant si humble et si petite, que le vieux marquis n'avait pas même daigné la soupçonner.

Et, sans savoir pourquoi, elle se réjouissait d'aller à ce bal. Elle en était toute fière, et s'était composé une toilette ravissante.

En l'essayant, elle se trouva jolie, elle espéra; son visage éclairé rappelait la Noëlle d'autrefois, et Mme de Boutreuil la regarda en joignant les mains d'admiration.

Mais un refroidissement subit du temps se produisit quelques jours avant le fameux bal.

On entrait dans la seconde quinzaine de décembre.

Noëlle se mit à tousser; cela lui arrivait souvent; et le médecin lui défendit de sortir.

Pendant toute cette nuit, la jeune fille, éveillée, croyait entendre un orchestre fantastique et voir passer devant ses yeux grands ouverts des couples gais et joyeux.

En se levant tard le lendemain, elle se sentit si lasse qu'elle en fut effrayée.

— Bien sûr qu'on va venir me voir pour me racon-

ter la fête; et comme on va me trouver laide! Mimi viendra, c'est certain; elle est si bonne!

La bonté de Mimi était grande, il est vrai, surtout depuis les conseils de sœur Elisabeth.

L'excellente enfant se croyait astreinte envers Noëlle à des devoirs particuliers, et cette sympathie était douce à celle qui en ignorait la cause.

— Mme d'Hautecour viendra aussi, peut-être Gérard...

Noëlle apportait à sa toilette un soin particulier... Ne comptant plus sur sa beauté, ni sur l'indulgence aveugle des yeux qui la regardaient, un peu d'art lui semblait nécessaire, et cette coquetterie du désespoir avait quelque chose de triste et de touchant.

Ismérie, peu empressée d'ordinaire, vint lui offrir de la coiffer, ce que, contrairement à ses habitudes, la jeune fille accepta avec plaisir.

Assise devant son miroir, elle abandonna sa tête aux soins de la femme de chambre, et, ne pouvant s'empêcher de parler de ce qui l'occupait, elle lui demanda, d'un ton insouciant :

— Avez-vous entendu dire quelque chose du bal de M. d'Hautecour?

— Oui, mademoiselle: justement Mariette a rencontré la cuisinière de M. le marquis.

— Eh bien?

— C'était très beau. Il y avait, paraît-il, des massifs de verdure et des plantes superbes partout, le long de l'escalier, dans la cour! et des lumières! et des autos!

— Beaucoup de monde, alors?

— Je crois bien. A peine si l'on pouvait circuler. A six heures, on dansait encore. A présent, tout doit être dans un joli désordre, là-bas!

Chacun envisageant les choses à son propre point de vue, Ismérie soupira en songeant à la dure besogne qu'imposaient aux domestiques des d'Hautecour les plaisirs de leurs maîtres, et continua :

— Ça ne se voit pas tous les jours dans une maison, un pareil remue-ménage, heureusement; et celle-là était bien tranquille jusqu'ici... Mais enfin, ça se comprend, dans une pareille circonstance... Surtout quand on n'a qu'un enfant!

Ismérie baissait le ton, comme une personne bien élevée qui raconte discrètement un sujet connu, et sous prétexte de faire chauffer le fer à friser, elle se retournait pour cacher un sourire.

Une nouvelle question attendue ne venant pas, et la naïveté de sa maîtresse, rendant nécessaire de mettre les points sur les *i*, elle continua, essayant sur des papiers la chaleur du fer, puis enroulant autour l'une des mèches dorées de Noëlle :

— C'est bien regrettable que Mademoiselle n'ait pas pu voir cette fête, mais il va y en avoir bien d'autres. Car il paraît que le mariage de M. Gérard se fait avant le carême.

« Mon Dieu! j'ai brûlé Mademoiselle, que je suis fâchée; je ne m'attendais pas à ce qu'elle remuât ainsi tout à coup. Je lui ai fait bien mal... Mademoiselle souffre... elle a l'air de se trouver mal... je vais aller chercher quelque chose.

— Non, ce n'est rien, dit Noëlle.

Au moral comme au physique, c'est au moment où l'on reçoit une blessure qu'on la supporte le mieux. et, par un dernier effort de dignité et de jalousie curieuse, elle put demander encore d'un ton calme :

— Et la fiancée de M. Gérard était là?

— Je crois bien; ils ont conduit le cotillon ensemble. Tout le monde l'a trouvée la plus jolie du bal. Elle est si belle, Mlle Dambry! conclut la femme de chambre avec enthousiasme.

Et, tout en arrangeant avec un soin méticuleux les boucles blondes, prenant des précautions infinies pour ne pas arracher un cheveu, elle voyait se refléter dans la glace la pauvre petite figure pâle et navrée, et ressentait une vive satisfaction.

Ce plaisir inexplicable que prennent les natures basses et lâches à torturer un innocent qui ne peut se défendre, à se venger des bienfaits, de la grâce, de la supériorité d'un être délicat et souffrant, grisait la femme de chambre.

Aussi gênée de dissimuler sa joie que l'était Noëlle de contenir sa souffrance, Ismérie se retira aussitôt que possible. L'important était fait. Personne ne lui ravirait la gloire de porter le premier coup. Voilà bien des années qu'elle attendait un triomphe semblable; et à peine le bruit qui circulait vaguement, du mariage de Gérard, parvenu à ses oreilles, elle avait senti qu'elle tenait maintenant sa revanche. Sa victime la lui avait laissée tout entière. Fallait-il que cette petite fût sotte et présomptueuse pour ne s'être pas attendue à ce dénouement, pour avoir espéré un instant lutter contre Mlle Dambry, une vraie demoiselle!

Lorsqu'on veut s'élever, et qu'un talent ou une supériorité morale justifie cette aspiration, ce n'est pas des gens placés au-dessus de soi qu'il faut attendre le mépris ou l'inimitié, mais de ceux qui restent au-dessous. On supporte sans jalousie une disparité de situation établie par la naissance; on ne la pardonne pas si elle est due à des avantages personnels ou à des circonstances particulièrement favorables.

Les parvenus, les enrichis, les nobles de fraîche date, ne sont jamais trahis que par leurs égaux de jadis, devenus leurs inférieurs, qui rappellent, avec un mépris comique, leur origine commune, et en arrivent pour les rapetisser, à grandir et à exalter la vraie aristocratie.

Tandis que la femme de chambre se félicitait de voir le sang des Hautecour échapper à une mésalliance, Noëlle était restée à la même place.

Bien des fois elle s'était dit que Gérard ne l'épouserait pas; jamais ses craintes n'avaient été plus loin; jamais elle n'avait entrevu cet abandon irrévocable, lui enlevant jusqu'au droit de garder le souvenir de son ami. La vague jalousie que lui inspirait Mimi ne l'avait même pas éclairée; elle se sentait trop supérieure à elle pour la craindre.

La nouvelle, brusquement annoncée, et dont elle ne songea même pas à mettre l'authenticité en doute, la plongeait dans une stupeur inconsciente. Elle ne pleurait pas, elle ne souffrait pas, tant le coup l'avait étourdie, et ne se rendait plus compte du temps qui passait. Elle descendit machinalement, parla et mangea comme de coutume.

On la prévint que Mimi était au salon; elle se dit malade et s'enfuit.

— Je la recevrai, moi, dit Mme de Boutreuil, enchantée d'avoir des nouvelles, et de se faire détailler les invités, les toilettes, et les mille petits incidents de la veille.

Mimi jacassa complaisamment, heureuse de faire plaisir.

Noëlle souffrait horriblement. L'idée de sentir ce bonheur si près de son malheur l'affolait.

Elle en venait à haïr Mimi, à regarder comme une insulte son arrivée intempestive, à voir dans sa douceur une trahison.

Ses yeux flamboyaient lorsqu'elle vit enfin par la fenêtre Mlle Dambry s'éloigner, escortée par sa femme

de chambre. Presque au même moment arrivait une vieille amie de Mme de Boutreuil, et celle-ci, occupée et distraite, ne songea pas à troubler la solitude où Noëlle se livrait à une douleur, maintenant sans contrôle, et que toutes les réflexions avivaient jusqu'à la folie.

Ce jour-là était l'avant-veille de Noël, solennité que Mme de Boutreuil avait toujours célébrée comme la fête de Noëlle, son jour de naissance, et l'anniversaire de leur première réunion.

Rien n'est plus pénible en certaines circonstances que les époques rappelant, dans une année triste et sombre, d'autres années gaies et heureuses.

Noëlle se souvenait amèrement de tous les bonheurs qu'elle avait encore l'hiver précédent.

— Et maintenant, se dit-elle, il ne me reste plus que ma pauvre mère, son affection inconsciente, son cœur qui vit encore, quand son esprit se repose déjà. Qu'elle est heureuse d'avoir oublié! Ma seule consolation, c'est de penser qu'elle ne verra pas mon chagrin... qu'elle croira toujours avoir fait mon bonheur.

Noëlle bassina d'eau froide ses yeux rougis. Il y avait près de deux heures que la dernière visiteuse était partie, et Mme de Boutreuil n'avait pas encore réclamé sa fidèle compagne.

— Pourvu qu'elle n'ait rien deviné, se dit la jeune fille, inquiète de ce manque aux habitudes d'exigences ordinaires, en redescendant l'escalier.

Elle s'arrêta devant la porte du salon, s'y reprenant à trois fois pour refouler les larmes qui l'étouffaient et, lorsqu'elle crut y avoir réussi, entra, l'air résolu et affectant la gaieté.

Son sourire se glaça soudain sur ses lèvres, et elle poussa un cri terrible.

Mme de Boutreuil gisait au milieu du salon, sans apparence de vie. Noëlle se précipita sur son corps inanimé, et se trouva bientôt entourée de tous les domestiques, accourus à son appel.

La vieille femme respirait encore d'un souffle pénible et saccadé.

Le médecin arriva au bout de dix minutes.

— La troisième attaque! dit-il.

L'expression de son visage ajoutait: Tout est perdu.

On employa, sans succès, les remèdes usités.

Debout au pied du lit, raide, pâle, glacée, Noëlle n'eut pas une défaillance. Toute sa vie était concen-

trée dans ses grands yeux bleus, hagards, démesurément ouverts, fixés sur le visage de l'être qui était son seul amour et son seul bien.

— N'avez-vous aucun parent, aucun ami ? lui demanda le médecin, voyant que tout était inutile et effrayé de l'isolement et du désespoir de la jeune fille.

Le nom de Gérard vint aux lèvres de Noëlle, mais elle le repoussa, et, détournant la tête, répondit :

— Je n'avais que ma mère ; il ne me reste, ni amis, ni parents.

Tout à coup, elle se souvint qu'elle venait de proférer un blasphème et en même temps elle sentit un espoir surgir en elle.

Elle se rappela, comme dans les heures critiques de sa vie passée, celui qui ne l'avait jamais abandonnée et dit :

— Mon oncle... le docteur Bauer... qu'il arrive tout de suite.

Le médecin prit l'adresse, télégraphia et revint au chevet de la malade.

Un prêtre y était déjà.

— Mon enfant, vous ne devriez pas rester ici, dirent-ils tous deux à la jeune fille.

Noëlle tremblait de tous ses membres, et sa toux creuse et persistante alarmait le médecin.

Elle refusa de sortir et resta là sans parler, presque sans faire un mouvement.

La nuit fut horrible ; mais au matin Mme de Boutreuil vivait encore.

— Cet état se prolongera, dit le médecin, elle peut survivre... quelques heures, ajouta-t-il à l'oreille de Thomas ; je reviendrai vers midi.

Il se retira.

Deux gardes-malades expérimentées le remplaçaient et continuaient son traitement, sans nulle chance de succès.

Quand le docteur revint, il trouva sous la porte cochère un voyageur qui descendait de voiture, et qui lui demanda :

— Comment va la malade ?

— Le docteur Bauer ?

— Lui-même.

— Il est temps que vous arriviez, Mme de Boutreuil n'ira pas jusqu'à demain.

En voyant entrer son oncle dans la chambre, Noëlle se leva, et, éclatant en sanglots pour la première fois, s'écria :

— Guérissez-la, oncle Bauer... ne m'abandonnez pas !

Il la calma ; elle reprenait auprès de lui sa docilité et sa confiance d'autrefois. Elle était sûre, maintenant, que le possible serait fait par lui, et n'avait plus qu'à prier Dieu d'accomplir l'impossible.

Le docteur Bauer ne se prononça pas, échangeant seulement un coup d'œil significatif avec son confrère.

Le souffle de Mme de Boutreuil était plus calme et plus régulier. Elle semblait dormir. Pendant toute la journée, Noëlle espéra follement.

Mme Dambry, avertie par Ismérie, était venue, et se plaignait aigrement qu'on n'eût pas jugé bon de prévenir plus tôt la famille de Mme de Boutreuil. La malade la regarda, comme semblant la reconnaître, puis ferma les yeux avec un gémissement, et sa main, que tenait Noëlle, se crispa.

Les d'Hautecour arrivèrent plus tard, très émus. Depuis que Mme Dambry s'était retirée, les traits de la malade avaient repris leur sérénité, et on crut la voir sourire.

— Je resterai ici toute la nuit, dit Mme d'Hautecour. Reposez-vous pendant quelques heures, ma pauvre Noëlle.

Noëlle secoua la tête et demeura effrayante dans son immobilité muette. Mme d'Hautecour ne se sentit pas le droit d'insister.

Vers le soir seulement, sœur Élisabeth, qui venait d'apprendre le malheur et qui avait obtenu l'autorisation de passer la nuit près de la mourante, entra dans la chambre. Au son de cette voix amie, Noëlle sembla, pour la première fois, comprendre ce qu'on lui disait. L'épuisement physique commençait à dépasser l'énergie morale, et elle se laissa aller, presque défaillante, dans les bras de la religieuse.

— Il faut sortir d'ici un moment, ma chère petite, disait celle-ci avec une douce autorité ; il faut reprendre des forces pour le cas où votre mère aurait besoin de vous. Je resterai à votre place, et je vous promets de vous appeler s'il se produit un changement quelconque.

Noëlle se laissa emmener, presque emporter, avec l'aide du docteur Bauer, jusque dans sa chambre, située au-dessus de celle de Mme de Boutreuil. Ses paupières se fermaient ; sa tête vacillait. Marguerite l'aida à gagner son lit, sur lequel elle se jeta tout habillée, ayant à peine la force de murmurer :

— Je vais redescendre... vous m'appellerez !...

Sœur Élisabeth sortit avec le docteur et, aussitôt le seuil franchi, lui demanda, profitant de cet instant de tête-à-tête :

— Que pensez-vous de l'état de Mme de Boutreuil ?

— Rien à faire : d'ici peu, l'agonie commencera.

Ils crurent entendre dans la chambre de Noëlle comme un gémissement, mais sœur Élisabeth, rouvrant la porte, la vit immobile et déjà endormie.

— Pauvre petite ! dit la religieuse ; elle aussi m'inquiète bien ! vous avez remarqué cette toux ?

— Oui, répondit le docteur ; elle est plus malade qu'on ne croit. Le germe fatal qui est en elle se développe, et la moindre imprudence peut déterminer un accident.

Le reste de leur conversation se perdit, tandis qu'ils s'éloignaient ; mais, dans son demi-sommeil, Noëlle avait entendu et compris. Elle s'endormit cependant tout à fait, n'oubliant rien, ne perdant pas conscience de son chagrin, mais envahie par une irrésistible torpeur léthargique.

Elle se réveilla en sursaut au milieu d'un cauchemar et promena autour de sa chambre des yeux égarés.

Quelle heure était-il ? Très tard, pour sûr.

On n'avait pas fermé les volets et des rayons de lune, blancs et brillants, éclairaient la pièce. Le feu s'était éteint ; il faisait très froid. Noëlle frissonna. Son malheur se présentait devant ses yeux, plus horrible qu'elle ne l'avait vu, et, en même temps, les paroles du docteur Bauer et de sœur Élisabeth, les dernières qu'elle eût entendues, lui revenaient à la mémoire, avec leur fatale précision.

Sa mère était perdue ; il n'en fallait plus douter ! Était-elle déjà morte comme Noëlle venait de la voir dans un rêve affreux... ou faudrait-il encore assister à son agonie ?

La jeune fille passait et repassait la main sur sa tête brûlante. Puis elle se dressa sur son séant, toute tremblante. Il lui sembla entendre du bruit, et un événement ne pouvait qu'être une catastrophe !

Ensuite, l'idée lui vint que sa mère expirait, qu'il fallait se hâter pour recevoir son dernier soupir, pour profiter du dernier moment qui lui restait à vivre. Après, ce serait fini... Noëlle serait toute seule au monde, sans personne qui l'aimât, qui eût besoin d'elle !

Alors, pourquoi supporter le supplice de la vie ?

Les cloches sonnaient : c'était la messe de minuit.

La jeune fille se souvint de la joyeuse veillée de Noël dernier ; puis, par une étrange illusion, elle se trouva reportée à bien des années en arrière, revit l'arbre de Noël du château de Lagny. Mme de Boutreuil telle qu'elle lui était apparue la première fois, les jumelles avec leurs boucles blondes, et Charlot, et maintes figures, presque effacées, de son entourage d'alors.

Tout cela reparaissait avec une vivacité et une précision telle des moindres détails, que le vieux refrain oublié du cantique, qu'elle chantait ce jour-là, se posa de lui-même sur ses lèvres :

Toc, toc, frappez plus fort.

Elle fredonna presque le premier vers. Sa tête s'égarait.

— Je chante pendant que ma mère agonise !

Elle se leva. Ses genoux s'entrechoquaient ; il lui était presque impossible de se tenir debout. Elle se heurtait à chaque meuble. Le rayon blanc qui tombait de la croisée l'attirait.

La fenêtre ouvrait sur un balcon ; le balcon était tapissé d'une neige épaisse. La petite cour intérieure, sur laquelle donnait ce côté de l'hôtel, les toits, tout ce que Noëlle pouvait apercevoir, étincelait de blancheur. Ce spectacle rendit sa vision encore plus précise. De nouveau, elle se crut à Lagny, grelottant, lorsqu'elle était petite, dans sa chambre sans feu, et regardant, pour se consoler, la belle neige douce et brillante. Elle pensa, comme alors, qu'il serait délicieux de s'y coucher et de s'y endormir pour toujours. Puis, reprenant possession d'elle-même, les années écoulées depuis ce temps lui revinrent en mémoire avec leurs joies et leurs tristesses ; et la douleur, qui la torturait maintenant, lui sembla l'emporter tellement dans la balance, qu'elle se tordit les mains, en disant :

— Pourquoi suis-je sortie de la position où Dieu m'avait fait naître ? Si j'y étais restée, je n'aurais pas connu ma mère et Gérard ! je ne les pleurerais pas aujourd'hui. Et puis, avec la mère Dreck, je n'aurais pas vécu longtemps ! l'oncle Bauer le disait ! Et maintenant je dormirais bien tranquille dans le petit cimetière, là-bas, sous la neige !

Le froid engourdissait ses membres. Elle écouta

un instant ; nul bruit ne se produisait dans la chambre de Mme de Boutreuil.

Ce silence, c'était la mort !

Il n'y avait plus de doute. Le dernier lien, qui la retint à l'existence, se brisait.

Elle jeta un regard affolé autour d'elle. Les formes indistinctes des meubles, les reflets de dorure, qui étincelaient dans l'obscurité, lui faisaient peur.

Elle se rapprocha de la fenêtre, cherchant comme une protection sous cette lumière blanche et froide et, le front appuyé sur la vitre, regarda dehors.

Dans un grand vase de faïence, oublié sur le balcon, un superbe pied de chrysanthème avait gelé la veille. La tige noircie, les branches fanées apparaissaient, à demi couvertes de neige.

— Le froid, cela fait mourir... pensa Noëlle tout haut.

Et elle ajouta, répétant les paroles de son oncle Bauer :

— La moindre imprudence peut la tuer !

Sa main se posa sur la crémone de la fenêtre.

Mais soudain, elle se rejeta en arrière. Un souvenir s'était placé entre elle et son désespoir ; il lui semblait entendre la voix de Marguerite Dambry, redisant ces paroles, si souvent prononcées :

— Pour apprécier les choses de la terre à leur juste valeur, il faut les comparer aux choses du ciel ; et alors, il n'est plus de douleur inconsolable, plus de malheur sans espérance ! Dieu vous les avait donnés, Dieu vous les a repris : soumettez-vous, ne murmurez pas contre sa volonté. Il n'abandonne jamais ceux qui se confient à sa miséricorde.

Noëlle ne se sentit pas encore la force de se soumettre, mais, prosternée, dans un doute plein d'angoisse qui n'était plus de la révolte, elle disait :

— Comment me résigner ? que puis-je demander maintenant à la Providence, puisqu'elle ne fait revivre ni les morts, ni le passé ? Vous-même, mon Dieu ! pouvez-vous me secourir ?

Elle porta les mains à sa poitrine que déchirait une douloureuse quinte de toux. Un flot de sang s'échappa de ses lèvres.

— Voilà le secours ! dit-elle avec le sourire extatique des martyrs.

. . . . . .

A ce moment, Mme de Boutreuil qui ne donnait, depuis la veille, aucun signe de connaissance, avait

un léger tressaillement. Ses yeux, déjà clos, se rouvraient et se fixaient sur le docteur Bauer, sans trouble, sans nulle surprise de le trouver là. Puis, d'une voix naturelle et tranquille, comme achevant la conversation d'il y a dix ans, reprise dans un rêve, elle dit :

— Avouez, docteur, que vous vous trompiez, et que j'avais raison d'adopter cette enfant. On meurt content lorsqu'on a fait le bonheur de quelqu'un !

La main de la mourante s'étendit, cherchant à saisir une chose invisible, puis se reposa doucement sur les couvertures.

Marguerite se précipitait vers la porte pour appeler Noëlle.

— Attendez, lui dit le docteur, penché sur Mme de Boutreuil.

Le sourire, qui entr'ouvrait les lèvres de la pauvre femme, ne devait plus s'effacer. Elle s'était endormie dans sa dernière pensée d'amour et de joie.

XXVIII

Noëlle reçut avec un calme surprenant la nouvelle de la mort de sa mère.

— Dieu m'a consolée ! repondit-elle, aux douces paroles de Marguerite.

Et quelque chose dans l'expression de sa physionomie fit comprendre à la sœur de charité que ses exhortations étaient superflues. Une fièvre violente qui prit Noëlle le soir et dura trois jours, lui épargna les détails funèbres de ces affreux moments.

Aussitôt cette crise passée, elle voulut se lever, et recevoir tous ceux qui avaient pris intérêt à elle et aimé sa mère.

Quand elle fut descendue au salon et assise dans un grand fauteuil au coin du feu, on se rendit mieux compte du changement opéré en elle par cette courte maladie. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même : mais ses traits s'étaient détendus, ses grands yeux bleus, démesurément agrandis, éclairaient, d'une lueur sereine, son fin visage aux tons de cire.

— C'est la convalescence ! dit tout haut le médecin.

— C'est la mort ! dit tout bas le docteur Bauer.

— C'est la délivrance ! pensa sœur Marguerite qui ne la quittait guère.

Mimi Dambry se présenta, la conscience bien à l'aise.

Elle avait déclaré en face à Mme Dambry et à Gérard lui-même qu'elle n'épouserait jamais que son cousin Jacques, un brillant officier, retour du Tonkin, retrouvé au bal de M. d'Hautecour, et qui, en un tour de valse, avait changé les idées de sa jeune cousine sur le mariage.

Mme Dambry n'osa dire non. Tous ses plans avortaient; les folies de son fils aîné creusaient chaque jour davantage dans sa fortune un gouffre impossible à combler: elle devait se trouver heureuse de marier une de ses filles avant que la ruine ne fût devenue inévitable.

Gérard vint aussi avec Mme d'Hautecour mais s'en alla vite, tandis qu'elle demeurait. Une sorte de remords éloignait le fils et retenait la mère.

Pour tous, Noëlle eut le même accueil affectueux d'autrefois.

Le notaire de Mme de Boutreuil fut également admis. Il apportait à Noëlle une grande enveloppe fermée, déposée entre ses mains par la morte, et que le moment etait venu de remettre à son adresse.

La jeune fille l'ouvrit en présence du docteur Bauer, de Mme d'Hautecour et de Marguerite, et y trouva une lettre et un pli cacheté sur lequel Mme de Boutreuil avait écrit « Testament ».

Noëlle lut presque à genoux cette lettre, paroles suprêmes du cœur qui l'avait tant aimée, et la mouilla de ses larmes, larmes sans amertume, et les dernières qu'elle dût verser.

Puis, se relevant, elle répéta, songeuse, cette phrase:

« Dispose à ton gré, pour ton bonheur, et sans scrupules, de cette fortune que je suis libre de te laisser. »

Elle se rassit, et, rompant de nouveau le silence qui s'était fait autour d'elle, murmura:

— Il n'y aura donc pas de preuves d'amour qu'elle ne m'ait données ?

Elle retourna entre ses mains diaphanes le testament fermé et, changeant de ton, demanda:

— Que serait-il arrivé si Mme de Boutreuil n'avait pas fait de testament ?

— Mais, répondit Mme d'Hautecour, surprise et hésitante, sa fortune serait retournée à ses héritiers

naturels, à ses plus proches parents ; elle a un cousin germain.

D'un geste brusque, sans un mot, sans rien qui pût faire deviner sa résolution subite, Noëlle jeta le testament dans le foyer embrasé.

Mme d'Hautecour s'était élancée vers la cheminée, mais elle n'arracha aux flammes qu'un papier noirci et tombant en lambeaux.

Debout, souriante, Noëlle regarda la feuille réduite en cendres et dit :

— Ainsi, rien ne restera du rêve de ma pauvre mère ! Personne ne le reprochera à sa mémoire. Ce sera comme si je n'avais jamais existé.

— Malheureuse enfant ! s'écria Mme d'Hautecour consternée. Qu'allez-vous devenir à présent ?

— Moi ! répondit Noëlle avec une exaltation triomphante, moi ! Je n'ai plus besoin de rien ; je n'ai plus à souffrir du mépris, ni des cruautés ; je m'en vais à Celui qui est notre Père à tous ; qui nous a tous tirés du même néant, pour nous conduire à la même éternité ; devant la grandeur infinie duquel seulement nous sommes tous égaux et frères.

Et, se penchant vers Marguerite Dambry, elle ajouta, illuminée d'une joie et d'une fierté enfantines :

— Les beaux anges aux ailes blanches ne me demanderont pas où je suis née, ni comment je m'appelle !

FIN

Si vous avez un jardin,
Si vous habitez la campagne,
Si vous rêver d'y finir vos jours,

lisez

RUSTICA

HEBDOMADAIRE

Revue universelle illustrée de la vie à la campagne

de 32 pages

JARDINAGE. ÉLEVAGE. BASSE-COUR. HORTICULTURE. CHASSE. PÊCHE. T. S. F., SPORTS. BRICOLAGE. COURS DES DENRÉES ET CÉRÉALES. GRANDS MARCHÉS. LA SEMAINE EN IMAGES -:- -:- LA SEMAINE AMUSANTE. -:- -:- NOUVELLES ILLUSTRÉES. ROMAN.

Paraît tous les samedis partout

0 fr. 50 (f^co^, 0 fr. 60)

■ ■ ■

RUSTICA

■ ■ ■

ABONNEMENT D'UN AN :

France et Colonies, **20** fr.; Belgique, 45 fr. belges; Suisse, 8 fr. suisses; Union postale, 45 fr.; Autres pays, 65 fr.

Éditions de la Société Anonyme du *Petit Écho de la Mode*.
1, rue Gazan, Paris (14^e^).

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

ALBUM N° 1. ***Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.*** Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37 × 27 ½.

ALBUM N° 2. ***Alphabets et Monogrammes*** *pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 3 ***Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet,*** etc. 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 4. ***Les Fables de La Fontaine*** *en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 5. ***Le Filet brodé.*** *(Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 6. ***Le Trousseau moderne.*** *(Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.

ALBUM N° 7. ***Le Tricot et le Crochet.*** 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnets, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*

ALBUM N° 8. ***Ameublement et Broderie.*** 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderie. 100 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 9. ***Album liturgique.*** 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 10. ***Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.*** 150 modèles. 100 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11 *bis*. ***Crochet d'art pour ameublement.*** 100 pages de modèles variés. Format 37×28 ½.

Chaque album : **8 fr.** ; franco France : **8 fr. 75.**

La collection des 12 albums : **82 fr.** ; franco France : **90 fr.**

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :
France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) ;
France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* (ni chèque postal, ni mandat-carte), à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14e).

★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★ ★

Le gérant: Jean LUGARO. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879